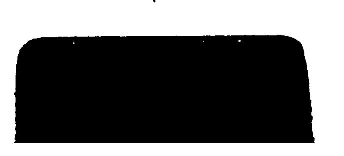




Belley

NKE

~~[illegible]~~

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. DE BELLOY,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,
CITOYEN DE CALAIS.

TOME CINQUIÈME.

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. DE BELLOY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

CITOYEN DE CALAIS.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



EXTRAIT
DE L'HISTOIRE
DE LA RIVALITÉ
DE LA FRANCE ET DE L'ANGLETERRE,

CONTENANT LE SUJET DE LA TRAGÉDIE DE PIERRE LE CRUEL.

Tome 5 de l'Histoire Générale de la Rivalité, &c.
Tome 2 de l'Histoire particulière de la Querelle de PHILIPPE DE VALOIS *&* D'EDOUARD *III, pages* 162 *& suivantes.*

» LE besoin le plus pressant est de purger
» la France de ces *Grandes-Compagnies*, qui,
» parcourant sans cesse toutes ses Provinces,
» écartoient encore de la charrue le Labou-
» reur épouvanté. On avoit inutilement essayé
» tous les moyens de s'en défaire; on avoit
» voulu les envoyer à Louis, Roi de Hon-
» grie, pour les employer contre les Tran-
» silvains, les Valaques, les Croates, & les

» Tartares. Tantôt on vouloit en former une
» croisade contre les Infidèles ; tantôt les
» Papes, que ces aventuriers alloient tour-à-
» tour rançonner dans Avignon, sans jamais
» oublier de se faire absoudre, vouloient pu-
» blier des Croisades contre eux. Une partie
» de ces aventuriers, qui avoit passé en Italie
» après la bataille de Brignais, étoit revenue
» en France : c'étoit toujours sur la France
» qu'ils s'acharnoient, à cause de la longue
» habitude qu'ils avoient d'y faire la guerre ;
» ils l'appeloient *leur chambre*, parce qu'ils la
» regardoient comme leur véritable demeure.

» Du Guesclin, sorti des fers de Chandos,
» va les trouver, il leur propose une entre-
» prise digne des Héros de la Fable, dont il
» a la force & la valeur. Un monstre règne
» en Castille, il faut le détrôner. Ce monstre,
» c'est Pierre le Cruel (1), digne ami, digne
» émule de Charles le Mauvais, qui le servit
» & le trahit tour-à-tour, selon l'intérêt ou
» le caprice du moment. On trouvoit dans le
» Roi de Castille la même fureur, avec moins
» de perfidie peut-être, mais avec plus d'é-
» nergie, plus d'éclat, plus de valeur, & une
» soif du sang encore plus ardente. Pierre le

(1) Ou Dom Pèdre.

» Cruel avoit égorgé, sur la cendre de son
» père, une femme (1) que ce père avoit
» aimée, & qui avoit donné des frères au
» Tyran. De ces frères, les uns avoient été ses
» victimes, les autres l'alloient être; Henri
» de Transtamare sur-tout étoit continuelle-
» ment menacé.

» Le sang des plus grands Seigneurs du
» Royaume étoit sacrifié aux caprices de
» Pierre. Au moindre mécontentement, il les
» faisoit massacrer à ses yeux. Ses Courtisans
» n'osoient lui parler. Paroître devant lui, c'é-
» toit hasarder sa fortune & sa vie. Cette
» cruauté se manifesta en lui au sortir de l'en-
» fance, dans l'âge de la douceur, de la joie
» & des plaisirs, dit l'Abbé de Choisy. Si ce
» Néron ne fit point périr sa Mère (2) & son
» Gouverneur (3), il accabla l'une de mépris,
» il dépouilla l'autre de ses biens, & l'obli-
» gea de s'enfuir en Portugal. Plus coupable
» que Néron, il fit périr une belle & vertueuse
» épouse, & ce ne fut point, comme Néron,
» dans un transport d'amour & de rage, mais
» de sang froid & avec réflexion. C'étoit
» Blanche de Bourbon, soeur de la Reine de

(1) Eléonore de Guzman.
(2) Marie de Portugal.
(3) Alphonse d'Albuquerque.

» France ; il ſembla ne l'avoir épouſée que
» pour l'enfermer, l'empoiſonner, & la diffa-
» mer après ſa mort.

» L'avarice ajoutoit encore à ſa cruauté.
» Un Roi de Grenade ayant été défait dans
» une guerre civile qui s'étoit élevée entre les
» Maures, ſe réfugia en Caſtille avec ſes tré-
» ſors. Pierre, qui lui devoit un aſyle, le fit
» d'abord mettre en priſon, &, quelque temps
» après, le tua de ſa propre main, pour
» envahir ſes tréſors.

» Henri de Tranſtamare vint en France
» implorer, contre un tel frère, l'appui de
» Charles V & du Pape ; il demande le re-
» nouvellement de l'alliance que le Roi Jean
» avoit faite avec lui contre Pierre le Cruel :
» il offre de prendre à ſon ſervice les *Grandes-*
» *Compagnies*. Du Gueſclin, chargé de les
» engager à cette expédition, la leur repré-
» ſente comme une digne expiation de tous
» leurs crimes : *Mes amis*, leur dit-il, *nous*
» *avons aſſez fait, vous & moi, pour damner nos*
» *ames, & vous pouvez même vous vanter d'a-*
» *voir fait pis que moi ; faiſons honneur à Dieu,*
» *& le Diable laiſſons.* On leur donne quelque
» argent, on leur en promet davantage ; ils
» partent. Pluſieurs Chevaliers de toutes Na-
» tions, Anglois même, ſe joignent à eux,

» les uns par le desir de venger la sœur de la
» Reine de France, les autres par la seule hor-
» reur qu'inspire Pierre le Cruel ; d'autres
» enfin, par l'amour de la gloire. Du Guesclin
» ne put empêcher ses indociles Soldats d'al-
» ler encore une fois rançonner Avignon, qui
» malheureusement n'étoit pas assez loin de
» leur route. Il paroît que Du Guesclin se
» prêta trop à leur avidité ; il envoya deman-
» der l'absolution & deux cent mille francs.
» Un Cardinal vint négocier : *Soyez le bien-*
» *venu*, lui dit brusquement un Anglois des
» *Grandes-Compagnies ; apportez-vous de l'ar-*
» *gent ?* Le Cardinal apportoit l'absolution.
« *Vous ne connoissez pas ces gens-ci*, lui dit
» Du Guesclin, *ce sont tous des garnemens ;*
» *nous les faisons prud'hommes malgré eux : ce*
» *n'est que par respect qu'ils vous demandent*
» *l'absolution, c'est par besoin qu'ils vous de-*
» *mandent de l'argent.* Le Pape tardant un peu
» à les satisfaire, vit bientôt les environs
» d'Avignon tout en feu ; il se hâta de lever
» cent mille francs sur ses sujets, & de les
» offrir à Du Guesclin : » Ce n'est pas là ce
» que nous voulons, dit Du Guesclin, ren-
» dez au peuple & aux pauvres ce que vous
» venez de leur extorquer ; je reviendrois de

» l'autre côté des Pyrénées pour vous forcer
» à cette restitution ; c'est du coffre de l'E-
» glise, c'est de la bourse du Pape & des Car-
» dinaux que nous voulons être payés. Il
» fallut en passer par-là. Beaucoup d'Histo-
» riens racontent en riant ces violences, parce
» qu'elles tombent sur des Ecclésiastiques ;
» détestons toute violence, quel qu'en soit
» l'auteur, quel qu'en soit l'objet. D'ailleurs
» Du Guesclin ne devoit-il pas craindre que
» ces extorsions ne finissent par retomber tôt
» ou tard sur le peuple ?

» On ne pouvoit pénétrer en Castille que par
» la Navarre, ou par l'Arragon. Aucun Traité
» ne pouvant donner le droit de compter sur le
» Roi de Navarre, on entra par l'Arragon, dont
» le Roi (Pierre IV), alors ennemi de Pierre
» le Cruel, changea ensuite au gré des évène-
» mens. Henri de Transtamare vient se joindre
» à Du Guesclin ; le Tyran fuit devant les
» Soldats, & massacre les gens sans défense ;
» après avoir couru de Burgos à Séville, après
» avoir tenté de se retirer en Portugal, sans
» avoir pu y obtenir un asyle ; enfin, en tra-
» versant la Galice, dans le dessein de s'em-
» barquer pour la Guyenne, il égorge l'Ar-
» chevêque de Compostelle à la porte de son

» Eglise, & le Doyen de cette Métropole aux » pieds des Autels; il se console de la perte » de ses Etats, par le plaisir de verser du sang; » tout l'abandonne. Du Guesclin a vengé la » Nature, le Tyran est détruit, son frère règne.

» Cependant Pierre ne s'abandonne pas; il » va redemander à un Héros le sceptre qu'un » Héros lui a ravi. Le Prince de Galles, jaloux » peut-être de la gloire de Du Guesclin, s'arme » contre lui plus que pour le Tyran. Il marche » entre Pierre le Cruel & Charles le Mauvais. » Quels alliés pour le plus vertueux des An- » glois! Le Duc de Lancastre, gendre de » Pierre, se joint au Prince de Galles, son » frère, pour servir son beau-père. Chandos » est avec lui; une partie des mêmes Aven- » turiers qui avoient porté Transtamare sur le » Trône, vient, au seul nom du Prince de » Galles, se ranger sous ses drapeaux; il entre » par la Navarre, & dans ce moment Charles » le Mauvais, obligé de se déclarer, se vend » tour-à-tour à Pierre & à Transtamare, aux » Anglois & aux François. Il passe jusqu'à » trois fois d'un des partis à l'autre. Il veut » ensuite les ménager tous les deux à la fois, » & pour servir les François sans désobliger » les Anglois, il signe un Traité avec ceux-ci;

» & convient de se faire enlever par les pre-
» miers dans une partie de chasse. Quand il
» fut entre les mains des François, le jeu
» devint une affaire sérieuse. Pour le punir de
» tant de variations, on l'envoya au Roi
» d'Arragon, qui étoit alors son ennemi, &
» des mains duquel il ne put se tirer qu'en
» donnant son fils pour ôtage.

» Le Prince de Galles étant à Roncevaux,
» reçoit de la part de Transtamare un défi, où
» l'on voyoit le courage d'un Héros, joint
» à la politesse d'un Chevalier aimable : » *Vous*
» *avez*, disoit-il au Prince de Galles, *la grace*
» *& la fortune d'armes plus que nul Prince au-*
» *jourd'hui ; pourquoi nous croyons que vous*
» *vous glorifiez en votre puissance, & pour ce que*
» *nous savons de vérité que nous querez* (cher-
» chez) *pour avoir bataille, veuillez nous lais-*
» *ser savoir par quel lez* (côté) *vous entrerez en*
» *Castille, & nous vous irons au devant pour*
» *garder & défendre notre Seigneurie*. Le Prince
» de Galles, sur qui rien de noble & de grand
» ne manquoit son effet, admira la franchise
» hardie de ce procédé. *Ce bâtard*, s'écria-t-il,
» *est un Chevalier de grande prouesse*. On pré-
» tend que Transtamare eût mieux fait de
» montrer moins d'ardeur, d'éviter la ba-

» taille, & d'attendre que la disette réduisît » le Prince de Galles à la retraite, ce qui, » dit-on, seroit infailliblement arrivé. Quoi » qu'il en soit, la bataille se livra entre Najare & Navarette, le Samedi 3 Avril 1367, » veille du Dimanche des Rameaux. Le Prince » de Galles combat; Du Guesclin est dans les » fers; Transtamare, après des exploits dignes » du Roi Jean, est forcé de prendre la fuite; » Pierre, qui s'est montré digne par sa valeur » de combattre sous les yeux du Prince de » Galles, son protecteur, est rétabli sur le » Trône, & le Duc de Lancastre, son gendre, » a l'honneur d'y contribuer. Cette victoire, » beaucoup plus disputée que celles de Crécy » & de Poitiers, l'eût été encore davantage, » sans la lâcheté du Comte de Tello, frère de » Henri de Transtamare, qui, dès le commencement de la bataille, s'enfuit avec le corps » qu'il commandoit; c'étoit lui qui avoit » montré le plus d'ardeur pour combattre; » il avoit même insulté Du Guesclin, parce » que ce Général n'étoit pas d'avis de livrer » bataille. Chandos se montra tel à Navarette » qu'on l'avoit vu à Aurai. Le Prince de Galles » s'y montra supérieur à lui-même; l'admiration de ses Rivaux lui assûra pour jamais le

» premier rang parmi les Généraux de son
» siècle : plus admirable encore d'avoir voulu
» se priver de cette gloire, en mettant tout
» en œuvre pour réconcilier les deux frères
» avant la bataille, & de s'être montré après
» la bataille le plus modeste des Vainqueurs,
» & le plus humain des Guerriers. Du Guesclin,
» prisonnier du Prince de Galles à Navarette,
» après l'avoir été de Chandos à
» Aurai, n'en eut pas moins sa place marquée
» par la voix publique entre ces deux Héros.
» L'heureux Dom Pèdre, si différent de ces
» trois hommes, tigre, que le Prince de Galles
» s'étoit flatté d'adoucir, & qu'il avoit fait
» jurer d'être humain, s'enivre presqu'à ses
» yeux du sang & de ses ennemis & de ses
» sujets ; il vouloit égorger jusqu'aux prisonniers
» François que les Anglois avoient pu
» faire ; le Prince de Galles ne voulut jamais
» les lui remettre.

» Les vices s'enchaînent, le cruel est ingrat
» & parjure. Pierre laisse mourir de maladie &
» de faim ses Libérateurs ; il leur refuse les
» sommes promises, il répond aux reproches
» par des menaces. Le Prince de Galles recueille
» pour tout fruit de cette brillante
» expédition, la ruine de son armée, de

» ses provinces, de sa santé, avec la gloire » honteuse d'avoir servi un monstre. Il met » en liberté ce Du Guesclin qu'on l'accusoit » de craindre. » On dit que je n'ose vous déli» vrer, dit-il lui-même à Du Guesclin : » On » me l'a dit, répond Du Guesclin, & cette » idée me console de rester prisonnier. — Eh » bien, Du Guesclin, vous êtes libre, réglez » vous-même votre rançon. — Je la taxe à » cent mille florins. — Eh! où prendrez-vous » cet argent? Depuis quand Du Guesclin thé» saurise-t-il? Depuis quand les malheureux » lui laissent-ils quelque chose? — Ce seront » ces malheureux mêmes qui m'aideront à » leur tour; il n'y a point dans mon pays de » bonne femme qui ne se cottisât pour ma » rançon. D'ailleurs de grands Rois ne m'a» bandonneront pas, ou tel qui ne s'y attend » point, payera pour moi. Oh! moi, dit la » Princesse de Galles, je veux être de ces » bonnes femmes qui se cottisent pour la ran» çon de Du Guesclin, & je me taxe à vingt » mille francs. Cette Princesse étoit fille du » Comte de Kent (1), de cet oncle d'E» douard III, à qui l'insolent Mortemer avoit

(1) On l'appeloit *la belle Vierge de Kent.*

» osé faire trancher la tête. La vertu de la
» Princesse de Galles s'étoit nourrie des mal-
» heurs de son père. C'étoit un personnage
» bien intéressant que la fille du Comte de
» Kent, & la femme du Prince Noir, se faisant
» reconnoître à de pareils traits. » Je me
» croyois, s'écria gaiement Du Guesclin, le
» plus laid de tous les Chevaliers ; mais après
» une telle faveur d'une telle Princesse, je ne
» me donnerois pas pour le plus beau & le
» plus vaillant. Chandos & d'autres Capitaines
» Anglois offrirent leur bourse à Du Guesclin,
» qui accepta leurs offres pour en faire son
» usage ordinaire. Il part pour chercher sa
» rançon, & sur sa route il distribue tout ce
» qu'il avoit d'argent aux malheureux que la
» guerre avoit ruinés ; il comptoit sur cent
» mille francs, qu'il avoit laissés à sa femme
» en partant pour l'Espagne ; mais cette femme
» digne de lui, n'eut à lui remettre que la liste
» des prisonniers qu'elle avoit délivrés, & des
» gens de guerre démontés ou ruinés qu'elle
» avoit remis en état de servir. Du Guesclin
» approuve cet emploi, dût-il rester prison-
» nier : le Pape lui donne vingt mille francs,
» le Duc d'Anjou autant ; Du Guesclin croit
» porter cette somme à Bordeaux : avant d'y
» arriver,

» arriver, il avoit tout donné ; les besoins » d'autrui lui paroissoient toujours plus pressans que les siens. » Eh bien! lui dit le Prince » de Galles, apportez-vous votre rançon? Du » Guesclin avoua qu'il n'avoit pas un sou. » Ah! vous voilà, dit le Prince de Galles, » vous faites le magnifique, vous rachetez » tout le monde, & vous ne pouvez pas vous » racheter vous-même. Dans l'instant, un » Gentilhomme, envoyé par Charles V, ap» porte la rançon de Du Guesclin : nous vou» drions pouvoir dire que le Prince de Galles » la refusa (1).

(1) Il faut être réservé à condamner des actions, dont le principe peut tenir à des usages du temps, trop imparfaitement connus. En voyant le Prince de Galles, le plus généreux de tous les hommes, ne rien remettre à Du Guesclin de la somme à laquelle celui-ci avoit peut-être lui-même un peu trop généreusement taxé sa rançon ; en voyant, d'un autre côté, la Princesse de Galles fournir vingt mille francs pour cette rançon, & les Chevaliers Anglois s'empresser d'ouvrir leur bourse à Du Guesclin ; en voyant sur-tout que le contraste de leur conduite avec celle du Prince Noir, n'a paru frapper aucun Historien du temps, on est tenté de croire que l'usage ne permettoit pas plus alors au Vainqueur de faire aucune remise sur la rançon du Prisonnier, qu'au

» Du Guesclin, en prenant congé du Prince, » lui dit : à présent que vous nous laisserez » faire, soyez sûr que Henri est Roi de Castille. En effet, Du Guesclin, joint avec » Transtamare, gagne la bataille de Montiel, » où tout ce que la valeur & la fureur peuvent » faire, fut inutilement tenté par Dom Pèdre » contre le génie & la conduite. Investi après » sa défaite dans le Château de Montiel, il » essaie de se sauver à la faveur des ténèbres; » il est pris. Les deux frères se rencontrent, » ils ne peuvent supporter la vue l'un de » l'autre; la haine les emporte, & dans un » combat dont frémit la Nature, dont peut- » être l'honneur rougit, c'est du moins le » Tyran qui succombe.

» *On n'est pas bien d'accord si l'action fut* » *nette*, dit Mézeray. Selon l'Abbé de Choisy, » le Vicomte de Roquebertin, Gentilhomme » Arragonois, arrêta le bras de Pierre le » Cruel, qui alors avoit l'avantage sur Henri. » L'Abbé de Choisy ne fait que changer ici » des circonstances indifférentes dans le récit » de Froissart, qui accuse de même le Vicomte

Prisonnier de ne pas payer sa rançon. Cependant Edouard III avoit renvoyé Ribaumont *sans rançon*, lorsqu'il l'avoit fait prisonnier dans Calais.

» de Roquebertin de s'être mêlé du combat, » pour rendre à Henri l'avantage que Dom » Pèdre avoit sur lui.

» Les crimes de Dom Pèdre avoient pré- » valu sur ses droits. La destinée de ce Prince » est d'une grande moralité dans l'Histoire, & » doit apprendre aux Rois que, si leurs droits » sont sacrés, ceux de la nature & de l'hu- » manité ne peuvent pas l'être moins. On ne » vit dans Dom Pèdre qu'un Tyran puni ; » l'Usurpateur parut un Prince légitime ; il » s'affermit sur le Trône malgré les efforts réu- » nis de presque tous les Rois de l'Espagne, » il le transmit à sa postérité ; on ne fit pas » même attention aux droits que le Duc de » Lancastre avoit acquis par Constance sa » femme, fille aînée de Dom Pèdre. Le Duc » de Lancastre prit seulement en Angleterre » le titre de Roi de Castille, comme Edouard » prenoit le titre de Roi de France. Quelle » différence cependant, & combien les ca- » prices de la politique se jouent des droits » & des événemens ! Edouard embrâse l'Eu- » rope pour une prétention chimérique ; il ne » fait pas le moindre effort pour procurer à » son fils une Couronne que la loi semble lui » déférer. Le Prince de Galles a tout fait &

» tout perdu pour [redacted]térêts étrangers d'un » Pierre le Cruel [redacted] tente rien pour les » intérêts de son propre frère. Le Comte de » Cambridge, frère puîné du Duc de Lancastre, » avoit aussi épousé une fille de Pierre le » le Cruel (1) «.

(1) Pierre le Cruel avoit laissé un fils, nommé Jean, mais qui vécut & mourut en prison.



RECHERCHES HISTORIQUES DE L'ÉDITEUR,

SUR PIERRE LE CRUEL ET HENRI DE TRANSTAMARE.

DANS le morceau qui précède, on a suivi sur Pierre, dit le *Cruel*, & sur Henri de Transtamare son frère, l'opinion commune, & M. de Belloy s'y est aussi conformé dans sa Pièce. Henri de Transtamare a eu la faveur des Historiens, comme il avoit eu de son temps celle des François & des Espagnols; mais dans ce siècle, où la raison prévaut toujours sur l'autorité, il y a eu des réclamations pour Dom Pèdre contre son frère, comme il y en a eu pour Brunehaut contre Clotaire II. On a remarqué, ou pu remarquer, que les crimes de Henri de Transtamare sont avoués & incontestables; que ceux de Dom Pèdre ne sont qu'allégués, & qu'ils ont été pour le moins très-exagérés; que Transtamare fut manifestement un usurpateur; qu'il appuya son usur-

pation par un fratricide ; que dans le combat des deux frères, où ſuccomba Dom Pèdre, les Loix de l'Honneur & de la Chevalerie furent violées comme celles de la Nature ; que ce combat fut de tout point un aſſaſſinat de la part de Tranſtamare ; qu'il inſulta le premier un frère, un Roi priſonnier & ſans défenſe, & que, dans le moment où il alloit être puni de cette lâcheté par la valeur de Dom Pèdre, le Vicomte de Roquebertin, qui avoit accompagné Henri, & qui le vit prêt à ſuccomber, lui prêta ſon ſecours, & lui rendit l'avantage que Dom Pèdre avoit eu juſqu'alors ; ajoutons que Dom Pèdre, qui n'avoit été que bleſſé par ſon frère, fut achevé par les gens de la ſuite de Dom Henri, & que deux Chevaliers de la ſuite de Dom Pèdre, révoltés de cette indignité, ayant voulu le défendre, furent tués dans cette occaſion, car la force étoit entièrement du côté de Dom Henri.

Dom Pèdre a contre lui ce nom de *Pierre le Cruel*, & le ſoulévement de ſes ſujets ; mais on obſerve que la révolte des Eſpagnols peut avoir été l'effet des intrigues de Tranſtamare, & que les conjonctures & la politique peuvent avoir fait le reſte. La France vouloit, à quelque prix que ce pût être, ſe délivrer des *Com-*

pagnies, ou *Grandes Bandes*, qui la désoloient ; Henri de Transtamare vient demander qu'on les emploie à détrôner son frère ; & pour intéresser encore plus Charles V à cette expédition, il accuse Dom Pèdre d'avoir fait périr Blanche de Bourbon sa femme, belle-sœur de Charles V.

Le Pape siégeoit alors dans Avignon, & étoit par conséquent dans la dépendance des François ; il fut aisé de le faire agir en faveur de Transtamare contre Dom Pèdre. Celui-ci, selon l'expression de Froissart, *estoit de merveilleuses opinions plein, & estoit très-rudement rebelle à tous commandemens & ordonnances de l'Eglise.*

Les Apologistes de Dom Pèdre pourroient voir, dans ce seul mot, la source de ses malheurs & de sa diffamation. Le Pape Urbain V le cite à son Tribunal, *lui mandant & commandant qu'il vensist tantost & sans délai, en propre personne, en Court de Rome...... Ce Roi Dom Piètre, comme orgueilleux & présomptueux, n'y daigna venir ;* (Eut-il si grand tort ; & nos Rois y alloient ils davantage quand ils y étoient mandés ?) *mais encores villenia grandement les Messagers du Saint Père : dont il cheut moult fort en l'indignation de l'Eglise.*

Tous les crimes, comme tous les désastres

de Dom Pèdre, pourroient n'être, aux yeux de ses Apologistes, que l'effet de cette indignation.

„ Sur son refus de comparoître devant le Pape, *il avoit été en plein Consistoire en Avignon, & en la chambre du Pape, excommunié publiquement, & déclairé & réputé pour B.... & incrédule.*

Dom Pèdre, voyant presque toute la Chrétienté soulevée contre lui par l'autorité du Pape, les intrigues de Transtamare & l'influence de la France, eut recours aux Juifs & aux Mahométans; ce fut alors que le zèle n'eut plus de bornes : on se crut tout permis contre l'ennemi de Dieu, & la diffamation de Dom Pèdre fut au comble.

Il est certain qu'au moins ce point d'Histoire peut mériter d'être discuté. On sait que M. de Voltaire se déclare par-tout pour Dom Pèdre, & qu'il a même consacré cette opinion par une Tragédie sur ce sujet, où tout l'intérêt est pour Dom Pèdre contre Transtamare. Dans cette Tragédie, M. de Voltaire, en peignant Dom Pèdre vertueux, lui donne cependant des traits de violence & d'impétuosité, qui semblent rendre raison de l'erreur prétendue des Historiens, & expliquer les exagérations que l'Auteur leur impute, en

excusant ces mêmes exagérations. Cette adresse est d'un Maître, qui semble rectifier l'Histoire, plutôt que l'altérer, & qui en tire des résultats nouveaux & vraisemblables.

M. de Belloy, comme nous l'avons dit, suit l'opinion commune ; c'est sur la personne de Transtamare qu'il fait porter l'intérêt ; il falloit pour cela déguiser son fratricide, & c'est ce qu'il a fait. Pour Dom Pèdre, il l'a peint *si cruel & si plein d'horreur*, selon l'expression de Froissart, *que tous ses hommes le craignoient, & doutoient & hayoient*, & comme dans le choix des sujets que traitoit M. de Belloy, & dans le but qu'il se proposoit en les traitant, il ne lui étoit pas indifférent de donner pour base à ses Tragédies la vérité historique, il avoit fait sur le point dont il s'agit de grandes recherches ; il n'avoit rien négligé pour faire prévaloir l'opinion qu'il a suivie, & pour réfuter sur ce point M. de Voltaire, avec tous les égards dûs au plus grand, au plus beau Génie qui ait illustré les Lettres ; mais les papiers de M. de Belloy, dans la partie relative à cet objet, sont dans un si grand désordre, qu'il nous a été impossible d'en rien tirer de complet & de suivi.

Nous allons tâcher de suppléer à son travail, & de résoudre ce problême historique,

si pourtant c'en est un ; nous examinerons le témoignage , nous discuterons l'autorité des Historiens , soit François , soit Espagnols ; car les premiers , quoiqu'il s'agisse de l'Histoire d'Espagne , ne sont pas étrangers ici. Les intérêts de Blanche de Bourbon , & l'expédition de Du Guesclin en Castille , rendent ce moment de l'Histoire commun au deux Nations.

On peut réduire l'autorité de tous les Historiens François à celle du seul Froissart. C'est à lui qu'il faut remonter comme à la source ; il étoit contemporain , il étoit fort instruit des événemens qu'il racontoit , & c'est de tous les Historiens de ces temps le plus digne de foi à tous égards. Il décrit avec beaucoup de sagesse & d'impartialité, cette révolution d'Espagne ; il n'a point contre Dom Pèdre ce zèle emporté de quelques Historiens , & si l'on trouve dans son récit de quoi condamner Dom Pèdre , on peut y trouver aussi des prétextes, & même des matériaux pour l'apologie de ce Prince.

Voici le résultat de ce récit :

Froissart dit que Dom Pèdre *hayoit moult fort ses frères bâtards..... & volontiers par plusieurs fois les eust mis à fin & décollés , s'il les eust tenus.*

Mais comme il n'explique pas les motifs

de cette haine, il est difficile d'établir sur ce peu de mots un caractère.

Il l'accuse ensuite d'avoir fait périr la mère de ses frères, d'avoir aussi condamné à la mort ou à l'exil *plusieurs hauts Barons du Royaume, d'avoir fait mourir encore une très-bonne Dame & sainte, qu'il avoit eüe à femme, c'est à savoir Madame Blanche, fille au Duc de Bourbon Pierre, & sœur germaine à la Royne de France, & à la Comtesse de Savoye.*

Voilà des accusations graves; mais Froissart ne prend rien sur lui, & n'affirme rien; il n'allègue que les bruits publics (*si comme commune Renommée couroit*):

C'est aussi sur la foi de la renommée qu'il l'accuse d'intelligence & d'alliance avec les Mahométans, crime qui paroissoit encore monstrueux au peuple, quoique dès-lors fort commun, & avec lequel la politique s'est tant familiarisée depuis. La précaution que prend Froissart d'attester sur tous ces points la commune renommée, semble annoncer un doute; du moins les Apologistes de Dom Pèdre peuvent le prétendre.

On craignoit, dit Froissart, *qu'il ne violât les Eglises: car il leur tollut leurs rentes & leurs revenues, & tenoit les Prélats de Sainte Eglise en prison.*

On fait aujourd'hui qu'il y a des cas où on peut très-légitimement saisir les revenus Ecclésiastiques, & arrêter même des Prélats; mais étoit-on dans ces cas-là? Au reste, le seul fait étoit alors un acte d'impiété qui faisoit horreur, & on ne distinguoit, on n'exceptoit aucun cas.

C'est de son chef, & sans aucune restriction, ni aucune formule de doute que Froissart représente Dom Pèdre comme universellement haï pour ses injustices & ses cruautés; il raconte même, & toujours de son chef, que quand Dom Pèdre vint à Bordeaux implorer le secours du Prince Noir, des gens sages du Conseil de ce Prince, lui représentèrent que Dom Pèdre avoit mérité son sort; & qu'on ne devoit point prendre la défense d'un Roi si coupable; ils ajoutoient: *d'un Roi excommunié.* Le Prince Noir convient des deux points, sur-tout des crimes de Dom Pèdre; mais il se détermine à le secourir par un motif juste & noble: » *C'est*, dit-il, *qu'il ne nous semble pas chose convenable, qu'un Bâtard tienne un Royaume à héritage, & qu'il boute hors de son Royaume un sien frère, & hoir de la terre par bon & loyal mariage: & tous Rois ou enfans de Rois ne le doivent nullement consentir, car c'est un moult grand préjudice contre l'Estat Royal.*

Ainſi c'étoit la querelle commune de tous les Rois que le Prince Noir vengeoit en s'armant pour un Roi, qu'il jugeoit lui-même peu digne du Trône.

Froiſſart ne diſſimule point l'ingratitude & l'infidélité de Dom Pèdre envers le Prince Noir; mais quoiqu'il ait toujours peint ce Roi comme coupable, & qu'il ait toujours parlé avec éloge de Tranſtamare, le récit qu'il fait de la mort de Dom Pèdre, rend Dom Pèdre intéreſſant, & Tranſtamare odieux.

Voilà ce qui réſulte de Froiſſart, & des Hiſtoriens François qui l'ont ſuivi. Les Auteurs Eſpagnols condamnent bien plus fortement Dom Pèdre, & détaillent davantage ſes crimes; mais ils peignent auſſi ſes malheurs.

Si le crime triomphant révolte, le crime puni contente & appaiſe; la pitié ſuccède naturellement à la juſtice ſatisfaite: la pitié, comme toutes les paſſions, a ſes ſophiſmes & ſes erreurs; elle tend toujours à juſtifier celui pour qui elle s'intéreſſe; on ne le hait plus, on le plaint; on cherche à le trouver innocent, ſans ſonger que c'eſt inculper les Juges qui l'ont condamné, les Hiſtoriens qui l'ont flétri; que c'eſt mal-à-propos, & ſouvent injuſtement multiplier les coupables. Au contraire, le crime qui a proſpéré, ne trouve

point d'Apologiſtes après la mort. Le plus grand amour du paradoxe n'a pu faire élever une ſeule voix en faveur de Frédégonde, parce qu'elle eſt morte ſur le Trône, en foulant aux pieds ſes victimes ; la malheureuſe Brunehaut a trouvé de zélés Défenſeurs, parce qu'une mort cruelle a expié ſes attentats. Dom Pèdre, aſſaſſiné par ſon frère, devoit auſſi trouver des Défenſeurs; il en a eu, & non-ſeulement dans ce ſiècle, preſque auſſi décrié pour l'eſprit paradoxal, que vanté pour l'eſprit philoſophique, mais même dans des temps très-antérieurs. Ferreras, en pluſieurs endroits de ſon Hiſtoire d'Eſpagne, déſigne & réfute quelques-uns de ces anciens Apologiſtes; il parle de deux deſcendans (1) de Pierre le Cruel, Dom François & Dom Diègue de Caſtille, qui, dans des écrits apologétiques en faveur de ce Prince, citent ſon hiſtoire écrite par Dom Jean de Caſtro, Evêque de Jaen, & d'autres Ouvrages favorables à Pierre, & pareillement inconnus. Pierre Lopez d'Ayala, dont nous avons une hiſtoire très-détaillée du même Prince, mais écrite dans un eſprit tout différent, a été accuſé de partialité contre Dom Pèdre. En effet, il avoit été

(1) Par des Bâtards.

proſcrit autrefois par ce Prince, & ayant échappé à ſa colère par un bonheur bien rare, il avoit depuis été Grand Chancelier de Caſtille, ſous les Succeſſeurs de Tranſtamare; cependant l'hiſtoire d'Ayala eſt parvenue juſqu'à nous, & celle de Jean de Caſtro eſt tellement oubliée, que Ferreras n'oſe décider qu'elle exiſte dans quelque coin de Bibliothèque. La raiſon de cette différence eſt aiſée à deviner; c'eſt que le récit d'Ayala s'eſt trouvé plus conforme aux monumens de l'Hiſtoire, à la notoriété publique, à la tradition conſtante, qui perpétuoit d'âge en âge le ſouvenir des cruautés de Dom Pèdre par l'horreur qu'elles avoient inſpirée, & le ravage qu'elles avoient fait, enfin à l'Hiſtoire de toutes les Nations, tant Eſpagnoles qu'Etrangères, ſur leſquelles les actions de Dom Pèdre avoient eu de l'influence, & qui en avoient eu ſur lui. La mémoire de Dom Pèdre s'étoit conſervée comme celle des fléaux célèbres; il étoit impoſſible que ſes apologies ſe ſoutinſſent. Ayala a été ſuivi par Alphonſe de Carthagène & Rodéric Sanche d'Areval, qui écrivoient dans le ſiècle ſuivant; par Lopez de Zuniga, Garibay, Marmol, Taraphe, Chanoine de Barcelone, Zurita, Auteur de l'Hiſtoire d'Aragon, qui vivoient dans le ſeizième ſiècle; par Mariana

& Ferreras, qui vivoient dans le dix-septième, & par la foule des Historiens de tous les temps, de toutes les Nations, & de toutes les Langues. Enfin, le témoignage de l'Histoire contre Pierre le Cruel, étoit si constant & si uniforme, qu'il falloit peut-être, pour oser l'infirmer, toute l'autorité que donnoit la gloire, & tous les avantages que donnoit la Philosophie à l'illustre Auteur de l'Essai sur l'Histoire Générale.

Il combat ce témoignage de l'Histoire par des conjectures philolosophiques; il insinue que les premiers Histotiens de Dom Pèdre, écrivant sous Transtamare & ses successeurs, ont pu, selon l'usage, flatter le vainqueur & flétrir le vaincu. C'est ainsi que les tardifs Apologistes de Brunehaut ont prétendu que tous les Chroniqueurs intermédiaires, corrompus par les présens, ou intimidés par la puissance de Clotaire II & de ses successeurs, avoient pu dénaturer entièrement l'Histoire & sacrifier la mémoire d'une Reine innocente aux intérêts de ses oppresseurs. Ils l'ont pu sans doute; mais qui nous dira s'ils l'ont fait? On a répondu avec raison aux Apologistes de Brunehaut :

1.° Que cette licence de conjecturer au hasard sans aucun fondement, sans le moindre commencement

mencement de preuve, renverseroit toute l'Histoire; les Auteurs qui écrivoient dans les temps de la République Romaine, ont peut-être calomnié les Tarquins; ils ont peut-être, pour les rendre odieux, inventé l'Histoire de Lucrèce, & celle de la femme de Tarquin, écrasant sous son char le cadavre de son père. Ceux qui ont écrit sous les Empereurs, ont peut-être éxagéré les divisions du Sénat & du Peuple, des Patriciens & des Plébéiens dans les temps de la République; ils ont peut-être inventé les massacres publics, ordonnés par Marius & par Sylla, pour faire sentir les inconvéniens du pouvoir partagé, les avantages de l'autorité réunie. Néron & Vitellius ne sont peut-être décriés, que parce que Vespasien, Titus, & leurs successeurs, ont dirigé contre eux la plume des Historiens; ainsi on ne pourra plus rien croire, & un Pyrrhonisme destructeur anéantira toutes les vérités historiques.

2°. On a demandé aux Apologistes de Brunehaut, d'où ils connoissoient cette Reine, d'où ils savoient seulement qu'elle eût existé? s'ils pourroient écrire son Histoire sans le secours de ces mêmes Chroniqueurs, dont il leur plaît de rejeter le témoignage? Avons-nous découvert quelque monument, quelque

titre échappé aux ravages du temps, qui démente leur récit, ou qui du moins le rende suspect ? Si nous ne connoissons que par eux Brunehaut & son Histoire, consentons donc de la connoître telle qu'ils l'ont connue, telle qu'ils nous l'ont représentée. Si le hasard faisoit que tous les Historiens, soit volontairement, soit sans dessein, & seulement en se copiant les uns les autres, se fussent comme accordés pour tromper la postérité, il faudroit bien que la postérité fût trompée, que le mensonge tînt lieu de la vérité ; ce seroit un mal sans remède, ou plutôt ce ne seroit pas un mal, puisqu'il seroit ignoré. Tout cela est évident. Ne veut-on que proposer des objections contre la certitude de l'Histoire en général ? on peut supposer tout ce qu'on voudra, & voir par-tout le mensonge substitué à la vérité. Compte-t-on l'Histoire pour quelque chose ? rejette-on le Pyrrhonisme indéfini, & se contente-t-on de prendre contre le mensonge les précautions que fournissent les règles de la critique ? en ce cas, lorsque le témoignage de l'Histoire est uniforme, lorsqu'aucune circonstance connue ne l'infirme, ni ne le décrédite, lorsque les faits n'ont aucune impossibilité métaphysique, physique ou morale, ils doivent passer pour vrais, ou

du moins pour prouvés, ce qui n'eſt pas toujours la même choſe.

Tout ce qu'on a dit, en répondant aux Apologiſtes de la Reine Brunehaut, s'applique de ſoi-même aux Apologiſtes de Pierre le Cruel. Connoiſſez-vous ce Prince par une autre voie que par le récit des Hiſtoriens, qui tous l'ont diffamé? en ce cas, peignez-le comme il vous plaira? Ne le connoiſſez-vous que par eux? tenez-vous en donc à leur témoignage.

On a voulu dire que Tranſtamare & ſes Succeſſeurs avoient fait périr tous les Ouvrages où Dom Pèdre étoit peint avantageuſement, & qui auroient pu déſabuſer la poſtérité ſur ſon compte; mais outre qu'en général ce projet de tarir ou d'infecter les ſources de l'Hiſtoire, eſt impraticable, & que, comme dit Tacite, en parlant des écrits de Crémutius Cordus (1), il n'y a que des inſenſés qui croient pouvoir étouffer ainſi pour les ſiècles futurs la voix libre de la vérité, l'état où étoit alors l'Eſpagne, rendoit un tel projet encore plus extravagant & plus impraticable.

L'Eſpagne, diviſée aujourd'hui en deux

(1) *Quò magis ſocordiam eorum irridere libet, qui præſenti potentiâ credunt extingui poſſe etiam ſequentis ævi memoriam.* Annal. l. 4. cap. 36.

ſeuls Royaumes, dont l'un ſans proportion avec l'autre, y a long-temps été réuni, & ſeroit toujours prêt à l'être, s'il n'étoit maintenu par la balance générale, l'Eſpagne étoit diviſée alors en cinq petits Etats, à-peu-près égaux, dont quatre, ſavoir la Caſtille, l'Arragon, le Portugal & la Navarre, étoient poſſédés par des Princes Chrétiens, & le cinquième, ſavoir le Royaume de Grenade, par un Prince Mahométan (1). Or, ſi l'Europe, diviſée aujourd'hui en preſque tous grands Etats, dont chacun ſuffit pour abſorber chez ſoi tous les ſoins du Gouvernement, dont chacun pourroit ſe ſuffire à lui-même, & ſubſiſter par ſes propres forces, dont les intérêts d'ailleurs & l'influence reſpective doivent, pour ainſi dire, avoir une divergence, & par conſéquent éprouver un affoibliſſement proportionné à l'étendue de ces mêmes Etats, & à la diſtance de leurs Capitales; ſi l'Europe, ainſi compoſée, ne forme cependant qu'une famille par la réunion plus factice que néceſſaire des intérêts, & par l'action continuelle de la politique générale; s'il en réſulte que l'Hiſtoire d'un de ces Etats devient celle de tous les autres; combien cet effet devoit-il être plus conſidérable & plus ſenſible entre

(1) Les Rois de Grenade étoient tributaires & vaſſaux en quelque ſorte de la Caſtille.

quatre ou cinq petits Etats, dont les Cours ainſi rapprochées agiſſoient les unes ſur les autres, non-ſeulement par des intérêts généraux, mais par des intrigues directes, & par des paſſions très-animées; entre des Etats, dont les Chefs, accoutumés à régler leurs affaires enſemble dans des entrevues, alors très-fréquentes, ſe connoiſſoient, ſe haïſſoient perſonnellement, étoient liés par une multitude de noeuds, ſource de droits, de prétentions & de diſcordes! L'Héritier préſomptif d'une Couronne l'étoit auſſi d'une autre, & appartenoit ainſi à pluſieurs Etats à la fois, par des titres également ſacrés. Dom Pèdre étoit petits-fils du Roi de Portugal; les Infans d'Arragon, ſes couſins, étoient ſes héritiers; après eux, c'étoit l'Infant de Portugal, ſon oncle; le Roi de Navarre étoit parent de tous ces Princes. Ces noeuds exiſtent de même aujourd'hui entre les Grands Souverains de l'Europe, mais relâchés par l'éloignement, par le défaut de liaiſon, & l'indifférence qui en eſt la ſuite, au lieu qu'ils étoient reſſerrés chez les Rois de l'Eſpagne, par le voiſinage, par le jeu des affections favorables ou contraires, par tous les avantages & les inconvéniens d'une liaiſon ſuivie. Ces petits Etats ſe pénétroient intimement dans tous leurs points;

rien de ce qui intéressoit l'un, ne pouvoit être étranger aux autres ; ainsi l'histoire de l'un étoit nécessairement, & sur tous les objets, l'histoire de tous les autres. Qu'auroit donc pu gagner l'autorité à supprimer, ou à corrompre en Castille des monumens historiques, qui se seroient reproduits dans l'Histoire de tous les autres Etats voisins ? L'Espagne étoit alors ce que la France avoit été du temps des partages de la première Race. Les quatre Rois Chrétiens de l'Espagne étoient exactement ce qu'avoient été les quatre fils de Clovis, & les quatre fils de Clotaire I, dont l'histoire est absolument inséparable.

Ce que les Historiens ont rapporté de Dom Pèdre, n'a rien qui choque la vraisemblance, & qui ne soit dans l'ordre des possibilités communes ; une funeste expérience nous a trop appris qu'un Prince cruel n'est pas un être qui soit hors de la Nature ; c'est un monstre sans doute, mais les monstres entrent dans l'ordre naturel. » On nous répréfente Dom Pèdre, dit » M. de Voltaire, comme un tigre altéré du » sang humain, & qui sentoit de la joie à le » répandre. Un tel caractère est bien rare- » ment dans la Nature. Les hommes sangui- » naires ne le sont que dans la fureur de la ven- » geance, ou dans les sévérités de cette po- » litique atroce, qui fait croire la cruauté né-

» cessaire ; mais personne ne répand le sang
» pour son plaisir «.

Hélas ! plût à Dieu ! Cette opinion est sans doute la plus humaine, la plus honnête, &, si l'Histoire le permettoit, il seroit bien doux de croire que la Nature n'a pas le pouvoir de produire, ni l'Habitude celui de former des hommes cruels & sanguinaires. Mais si l'Histoire de Phalaris est vraie, ce Tyran d'Agrigente prenoit du plaisir à entendre les malheureux qu'il faisoit brûler dans un taureau d'airain, imiter par leurs cris les mugissemens de cet animal ; Caligula, qui, en contemplant les graces de Cœsonia, s'occupoit & s'applaudissoit du pouvoir qu'il avoit de faire tomber d'un seul mot à ses pieds une si belle tête, Caligula qui faisoit écrire ses Edits du caractère le plus fin, & qui les faisoit afficher hors de la portée des yeux, pour qu'on ne pût les lire, & que l'ignorance, en multipliant les contraventions, multipliât les supplices ; Néron qui fit périr sa mère, dont même il n'avoit rien à craindre, Néron qui semble avoir été le modèle de Dom Pèdre ; Charles le Mauvais, son contemporain & son ami ; Christiern, le Néron du Nord ; notre Louis XI qui assistoit aux exécutions de Justice, & qui encourageoit à haute voix les bourreaux ; tant d'autres que

nous passerons sous silence, pour ne pas grossir cette affreuse liste, étoient des hommes qui répandoient le sang pour leur plaisir. Nous ne parlons ici ni des Sauvages qui mangent leurs ennemis vaincus, ni de ces autres Sauvages, de ces Despotes d'Asie & d'Afrique, qui, pour exercer leur adresse, prennent plaisir à faire voler des têtes, sous prétexte que ce sont des têtes d'esclaves, comme s'il devoit y avoir des esclaves, & comme si ceux qu'on appelle ainsi n'étoient pas des hommes! & M. de Voltaire ne nous apprend-il pas que le Czar Pierre I, ce réformateur de sa Nation, ne put se réformer lui-même sur cet article? Dira-t-on, après cela, que les Caligulas & les Nérons étoient foux? Oui, sans doute, ils l'étoient; mais leur folie étoit d'aimer à verser le sang, leur maladie étoit la cruauté; on verra que c'étoit aussi la maladie de Dom Pèdre.

M. de Voltaire n'entreprend point de nier toutes les violences de ce Prince; il auroit trop d'Historiens à démentir, trop de faits à renverser ou à expliquer d'une manière forcée; mais il cherche à l'excuser par les circonstances, il accuse de ces violences les factions des Grands, & les révoltes du peuple, au lieu que ce furent ces violences mêmes qui je-

tèrent les Grands dans le déſeſpoir, & qui forcèrent le peuple à la révolte. Comme c'eſt ſur cette tranſpoſition de la cauſe & de l'effet que roule en général l'apologie de Dom Pèdre, rétabliſſons les principaux faits dans leur ordre véritable, & voyons qui de Dom Pèdre ou du peuple fut l'aggreſſeur.

Dom Pèdre étoit fils unique d'Alphonſe XI, Roi de Caſtille, & de Marie de Portugal, fille d'Alphonſe IV, Roi de Portugal. Dom Pèdre, à la mort de ſon père, monta ſur le Trône de Caſtille ſans obſtacle. Il n'avoit pas encore ſeize ans, & l'autorité reſta quelque temps entre les mains de Marie de Portugal, ſa mère, & de Dom Jean Alphonſe d'Albuquerque, ſon Gouverneur, couſin-germain de la Reine mère (1). Le Roi de Caſtille, Alphonſe XI, avoit négligé la Reine ſa femme pour Eléonore de Guzman, qui lui avoit donné pluſieurs fils, dont Henri de Tranſtamare étoit l'aîné, & dont les principaux après lui étoient Dom Frédéric, Grand-Maître de l'Ordre de S. Jacques, D. Tello & D. Sanche. Le Roi leur père les avoit comblés de biens & d'honneurs, & ils étoient devenus pour Dom Pèdre un objet d'inquiétude & de ja-

(1) Le Père d'Albuquerque étoit fils naturel de Denis, Roi de Portugal, aïeul de la Reine de Caſtille.

lousie. La mort d'Alphonse XI fut un coup de foudre pour leur mère & pour eux. Cependant ils suivirent leur devoir, & se rangèrent auprès du Roi leur frère ; ils restèrent à la Cour dans l'obéissance & dans le respect, & ne la quittèrent que quand ils virent leur liberté, leur vie même menacée. Eléonore de Guzman, qui auroit pu se mettre en sûreté dans la forte place de Medina-Sidonia qui lui appartenoit, aima mieux montrer sa soumission, en venant à la Cour ; elle fut arrêtée à Séville, & bientôt après elle fut étranglée dans le Palais, sous les yeux de la Reine mère & du jeune Roi. Telles furent les prémices du règne de Dom Pèdre. Ce premier crime est vil & atroce ; mais il faut moins sans doute l'imputer à Dom Pèdre, trop jeune alors pour en sentir l'horreur, qu'à Marie de Portugal, sa mère, dont l'orgueil ne pouvoit pardonner à une Rivale de lui avoir enlevé avec le cœur du Roi son mari, le crédit & la puissance qu'une femme ne peut avoir, que quand elle est aimée, & ne recherche que quand elle n'aime pas. Il en coûta cher dans la suite à Marie de Portugal, pour avoir ainsi accoutumé son fils à répandre le sang.

On avoit feint d'être alarmé de ce que Henri de Transtamare, dans le temps où sa mère

étoit prisonnière, avoit, par le conseil même de sa mère, conclu son mariage avec la sœur de Dom Ferdinand Emanuel, Prince du Sang. Ce mariage avoit été résolu du vivant d'Alphonse XI; il étoit très-assorti, le Gouvernement le plus soupçonneux ne pouvoit en prendre aucun ombrage; rien de plus ordinaire dans toutes les Cours que ces alliances des Bâtards des Rois avec des Cadets de la Maison Royale. Le vrai motif de l'opposition de la Cour étoit cette haine qui animoit Marie de Portugal contre la Maîtresse & les Bâtards de son mari.

Une cruauté, telle que celle qu'on venoit d'exercer à l'égard d'Eléonore de Guzman, en annonçoit & en entraîna beaucoup d'autres. Les amis de cette infortunée furent les victimes de leur attachement pour elle, ou de la foiblesse si commune qui leur avoit fait préférer une Maîtresse toute-puissante à une Reine négligée.

Ce fut alors que Transtamare & ses frères quittèrent une Cour où leur mère venoit d'être immolée, où leur propre vie étoit en danger; ils prirent les armes, ils les quittèrent; les injustices, les fureurs, les cruautés du Roi les obligèrent plus d'une fois de les reprendre. Si rien ne peut justifier la révolte contre le Souverain légitime, il est juste

d'obſerver du moins qu'ils avoient leur mère à venger, & leur vie à défendre.

Ce fut au Roi de Portugal, aïeul de Dom Pèdre, & père de la Reine Marie, que Henri de Tranſtamare alla demander un aſyle & juſtice de l'aſſaſſinat de ſa mère. Le Roi de Portugal fit rougir ſa fille & ſon petit-fils de leur crime, & réconcilia Tranſtamare avec eux, autant qu'on peut réconcilier en pareil cas.

Dom Pèdre tomba dangereuſement malade; on déſeſpéra de ſa vie; il alloit mourir ſans enfans, on ſongea au choix d'un Succeſſeur, & les Grands ſe partagèrent.

Nous avons eu occaſion d'obſerver ailleurs (1) que les pays privés des avantages de la Loi Salique n'ont preſque aucune règle fixe pour la ſucceſſion au Trône, incertitude qu'on peut regarder comme la ſource de tous les maux politiques. A la mort d'Alphonſe X, Roi de Caſtille, Sanche IV, ſon fils puîné, biſaïeul de Dom Pèdre, avoit uſurpé la Couronne ſur les La Cerda, ſes neveux, fils de ſon frère aîné Ferdinand de La Cerda, ſous prétexte que ce Prince étoit mort avant Alphonſe X, ſon père, & que la répréſentation n'avoit

(1) Hiſtoire de la Rivalité de la France & de l'Angleterre, *paſſim*.

point lieu en Espagne, même en ligne directe, usage contraire à celui de toutes les Nations. Les La Cerda, toujours mal servis par les conjonctures, avoient toujours vainement réclamé leurs droits. Alphonse, l'aîné des deux fils de Ferdinand de La Cerda, nommé Alphonse le *Déshérité*, disputa long-temps sa Couronne, & fut obligé enfin de souscrire aux arrangemens qui l'en privèrent ; il laissa deux fils, Louis & Charles. Ce dernier fut Connétable de France, sous le Roi Jean ; c'est lui que Charles le Mauvais, Roi de Navarre, fit assassiner dans son lit, au Château de Laigle en 1354. Louis eut pour fils Jean de La Cerda, qui vivoit dans le temps dont nous parlons. On verra dans la suite quel fut son sort. Le second des fils de Ferdinand de La Cerda, nommé Ferdinand comme lui, épousa l'Héritière de la Maison de Lara, branche de la Maison Royale, qui possédoit en Espagne des biens immenses, entr'autres la Province de Biscaye, & la Principauté de Lara. De ce mariage naquit Jean de La Cerda-Lara, qui portoit le nom de Lara, comme héritier de cette Maison, dont il n'étoit que par sa mère. La mort prochaine de Dom Pèdre paroissant une conjoncture favorable, pour rendre enfin justice aux La Cerda, ce fut sur ce Jean de Lara, que plu-

sieurs Grands jetèrent les yeux, quoiqu'il ne fût que de la branche cadette de La Cerda, soit qu'on regardât la branche aînée comme ayant été *déshéritée* dans la personne d'Alphonse son Chef, qui avoit reconnu pour Roi Alphonse XI, père de Dom Pèdre, soit que Jean de Lara parût plus en état de gouverner que les Princes de la branche aînée.

Mais il restoit plusieurs Princes, issus de l'Usurpateur Sanche IV, & dont le temps & les événemens sembloient avoir légitimé les droits. Les plus voisins de la Couronne & les plus prochés héritiers de Dom Pèdre étoient les Infans d'Arragon du second lit.

Alphonse IV, Roi d'Arragon, après avoir eu plusieurs enfans d'un premier mariage, avoir épousé en secondes noces Eléonore de Castille, sœur d'Alphonse XI, & tante de Dom Pèdre, dont il avoit eu les Infans Dom Ferdinand & Dom Juan. Après la mort d'Alphonse IV, Dom Pèdre, dit Pierre *le Cérémonieux*, l'aîné des fils du premier lit, étant monté sur le trône, commença par dépouiller ses frères du second lit, de leurs apanages; & par la persécution qu'il leur fit souffrir, il les força d'aller avec leur mère, chercher un asyle en Castille, auprès d'Alphonse XI, leur oncle; ils y étoient à la mort de ce Monarque.

Ces deux Princes, traités en Arragon, comme les fils d'Eléonore de Guzman l'étoient en Castille, eurent une destinée pareillement flottante, tantôt faisant la guerre à leur frère pour les intérêts de la Castille, presque toujours ennemie de l'Arragon, tantôt se réconciliant avec lui; ayant au reste la perspective de succéder également aux deux Couronnes. Dom Ferdinand, l'aîné de ces deux Princes, eut un parti considérable pendant la maladie de Pierre le Cruel, & en effet, les droits des La Cerda étant censés prescrits, personne n'avoit plus de droit que Ferdinand.

Après les Infans d'Arragon venoient les droits de l'Infant de Portugal Dom Pèdre, oncle de Pierre le Cruel, & qui, par Béatrix de Castille sa mère, étoit petit-fils de Sanche, qui avoit usurpé le trône sur les La Cerda. Il ne fut point question de l'Infant de Portugal, en cette occasion, pour succéder au trône de Castille.

Mais Dom Ferdinand Emanuel, beau-frère de Transtamare, Prince du Sang fort éloigné, eut un parti, on ne sait pourquoi. Il descendoit de Ferdinand III, quatrième aïeul de Pierre le Cruel. Personne ne songea ni à Transtamare ni à ses frères. Tous les suffrages des Grands de la Nation se parta-

geoient entre Jean de Lara, l'Infant Ferdinant & Ferdinand Emanuel.

Mais les Rois n'aiment pas qu'on leur ſuccède ; Dom Pèdre, revenu à la vie, ne pardonna jamais, ni aux Grands d'avoir ſongé à ſon ſucceſſeur, ni à ces trois Princes d'avoir été nommés en cette occaſion. De quoi pouvoit-il ſe plaindre cependant, & quel tort avoit-on eu à ſon égard ? Lui avoit-on diſputé la Couronne ? Avoit-on voulu l'en dépouiller pour la rendre aux La Cerda qui pouvoient y prétendre ? On l'avoit vu mourant, on avoit ſongé à l'avenir ; il guérit, tout eſt ſoumis, tout obéit ſans regret. C'eſt trop vouloir s'élever au deſſus de la condition humaine, que de ne pouvoir ſouffrir de ſucceſſeur, & c'eſt trop s'abaiſſer au deſſous des bêtes féroces, que de haïr & d'opprimer ceux qui doivent nous ſuccéder.

Lara, perſécuté, menacé, eſt obligé de quitter la Cour; la haine du Roi le pourſuit juſques dans la retraite. Tous les Hiſtoriens obſervent qu'une mort prématurée fut le partage des trois Princes déſignés dans le public pour ſuccéder à Dom Pèdre; que Lara & Ferdinand Emanuel moururent ſubitement, auſſitôt après le rétabliſſement de Dom Pèdre, & l'Infant Ferdinand, quelques années après,

comme

comme on le dira dans son temps. On n'a pas besoin de chercher des crimes à Pierre le Cruel ; écartons, si l'on veut, les soupçons qui se présentent, & que tous les Historiens présentent sur ces deux morts si promptes ; mais Dom Pèdre lui-même n'a pas voulu qu'on pût ne le pas soupçonner ; l'acharnement avec lequel on le vit, à la mort de Jean de Lara, poursuivre son fils, âgé de deux ans, & qui ne pouvoit avoir d'autre crime que son nom, prouva bien que la mort du père avoit été l'ouvrage de la haine & de la politique. Dom Pèdre employa, dans cette conjončture, toutes les ressources de la violence & de l'artifice, pour se saisir de la personne de cet enfant ; il ne lui échappa qu'avec peine, par les soins courageux & prudens de Mincia sa Gouvernante, qui s'enfuit avec lui dans la Biscaye ; elle ne le sauva pas pour long-temps ; il mourut au bout de quelques jours, toujours poursuivi par Dom Pèdre, qui fit arrêter Jeanne & Isabelle de Lara ses sœurs, & s'empara de tous les domaines de cette Maison.

Garcilasso de la Véga, un des plus grands Seigneurs & des plus grands Capitaines du Royaume, fils d'un premier Ministre d'Alphonse XI, massacré dans une sédition, pour avoir servi son maître avec zèle, étoit un

Sujet qu'on ne pouvoit trop accueillir ni trop honorer. Dom Pèdre le mande au Palais; la Reine-Mère, qui commençoit à se repentir d'avoir donné à son fils l'exemple de la cruauté, fait avertir Garcilasso de ne point venir. N'ayant rien à se reprocher, il croit n'avoir rien à craindre; il arrive, il est assassiné dans l'appartement du Roi. Son crime étoit d'avoir la faveur du Peuple. Les Tyrans, qui se sentent haïs, craignent & haïssent ceux qui savent se faire aimer; de plus, Garcilasso avoit eu des liaisons d'amitié avec Jean de Lara; il étoit du nombre des Grands, qui vouloient, au défaut de Dom Pèdre, rappeler les La Cerda au Trône. Comment ne pas soupçonner l'assassin de Garcilasso, le persécuteur des enfans de Jean de Lara, d'avoir été l'empoisonneur de Jean de Lara & de Ferdinand Emanuel ?

Ces violences produisirent leur effet naturel; on s'alarma, on se révolta; les La Cerda se liguèrent avec les Bâtards d'Alphonse XI; la guerre civile s'alluma. Dom Pèdre étoit encore plus incapable de foiblesse ou de crainte, que de pitié; la soumission ne l'appaisoit point, la résistance l'irritoit; il ne lui manqua aucun moyen d'être terrible & funeste; de grands talens secondoient ses fureurs; une valeur brillante se joignoit en lui à la férocité; actif,

habile, intrépide, infatigable, il eût été un Héros, s'il n'eût été un monstre. Il poursuit les Rebelles, il les assiége dans Aguilar, & pendant que le dévot Alphonse Coronel qui commandoit contre lui dans cette Place, étoit dans l'Eglise, au lieu d'être sur la brèche, & entendoit la messe, au lieu de donner des ordres nécessaires dans un danger pressant, il force la Place, & fait couler le sang de ses ennemis sur les échafauds. Alphonse Coronel eut aussi la tête tranchée; il étoit beau-père de Jean de La Cerda.

L'Apologiste de Dom Pèdre convient que ce Prince rendit sa victoire inhumaine, & qu'il ne pardonna guère: il est affreux de ne savoir point pardonner; mais le comble de l'horreur est de punir sur les autres ses propres crimes; Pierre, en forçant à la révolte ses sujets & ses proches, par ses violences & ses injustices, étoit bien sûr d'avoir toujours à punir, & à se venger.

Alphonse d'Albuquerque, son Gouverneur, avoit trop caressé ses vices naissans, soit qu'il crût dangereux de combattre un tel caractère, soit qu'il aimât mieux en profiter que de le corriger. Il paroît, en effet, que pour affermir son autorité personnelle, il flatta le caractère despotique de son élève, & que, pour

accabler ses propres ennemis, il laissa un libre cours à son humeur sanguinaire. Il fit plus de tort encore & au Royaume & à Dom Pèdre, & à lui-même, en favorisant la passion de ce Prince pour Marie de Padille, qui fut, sous le règne de Pierre le Cruel, ce qu'Eléonore de Guzman avoit été sous le règne d'Alphonse XI, & qui causa bien plus de troubles, parce qu'avec un caractère plus pervers, elle gouverna un caractère plus féroce. Padille étoit attachée à Isabelle, femme d'Albuquerque; il engagea Hinestrosa, oncle de Padille, à la livrer lui-même au jeune Roi; ce fut le commencement de la fortune d'Hinestrosa, qui bientôt éclipsa celle d'Albuquerque. Celui-ci espéroit, dit-on, adoucir par l'amour l'ame atroce de Dom Pèdre; mais l'amour qui donne du caractère à ceux qui n'en ont pas, se plie aux caractères qu'il trouve établis; il devient féroce dans un cœur féroce. L'amour de Dom Pèdre fut celui des lions & des tigres; & Albuquerque, qui, suivant la politique toujours malheureuse des Ministres ambitieux, avoit bien moins cherché à l'adoucir par l'amour qu'à l'amollir par les voluptés, pour l'éloigner des affaires, prépara comme eux sa propre disgrace par les moyens mêmes qu'il prenoit pour perpétuer son empire. Padille, d'abord

protégée par Albuquerque, fut bientôt en état de le protéger lui-même, & alors elle ne le voulut plus. Jalouse de régner seule, elle s'empressa de renverser le crédit de la Reine-Mère, & celui d'Albuquerque. Ce Ministre, autrefois tout-puissant, se voyant négligé, devint bientôt un mécontent; dès-lors il fut suspect, puis odieux.

Le moment où Pierre s'enflammoit pour Padille, étoit le même, où, sur les instances des Etats, il se déterminoit à épouser Blanche de Bourbon, l'une des plus belles Princesses de son temps, & dont la beauté étoit le moindre charme. On la vit avec transport arriver en Espagne; on ne pouvoit comprendre que le coeur de son mari pût lui échapper; on espéroit qu'elle lui inspireroit ses vertus douces & aimables; mais Padille remplissoit seule cette imagination ardente, & n'y laissoit point alors de place pour un nouvel objet; Dom Pèdre n'eut jamais pour Blanche de Bourbon qu'une indifférence, que l'artificieuse Padille changea aisément en haine. L'Espagne admira l'aveuglement de son Roi, & en chercha la cause hors de l'ordre naturel, dans les prestiges de la Magie. Albuquerque ayant essayé de ramener Dom Pèdre à une épouse si digne de sa tendresse, vit qu'en voulant ouvrir les yeux

à son élève, il ne faisoit qu'offenser les oreilles de son Maître ; il pensa mourir de la main de ce Prince furieux. Il quitta la Cour, & alla chercher un asyle en Portugal. Dom Jean Nunnèz de Prado, son ami, Grand-Maître de l'Ordre de Calatrava, se réfugia en Aragon ; le Roi l'invite à revenir sur sa parole Royale, qu'il ne lui feroit fait aucun mal ; il arrive, on l'arrête, & il est assassiné en prison, parce que Padille vouloit procurer à Dom Diègue de Padilla son frère, la Grande-Maîtrise de Calatrava.

La fureur inquiète de Dom Pèdre ne put laisser Albuquerque tranquille dans sa retraite ; après avoir vainement sollicité le Roi de Portugal de le lui livrer, il ordonne à d'Albuquerque de venir rendre compte du maniement des Finances dont il avoit été chargé ; mais quand Pierre le Cruel demandoit un compte, qui eût osé le lui rendre ? La réponse d'Albuquerque fut un refus, accompagné d'un défi, pour quiconque oseroit l'accuser de malversation, manière trop Chevaleresque de justifier une administration aussi délicate que celle des Finances, sous un Roi mineur. Albuquerque, quoiqu'il ne fût pas sans mérite, n'avoit vraisemblablement ni les vertus de Burrhus, ni les talens de Sénèque ; mais Dom

Pèdre avoit les vices de Néron, & Albuquerque qui le connoiſſoit, avoit d'ailleurs devant les yeux le ſort de Prado ſon ami. Les biens d'Albuquerque ſont confiſqués, & ſes emplois partagés entre Hineſtroſa, oncle de la Favorite, & le Juif Samuel Lévi, qu'elle protégeoit.

Elle voulut encore procurer à un autre de ſes frères la Grande-Maîtriſe de S. Jacques, poſſédée par Dom Frédéric, propre frère de Dom Pèdre, & par conſéquent ſon ennemi. C'étoit un des frères puînés de Tranſtamare, ou plutôt ſon frère jumeau. Il fut aiſé de lui ſuppoſer des crimes d'Etat; il en eſt tant ſous les Tyrans! Il fut dépoſé juridiquement, & Dom Garcie de Padilla de Villagera, frère de la Favorite, fut élu en ſa place, car cette violence prit la forme d'une élection libre. Quand l'injuſtice eſt manifeſte, & l'intention évidemment vicieuſe, l'obſervation des formes n'eſt qu'un outrage de plus fait à l'humanité. Toute cette conduite de Dom Pèdre eſt le grand ſecret d'être détrôné. Albuquerque fit une ligue avec les La Cerda & les Princes bâtards, dont il avoit été l'oppreſſeur; les Princes d'Aragon y furent attirés avec le temps. La plupart des Grands prirent parti pour eux; la Reine d'Aragon, tante de Dom

Pèdre, la Reine-Mère elle-même se mirent à leur tête, tant Dom Pèdre avoit l'art d'aliéner tous les cœurs, & de réunir contre lui parens, amis, & ennemis !

Il manquoit à Pierre le Cruel d'avoir contre lui sa vertueuse femme, & le peuple, toujours partisan de la vertu, quand il la connoît. C'étoit peu pour Padille, d'effacer Blanche de Bourbon, aux yeux de son mari; elle avoit juré sa perte. Le contraste de ses vices & des vertus de sa Rivale l'humilioit & l'irritoit; d'ailleurs tant que Blanche respiroit, elle étoit redoutable pour Padille; sa beauté pouvoit faire enfin sur le cœur du Roi l'impression qu'elle faisoit sur tout le monde. Ses malheurs, sa patience, sa douceur, pouvoient l'attendrir; la voix publique, qui s'élevoit si fortement en sa faveur, pouvoit être entendue; la politique même pouvoit la servir : les Princes de Bourbon, ses parens, le Roi de France son beau-frère, pouvoient engager ou forcer Dom Pèdre à lui rendre justice. Padille n'avoit pour elle que les préventions de son Amant; elle sut en user, & sans songer aux orages qu'elle pouvoit élever sur la tête de Dom Pèdre, elle ne vit que l'intérêt présent, celui de détruire une Rivale; c'étoit au Trône que l'ambitieuse Padille aspiroit en secret; il falloit pour cela

que la Reine pérît ou fût répudiée. Une femme jeune, belle, aimable, aimée, cherchant à plaire, eſt aiſée à calomnier ſur la vertu. Lorſque Blanche étoit venue en Eſpagne, Dom Frédéric, Grand-Maître de Saint-Jacques, qui avoit été la recevoir à Narbonne, avoit paru ſentir vivement le pouvoir de ſes charmes; le Roi, qui le haïſſoit comme ſon frère, fut trop heureux d'avoir ce prétexte de le traiter en rival & en ennemi; Padille ne ceſſoit d'inſinuer que l'hommage du Prince Frédéric n'avoit point été mal reçu; Dom Pèdre s'efforça & feignit de le croire; Blanche traitée en coupable, traînée de priſon en priſon, diſparut de la ſociété; on éloigna d'elle ſes amis & ſes domeſtiques; la Reine d'Aragon en fut ſéparée; la Reine-Mère, qui, ſoit par le ſouvenir des dégoûts & des chagrins qu'elle avoit ſoufferts autrefois ſous l'Empire d'Eléonore de Guzman, ſoit par la pitié que lui inſpiroit tant d'innocence & d'infortune, n'avoit ceſſé de plaindre Blanche, de la défendre & de la conſoler, n'eut plus la liberté de la voir; le peuple gémiſſoit, & redemandoit ſa Reine, lorſqu'il la vit paſſer dans les rues de Tolède, entourée de gardes, & conduite par Hineſtroſa, oncle de Padille, qui, ſur un ordre obtenu du Roi, la transféroit dans la Citadelle de Tolède.

Blanche, en paſſant devant la Cathédrale, demanda la permiſſion d'y entrer pour faire ſa prière; ces ſortes de permiſſions ſe refuſent difficilement en Eſpagne; lorſqu'elle fut dans l'Egliſe, où le peuple la ſuivit en foule, en s'attendriſſant ſur ſon ſort, elle oſa réclamer la juſtice de Dieu & des hommes contre ſes perſécuteurs, elle embraſſa l'Autel, jura qu'elle ne le quitteroit plus, & qu'il faudroit l'en arracher. Si jamais les Temples ont dû ſervir d'aſyle, c'eſt ſans doute, comme dans cette occaſion, à l'innocence opprimée; le peuple la prit ſous ſa protection, & diſſipa ſes gardes.

A cette nouvelle, dont Hineſtroſa courut lui rendre compte; le Roi, tranſporté de fureur, ordonna que Blanche fût arrachée de l'Egliſe, & envoya des troupes pour exécuter cet ordre. Tolède leur ferma ſes portes; d'autres Villes entrèrent dans la confédération; les Princes s'avancèrent pour ſecourir Blanche; les femmes les plus vertueuſes & les plus conſidérables de la Nobleſſe forcèrent leurs maris à prendre la défenſe de celle qu'elles regardoient, avec raiſon, comme l'ornement, la gloire & l'exemple de leur ſexe.

C'étoit Albuquerque qui étoit l'ame de cette Ligue, c'étoit lui que Dom Pèdre haïſſoit le plus; il mourut très-promptement; la plupart

des Historiens assûrent qu'il mourut empoisonné ; accusation souvent hasardée. Observons cependant qu'ils ne se contentent pas d'alléguer vaguement ce fait, ils nomment l'empoisonneur, & spécifient les circonstances de l'empoisonnement ; ce fut un Médecin Italien, nommé Paul, qui donna le poison dans du syrop ; & si Mariana n'impute pas formellement ce crime à Dom Pèdre, il dit que ce Médecin étoit gagné par des ennemis d'Albuquerque, qui vouloient faire leur cour à ce Prince. La Clède, dans son Histoire de Portugal, impute directement, & sans tous ces détours, la mort d'Albuquerque à Dom Pèdre. Albuquerque mourut persuadé qu'il étoit empoisonné, & que le coup venoit du Roi ; il rendit un témoignage authentique aux vertus de Blanche de Bourbon ; il s'accusa des lâches condescendances qu'il avoit eues pour le Roi, en lui faisant livrer Padille ; il exhorta les Confédérés à l'union & à la persévérance ; il ordonna que son corps fût embaumé, qu'on le portât toujours à la suite de l'armée, & pria ses amis de ne pas souffrir qu'il fût enterré jusqu'à ce que la Ligue eût forcé Dom Pèdre à renvoyer Padille, ses parens & ses créatures, & à traiter Blanche de Bourbon en Reine. Les Confédérés se piquèrent d'exécuter ces

derniers ordres de leur Chef, & la mort d'Albuquerque fut encore plus utile à la Ligue, que ne l'avoit été sa vie.

Dom Pèdre, aussi volage dans ses amours qu'impétueux dans ses desirs, parut oublier un moment Padille; il s'enflamma pour Jeanne de Castro. Ne pouvant la séduire, il prit le parti de la tromper; ce fut sa main qu'il lui offrit, en l'assûrant que son mariage avec Blanche de Bourbon étoit nul; deux lâches Prélats, D. Sanche, Evêque d'Avila, & D. Juan, Evêque de Salamanque cassèrent en effet le premier mariage de Dom Pèdre, qui épousa publiquement Jeanne de Castro, & la quitta sans ménagement aussi-tôt qu'il eut satisfait sa passion, ou plutôt sa fureur. Ce nouveau crime qu'aucun Apologiste de Dom Pèdre n'a osé entreprendre ni de révoquer en doute, ni d'excuser ou d'affoiblir, dans la moindre circonstance, ce crime dans lequel il entre une bassesse étrangère au caractère altier & indomtable de Dom Pèdre, procura un appui de plus aux Confédérés; Dom Ferdinand de Castro, pour venger l'affront fait à sa sœur, entra dans la Ligue, & y fit entrer ses amis.

Le Roi, voyant cette réunion de tous les Ordres de l'Etat contre lui, triompha d'abord

d'avoir tant de ſang à verſer & tant de rebelles à punir ; la Reine Douairière d'Aragon, ſa tante, étant venue lui propoſer au nom des Confédérés, de renvoyer Padille & de reprendre ſa femme, il entra dans une ſi violente colère contre elle, qu'on eut bien de la peine à l'empêcher de la poignarder. Suivant ſon caractère deſpotique & inflexible, il crut pouvoir tout écraſer par la force ; mais il fut contraint enfin de reconnoître que les Rois ne ſont rien ſans les ſujets ; qu'il y a entr'eux des devoirs réciproques, & que l'ennemi du genre humain eſt ſeul & ſans pouvoir. Les Soldats ſe laſſèrent de n'être que des bourreaux, les Défenſeurs de la Patrie refusèrent d'en être les oppreſſeurs ; on ſe tourna du côté des opprimés ; la défection fut preſque générale. Pierre, incapable de réparer ſes crimes, incapable même de le vouloir, indocile à cette grande leçon du malheur, jugea ſeulement que la cruauté avoit quelquefois beſoin du ſecours de l'artifice ; il daigna diſſimuler ; il voulut bien paroître entrer en négociation avec ſa mère, ſa femme, ſa tante, ſes frères, ſes couſins, ſon peuple. Les conférences s'ouvrent à Toro, & le Roi y traite en perſonne. Ses ennemis y étant les plus forts, obtinrent tout ce qu'ils

voulurent ; le Roi accorda tout, & ne contesta qu'autant qu'il le falloit pour mieux tromper. Padille fut éloignée ; son oncle Hinestrosa & le Juif Samuel Lévi furent emprisonnés, les parens & les amis de la Favorite dépouillés ; tous les grands offices de la Couronne, tous les emplois importans furent occupés par les Princes & par leurs partisans, qui, sous prétexte d'en remplir plus exactement les fonctions & de faire leur cour au Roi, ne le quittoient pas un instant & le gardoient à vue ; le Roi sentit qu'il étoit prisonnier, & jura dans son coeur la mort de tous ceux qui lui avoient fait connoître la contrainte. Pierre n'aura pas dissimulé en vain ; il étoit moins à craindre losqu'il pouvoit tout ; il endort un moment la vigilance de ses Gardes & s'échappe de Toro ; c'est un tigre qui a brisé sa chaîne & qui court au carnage ; il parvient à se faire un parti & à diviser celui de ses ennemis : déjà Dom Tello, son frère, qui, séduit par de fausses démonstrations d'amitié, avoit favorisé sa fuite, le suit, & lui livre le secret des Confédérés & une partie de leurs forces ; les Infans d'Arragon en font autant ; Dom Frédéric ne tarda pas à les imiter. De tous ses frères, Transtamare fut le seul qui ne se fia plus à sa pa-

role, & il s'en trouva bien. Dom Pèdre est à la tête d'une armée ; ses intrigues pénètrent où ses armes ne peuvent atteindre, & le poison le sert au défaut du fer. En passant par Medina Del Campo, il fait périr Dom Pèdre Ruiz de Villegas, Grand Sénéchal ou Gouverneur de Castille, Dom Sanche Ruiz de Rojas & plusieurs autres. Quel étoit leur crime ? On n'en allegue aucun; ils étoient suspects, voilà tout. Il surprend Tolède, fait mourir plusieurs Gentilshommes, toujours sur de simples soupçons, & pour que tous les Ordres de Citoyens éprouvassent sa cruauté, il fait pendre vingt-deux hommes du peuple pris au hasard. C'est ici que se déploie dans toute son horreur & dans tout son opprobre la férocité d'une ame cruelle. Parmi ces malheureux étoit un vieillard octogénaire; son fils, âgé de dix-huit ans, offrit sa vie pour lui; Dom Pèdre avoit perdu jusqu'au droit de sentir & d'estimer la vertu; il accepte froidement l'échange, comme une chose indifférente, & fait exécuter le fils au lieu du père ; car il ne vouloit pas perdre une victime, & peut-être faut-il s'étonner qu'il n'en ait pas pris deux au lieu d'une en cette occasion. Mariana se plaint avec raison de la négligence des Historiens, qui nous a dérobé le

nom de ce fils si pieux & si tendre : » Un » pareil fait, dit-il, méritoit d'être gravé » sur le bronze, pour servir à la postérité » d'un monument éternel & de la piété du » fils & de la cruauté barbare du Prince. «

Tout succède pour un moment à Dom Pèdre; les Padille, les Hinestrosa, les Samuel Lévi reprennent leur première place auprès de lui; Blanche retombe entre ses mains; elle est resserrée plus étroitement & privée à jamais de toute consolation & de toute espérance. Cependant, quel droit conservoit-il sur elle, après avoir fait casser son mariage par une Sentence publique, & avoir épousé solemnellement Jeanne de Castro, qui, en conséquence, porta toute sa vie le titre de Reine, quoiqu'abandonnée aussi-tôt qu'épousée par le Roi? Les Chefs de la Ligue sont dissipés; bientôt les intérêts changent, la guerre s'allume entre l'Aragon & la Castille; les Castillans révoltés trouvent en Aragon un asyle & des occasions de vengeance; les Princes se partagent, l'Infant Ferdinand fait sa paix avec le Roi d'Aragon son frère, & s'attache à son service; Transtamare en fait autant, ainsi que Dom Sanche & un de ses frères. Les Princes qui restent fidèles à Dom Pèdre, sont punis pour ceux qui lui échappent;

pent; Dom Frédéric, ce Grand-Maître de S. Jacques, déjà dépouillé par Dom Pèdre en faveur des Padilles, croyant avoir fait sa paix & être rentré en grace, ayant d'ailleurs la parole du Roi pour la sûreté de sa personne, mettoit son honneur à servir son pays & son injuste frère, contre l'Aragon, & l'Infant d'Aragon Dom Juan mettoit le sien à servir sa Patrie adoptive contre son pays & ses frères; mais Dom Pèdre ne voyoit dans Dom Frédéric que le frère du Comte de Transtamare, & dans l'Infant Dom Juan que le frère du Roi d'Aragon & de l'Infant Ferdinand. Dom Frédéric vient rendre compte à Dom Pèdre d'un avantage qu'il venoit d'avoir sur les troupes Aragonnoises; il comptoit sur des témoignages de satisfaction & de reconnoissance; Dom Pèdre le fait poignarder, sous ses yeux, dans le Palais, & vient dîner tranquillement dans la salle où le corps tout sanglant de son frère étoit encore étendu par terre.

Deux autres de ses frères bâtards, Dom Juan & Dom Pèdre, âgés, l'un de dix-huit ans, l'autre de quatorze, dont la jeunesse garantissoit l'innocence, & qu'il tenoit d'ailleurs en prison depuis leur enfance, sont égorgés aussi par Dom Pèdre pour le seul

plaisir de verser le sang & d'outrager la nature. Il les immola, dit-on, aux manes de son cher Hinestrosa, qui venoit d'être tué dans un combat : mais en quoi avoient-ils contribué à la mort d'Hinestrosa ?

Dom Tello, à qui Dom Pèdre avoit dû la liberté, lorsqu'il étoit prisonnier à Toro, voyant par l'exemple de Dom Frédéric, son frère, qu'aucun traité, aucun service, aucun lien ne donnoient droit de compter sur Dom Pèdre, se sauva précipitamment de la Biscaye, où il étoit alors, & alla en Aragon chercher les moyens de venger Dom Frédéric. Pour peu qu'il eût tardé, il auroit eu le même sort que lui ; Dom Pèdre arrivoit inopinément en Biscaye, les mains teintes du sang de Frédéric & résolu de traiter de même Dom Tello, qu'il ne manqua que de quelques momens & qu'il poursuivit sur la mer jusqu'à ce qu'il perdît l'espérance de l'atteindre. C'étoit toujours en proportion de la proximité que Dom Pèdre haïssoit ses parens ; ceux qui lui étoient les plus odieux, après ses frères, étoient ses cousins-germains, les Infans d'Aragon.

Nous avons dit que la Biscaye appartenoit à la branche de Lacerda-Lara, & qu'à la mort de Jean de Lara & de son fils, Dom

Pèdre avoit fait enfermer Jeanne & Isabelle de Lara, héritières de cette Maison, pour s'emparer de leurs biens. Dans la suite, il les avoit traitées avec plus d'humanité, il les avoit même mariées ; savoir Jeanne, avec Dom Tello, son frère, & Isabelle avec l'Infant d'Aragon Dom Juan, qu'il vouloit s'attacher alors, ou auxquels il ne vouloit que tendre un piége. Jeanne de Lara, l'aînée, avoit porté en dot la Biscaye à Dom Tello ; Dom Pèdre, furieux que ce Prince lui eût échappé, confisqua la Biscaye, & la promit à Dom Juan, mari d'Isabelle, dont les droits suivoient immédiatement ceux de Jeanne. Dom Juan avoit rendu à Dom Pèdre des services récens, & se trouvant avec lui à Bilbao, où le nom de Lara étoit toujours cher, il crut l'occasion favorable pour rappeler au Roi sa promesse, & lui demander l'investiture de la Biscaye. Les habitans de Bilbao, rassemblés dans la place publique, sous les fenêtres du Palais, faisoient des voeux pour Dom Juan, & attendoient impatiemment le succès de sa demande. Le Roi, soit qu'il eût changé de dessein, ou qu'il n'eût jamais eu l'intention de donner la Biscaye à Dom Juan, répondit par un refus formel, & Dom Juan ayant eu l'imprudence d'insister en alléguant les promesses du Roi & les voeux du

peuple, Dom Pèdre, qui ne souffroit jamais de réplique, le fit massacrer à l'instant par ses gardes, ou, selon quelques Auteurs, il le poignarda de sa propre main ; il fit ensuite jeter son corps par les fenêtres qui donnoient sur la place, en criant aux habitans ; *Tenez, voilà votre Roi, c'est ainsi que je vous le rends.* Il fit arrêter de nouveau Jeanne & Isabelle de Lara, qu'il fit depuis mourir dans leur prison, sans qu'elles eussent d'autre tort, même à ses yeux, que d'avoir épousé par ses ordres, l'une Dom Tello, l'autre Dom Juan, & d'être les héritières des grands biens de la Maison de Lara.

Il fit déclarer ennemis de l'Etat Dom Transtamare, Dom Tello, Dom Sanche, & Dom Ferdinand Infant d'Aragon ; il mit leurs têtes à prix. Y avoit-il d'autre ennemi de l'Etat que Dom Pèdre lui-même ?

Il n'eût pas honte de faire emprisonner la Reine d'Aragon sa tante ; il n'eut pas honte de la faire étrangler dans la prison, uniquement parce que les Infans d'Aragon étoient ses fils.

Il étoit arrivé par degrés jusqu'à sa mère : cette Princesse, lorsque la Ligue avoit été dissipée en Castille, n'imaginant rien de plus affreux que de tomber entre les mains de son fils, s'étoit long-temps défendue dans Toro ; forcée enfin de céder à l'ascendant de Dom

Pèdre, elle demande pour unique grace à son fils unique qu'on épargne le sang de ses amis, ou qu'on lui épargne du moins le spectacle de leur mort. Dom Pèdre les fait tous égorger, & tous aux yeux de la Reine, qui fut couverte de leur sang; elle s'évanouit, on crut que le désespoir alloit trancher sa vie; Dom Pèdre le crut aussi, & n'en fut point ému: il crut faire assez d'en épargner les restes, & de ne pas plonger lui-même un poignard dans le sein maternel: en effet, c'étoit céder à Néron le prix de la cruauté, & se contenter du second rang parmi les Monstres. Il ne put souffrir qu'elle respirât plus long-temps dans les lieux qu'il habitoit; il la chassa de son Royaume, & la renvoya en Portugal. Ferreras dit que ce fut elle qui voulut y retourner; en effet, elle ne pouvoit trop s'éloigner du spectacle de tant de violences.

Dom Pèdre n'avoit pas plus d'égard pour Padille sa Maîtresse, lorsqu'elle osoit lui parler en faveur de quelque proscrit. Proposer à Pierre le Cruel de faire grace, c'étoit s'exposer à être sa victime. Villegas, condamné à périr, imagina un moyen hardi de sauver sa vie; il osa bien attendre le Roi dans la chambre même de Padille, &, prenant entre ses bras une des filles de cette femme & du Roi,

il demanda grace au nom de Padille & de cet enfant ; il crut que la nouveauté, que l'intérêt de cette ſcène toucheroit le Roi ; il crut qu'un homme protégé ainſi d'un côté par l'amour, de l'autre par la tendreſſe paternelle, n'avoit rien à craindre ; Pierre ſaiſit un poignard, s'élance ſur Villegas, & le frappe à coups redoublés, au haſard de percer ſa Maîtreſſe & ſa fille, qui furent couvertes du ſang de ce malheureux, & qui le virent expirer. Qu'on juge ſi ce terrible Amant pouvoit inſpirer l'amour, & ſi Padille devoit être heureuſe dans ſa coupable grandeur ! Ferreras inſinue avec une juſte indignation, que cette conduite de Dom Pèdre a trouvé des Apologiſtes ; mais il n'indique pas les apologies. Après de ſemblables traits, le trait ſuivant n'eſt plus rien ; il ſuffiroit cependant pour diffamer tout autre Prince.

Le Grand-Maître de Calatrava, Padilla, frère de la Favorite, ayant à dîner chez lui Dom Oſorio ſon ami, devenu tout-à-coup ſuſpect au Tyran, voit entrer deux gardes de Dom Pèdre, qui, par ordre de ce Prince, poignardent Oſorio à la table de Padille, à ſes yeux, & laiſſent encore celui-ci chargé du ſoupçon d'avoir trahi ſon ami, & d'avoir amené au Tyran ſa victime. Dom Pèdre

assûrément ne donnoit point sa faveur, il la vendoit.

Cette liste de crimes devient aussi fatigante par le nombre, que révoltante par l'atrocité. Nous n'avons parlé cependant que des crimes mémorables, que des faits distingués ou par leur objet, ou par quelque circonstance extraordinaire; nous avons passé sous silence la foule des cruautés, pour ainsi dire subalternes; nous ne parlons ni des flots de sang versés dans toutes les Villes réputées rebelles, parce que Dom Pèdre les avoit forcées de l'être, ni même de tant de têtes illustres immolées à un soupçon, à un caprice, & que Dom Pèdre se faisoit toujours envoyer avec soin de toutes les extrémités de son Royaume. Jamais Roi ne se joua aussi cruellement, aussi insolemment de la vie des hommes & du sang de ses sujets; jamais les fléaux célestes, accumulés sur une Nation, n'y firent autant de ravage, que la seule cruauté de Dom Pèdre en faisoit dans chaque Province, dans chaque Cité de la Castille. Nous supprimons ce détail d'horreurs, & nous nous contentons de renvoyer le Lecteur à la description générale qu'en fait Mariana. (Liv. 17, Chap. 32.)

Nous ne pouvons cependant nous dispenser de spécifier encore les traits suivans comme

caractéristiques, & comme distinguant Pierre le Cruel de la foule des Tyrans. Ce qui caractérise la plupart des crimes de ce Prince, c'est, pour ainsi dire, un choix de circonstances propres à leur donner le plus haut degré possible d'atrocité. C'est dans de pareilles circonstances qu'il fit périr Jean de La Cerda, fils de Louis & petit-fils d'Alphonse. Nous ne parlerons point des droits des La Cerda au Trône; ces droits étoient leur crime, suivant la politique vulgaire, qui n'a jamais pu s'élever jusqu'à comprendre que les violences sont le principe des révolutions, & que les coups d'autorité sont la ruine de l'autorité. Jean de La Cerda étoit, comme nous l'avons dit, gendre d'Alphonse Coronel, à qui Dom Pèdre, au commencement de son règne, avoit fait trancher la tête, après l'avoir fait prisonnier dans Aguilar. Alphonse Coronel avoit laissé deux filles; Marie, l'aînée, femme de La Cerda, héroïne célèbre par ses vertus, & par une chasteté courageuse, dont l'Histoire rapporte des traits dignes d'orner nos anciennes Légendes (1); & Alphonsine, femme de Dom Alvar-Perez de Guzman. Dom Pèdre pour-

---

(1) On peut voir un trait de cette nature, rapporté dans Mariana, Hist. d'Espagne, Liv. 16, Chap. 94.

ſuivant le cours de ſes féroces amours, ainſi que de ſes aſſaſſinats, s'enflamma pour ces deux ſœurs à la fois, comme pour outrager encore doublement leur père, après lui avoir donné la mort ; il trouva une réſiſtance à laquelle il devoit s'attendre, mais à laquelle il ne pouvoit s'accoutumer ; il alloit en venir aux dernières violences ; ſes menaces, ſes fureurs qui devenoient plus effrayantes de jour en jour, forcèrent La Cerda & Guzman à prendre les armes, & à ſe joindre aux nombreux ennemis que Dom Pèdre ſavoit ſi bien ſe faire, & dans le Royaume, & au dehors. La Cerda eut le malheur d'être pris les armes à la main. Marie Coronel fut obligée d'abaiſſer ſa fierté jusqu'à demander à ſon Tyran la grace de ſon mari ; elle éprouva refus pour refus : on dit même que, voulant par un raffinement de vengeance & de cruauté, rendre ce refus plus affreux, Dom Pèdre feignit de céder aux larmes de celle qu'il aimoit, & d'envoyer la grace de La Cerda, mais que ce ne fut qu'après s'être aſſûré qu'elle arriveroit trop tard. Il n'en devint que plus preſſant auprès de Marie Coronel ; après la mort de La Cerda, elle s'étoit enfermée dans un Couvent, pour ſe dérober aux perſécutions d'un tel Amant ; il va pour forcer cet aſyle, mais il trouva une

barrière à laquelle il ne s'étoit pas attendu. Marie Coronel n'ayant plus de ressources que dans son courage, avoit pris le parti de sauver son honneur aux dépens de sa beauté ; elle s'étoit déchiré le visage, & parut toute couverte de ces glorieuses plaies, aux yeux de son Amant épouvanté, pour qui elle ne fut plus, comme elle le desiroit, qu'un objet de dégoût & d'horreur. Alphonsine plus docile, ou peut-être seulement plus adroite, eut un moment de crédit, assez fort pour alarmer, pour ébranler même celui de la Favorite, & pour faire arrêter Hinestrosa, cet oncle de Padille, qui, depuis l'aventure de Toro, avoit eu plus que jamais toute la faveur de Dom Pèdre ; mais un penchant invincible ramenoit toujours Dom Pèdre à sa première Maîtresse ; il fut bientôt dégoûté d'Alphonsine, & ce prompt dégoût parut encore déposer contre la fille d'Alphonse & la sœur de Marie Coronel.

Un Prêtre vraisemblablement un peu fanatique, ayant entendu dire ce que tout le monde disoit alors, en voyant l'acharnement de Dom Pèdre contre Henri de Transtamare, qu'il falloit qu'un de ces deux frères pérît de la main de l'autre, & ayant vu dans l'Ecriture-Sainte & dans l'Histoire Ecclésiastique,

des Prophètes envoyés de Dieu, pour avertir les Rois de réformer leur vie, crut avoir reçu de S. Dominique une pareille mission, pour prédire à Dom Pèdre qu'il seroit tué par Henri de Transtamare. Tout autre que Dom Pèdre eût tout au plus fait enfermer ce Prêtre, pour ralentir son zèle & l'empêcher de prendre part aux affaires du siècle. Pierre lui dit avec un ris amer : *Il convient que vous alliez sans délai rendre compte à S. Dominique de la mission dont il vous a chargé*, & il le fit brûler vif en sa présence.

Une femme de qualité, nommée Urraque Ozorio, respectable par ses vertus, avoit un fils dans le parti de Transtamare. Pour ce seul prétendu crime, peut-être involontaire, Dom Pèdre n'eut pas honte de la faire brûler vive, horreur qui parut encore plus abominable par le contraste du courage & de la piété d'une simple domestique de cette femme, qui, sous prétexte de veiller sur les derniers momens de sa maîtresse, pour empêcher que la violence des douleurs ne lui arrachât des mouvemens contraires à la décence, & indignes, selon elle, d'Urraque Ozorio, entra dans le bûcher, s'y tint constamment, & périt dans les flammes avec sa maîtresse. Cette fille, dont il eût été inexcusable de

ne pas conſerver le nom, ſe nommoit Iſabelle d'Avalos.

Samuel Lévi, ce Juif qui avoit long-temps partagé avec Hineſtroſa la faveur de ſon Maître & la puiſſance du Miniſtère, tomba dans la diſgrace. Auſſi avare que Dom Pèdre, en qui l'avarice égaloit & quelquefois redoubloit la cruauté, il fut ſoupçonné d'avoir amaſſé de grandes richeſſes. Sur ce ſeul ſoupçon, le Roi fit ſaiſir tous ſes biens & lui fit donner la queſtion, pour ſavoir où il avoit caché ſon argent; le malheureux mourut dans les tortures.

Avoir eu la confiance de Dom Pèdre, n'étoit ſouvent qu'un titre pour mériter la mort; c'étoit le prix qu'il payoit le plus volontiers aux plus grands ſervices. De plus, la cruauté l'avoit inſenſiblement accoûtumé à une perfidie qui ſembloit d'abord n'être pas de ſon caractère. Il avoit employé dans pluſieurs affaires de confiance, Dom. Guttière Fernandès de Tolède; il ſut que cet homme qui l'avoit toujours fidèlement ſervi, mais qui étoit rempli d'humanité, plaignoit en toute occaſion le ſort des victimes qu'il voyoit immoler tous les jours. Dès-lors Guttière fut coupable; il fut même ami ſecret de Tranſtamare, crime alors irrémiſſible, & dont

le ſeul ſoupçon coûta la vie à une foule d'innocens : la mort de Guttière étant donc réſolue, il falloit le tirer d'un lieu où il commandoit; on l'invite à une revue de troupes qui ſe faiſoit ſur la frontière; il eſt arrêté au milieu de cette revue, & on lui montre des lettres du Roi, qui demandoit ſa tête. Tout ce que Guttière put obtenir, c'eſt qu'avant de mourir, il lui fût permis d'écrire à Dom Pèdre, une lettre, qui lui fut remiſe avec ſa tête. Dans cette lettre, Guttière proteſtoit de ſon innocence, reprochoit à Dom Pèdre tous ſes crimes, & lui donnoit pour l'avenir les plus importantes leçons. Guttière n'avoit pas perdu ſa vengeance; tous ſes traits porterent. Dom Pèdre, à la lecture de ſa lettre, fut ſi enflammé de fureur, qu'il eût voulu tenir Guttière en vie pour lui faire ſouffrir mille morts, & qu'il ne pouvoit ſe conſoler de voir cette tête inanimée braver ſa colère impuiſſante, & inſulter, pour ainſi dire, à ſes vains tranſports.

Un autre Guttière, dit Zévallos, eut auſſi la tête tranchée, ſoit parce qu'il étoit parent de celui-ci, ſoit parce qu'il fut ſoupçonné d'avoir favoriſé la fuite de quelques malheureuſes victimes qui tenterent d'échapper à Dom Pèdre.

On étoit parvenu à lui en dérober une bien importante. Dom Garcilasso Carillo, à qui le Roi avoit enlevé, à force ouverte, Marie Gonzalès d'Hinestrosa, sa femme, s'étoit retiré auprès de Transtamare, qui l'avoit fait son Ecuyer, & qui n'eut point d'ami plus zélé ni plus habile; il osa s'exposer, pour le servir & pour se venger, à toute la fureur de Dom Pèdre. Transtamare n'osoit rien entreprendre contre son frere, qui avoit en son pouvoir la Comtesse de Transtamare, & qui égorgeoit les femmes aussi bien que les hommes. Carillo parut devant Dom Pèdre à titre de traître, & obtint sa confiance : il se plaignoit amèrement de Transtamare, auquel il imputoit des torts, dont il brûloit, disoit-il, de se venger; il venoit offrir ses services contre lui. De fausses confidences sur les projets & les espérances de Transtamare, une exagération affectée de ses vues ambitieuses, l'emportement sincère que Carillo paroissoit mettre dans ses reproches, éblouirent Dom Pèdre. Ce Prince pénétrant, défiant, que tout l'art du monde auroit eu peine à séduire, fut aisément aveuglé par la haine. Carillo demanda & obtint la permission de voir la Comtesse de Transtamare, pour épier, disoit-il, ses secrets & les révéler à Dom Pèdre; il profita

de cette facilité pour préparer l'évasion de la Comtesse ; il accompagna sa fuite & la remit entre les mains de son mari. On peut juger de la fureur & de la confusion de Dom Pèdre à cette nouvelle. Garcilasso Carillo avoit un frere, nommé Gomez Carillo, qui étoit toujours resté fidèle au Roi ; mais Dom Pèdre ne croyant plus à une fidélité qu'il ne méritoit pas, résolut de le traiter en traître, parce qu'il jugeoit que son frere l'avoit été. Gomez se sentant innocent & se voyant soupçonné, crut devoir se justifier auprès du Roi ; Dom Pèdre convint d'avoir pris quelque ombrage ; mais content de la justification de Gomez, il parut lui rendre sa confiance ; il lui donna le Gouvernement d'Algézire, & l'envoya en prendre possession ; lorsque Gomez fut dans la barque qui devoit le transporter, on lui trancha la tête, qui fut à l'instant envoyée au Roi.

La conduite de Dom Pèdre n'étoit plus qu'un mêlange de violences & de perfidies, qu'un enchaînement de crimes despotiques ; il sembloit qu'il craignît de ne pouvoir lasser la patience ni épuiser le zèle ; il mettoit de la recherche & de l'industrie à exciter des révoltes pour avoir à les punir ; toute liberté, toute règle lui étoit odieuse, jusques dans

les chofes les plus indifférentes, il portoit par-tout l'amour du défordre & la haine du bien. Toutes les élections des trois grands Ordres Militaires d'Efpagne, étoient, ou troublées par fes intrigues, ou annullées par fon defpotifme. La Grande-Maîtrife d'Alcantara vient à vaquer, le Roi force les Chevaliers d'élire Grand-Maître un homme qui n'étoit pas Chevalier, ce qui excita de grands troubles dans l'Ordre & même dans l'Etat. Nous avons vu comment il avoit difpofé des Grandes-Maîtrifes de S. Jacques & de Calatrava par le crime & par le meurtre.

Le Clergé n'étoit pas plus ménagé que tous les autres Corps. L'Archevêque de Tolède, Albornos, Prélat qui joignoit aux vertus d'un Evêque les talens d'un Guerrier, effrayé des premieres violences de Dom Pèdre, & prévoyant un règne affreux, d'après ces prémices, quitta en pleurant fon Siege & l'Efpagne, & alla en Italie fervir le Pape dans l'Eglife & à la tête des Armées, laiffant Dom Pèdre faifir fes revenus, & fe venger de fon improbation par de nouvelles violences.

L'Evêque de Siguença, le Prélat le plus favant & le plus exemplaire du Royaume, emprifonné pour avoir plaint le fort de Blanche de Bourbon; l'Archevêque de Tolède Vafco,

Vasco, l'un des successeurs d'Albornoz, arraché de l'Autel où il entendoit la Messe, & chassé à l'instant du Royaume pour avoir donné des larmes à la mort de l'infortuné Guttière de Tolède, son frère, que toute l'Espagne regrettoit; les Evêques de Lago & de Calahorra, chassés pareillement de leurs Eglises. Maldonado, Grand Archidiacre de Burgos, poignardé pour avoir reçu des lettres du Comte de Transtamare; l'Archevêque de Brague emprisonné pour son attachement au même Prince; l'Archevêque & le Doyen de Compostelle, massacrés pour la même cause, & dans un temps ou Dom Pèdre détrôné, fugitif, avoit intérêt de ménager tout le monde; tant d'autres Ecclésiastiques, immolés ainsi que les Laïcs, à un soupçon, à un caprice, prouvent que Pierre ne savoit rien respecter, & qu'il n'avoit pas plus de politique que d'humanité. Il fut plus d'une fois excommunié, moins peut-être pour tant de crimes si révoltans qu'on lui laissa si long-temps commettre impunément contre des laïcs & des femmes, que pour avoir dans la suite violé les Immunités du Clergé; mais enfin s'il est un homme qui ait mérité d'être frappé de toutes les foudres de l'Eglise, & de ressentir les effets les plus terribles de l'excom-

munication, c'eſt ſans doute celui qui s'annonçoit comme l'ennemi du genre humain.

Encore un coup, nous abrégeons infiniment la triſte & nombreuſe liſte des têtes même illuſtres que fit tomber la fureur ſanguinaire de Dom Pèdre; nous omettons tant de maſſacres publics commis de ſang-froid dans tous les lieux ſoumis par ſes armes. Verſer du ſang étoit ſa conſolation dans la diſgrace, & ſon triomphe dans la proſpérité. C'étoit pour lui le plus bel apanage de la Couronne, & le plus doux fruit de la victoire.

Tel étoit Dom Pèdre avec ſes parens, avec ſes amis, avec ſes ſujets, par-tout outrageant la Nature, & violant tous les droits des humains. Voilà le tableau de ſa vie, tel qu'il réſulte de tous les monumens de l'Hiſtoire. Ce n'étoit donc point, comme on voit, un Roi que des ſujets ſéditieux euſſent forcé de devenir cruel, c'étoit l'ennemi du genre humain qui avoit forcé le genre humain à ſe déclarer contre lui, ſa propre mère à le haïr, & ſes frères à le combattre.

Si nous le conſidérons dans la politique extérieure; ſi nous voulons voir quel il étoit à l'égard de ſes voiſins & de ſes ennemis, ſous ce nouveau point de vue, nous retrouverons

la même violence, la même férocité, le même despotisme. Tout l'Univers lui semble fait pour lui obéir, & pour le servir ; l'idée que les autres Souverains puissent être ses égaux, entre avec peine dans son ame, & il la repousse sans cesse.

Le Roi d'Aragon, Pierre, dit le *Cérémonieux*, étant en guerre avec les Génois, Pérellos, son Amiral, grand homme de mer pour le temps, enlève deux galères Génoises, dans le Port de Sainte-Marie, à la vue du Roi de Castille. Ce Prince ne prenoit aucun intérêt aux Génois, mais il regardoit ce coup de main comme une insulte, & il pouvoit avoir droit d'en demander une réparation, que le Roi d'Aragon eût faite volontiers pour éviter la guerre, & qu'il offrit effectivement ; la réparation que Dom Pèdre demanda, ou plutôt qu'il exigea, ce fut la tête de Pérellos ; car la mort devoit être le partage de quiconque avoit le malheur de lui déplaire, citoyen ou étranger, ami ou ennemi, Roi même ou sujet. Sur le refus du Roi d'Aragon, Dom Pèdre lui fit la guerre ; c'est la folie commune des Rois ; mais Dom Pèdre la poussa jusqu'à un excès inoui ; c'étoit peu de combattre le Roi d'Aragon de Couronne à Couronne, il prétendoit le détrôner, le prendre & le faire pé-

rir ſur un échafaud à la place de Pérellos. Il s'en vantoit publiquement, ſans ſonger que de telles bravades rendent plus odieux, & ne rendent pas plus redoutable. Toute cette guerre ſe reſſentit de l'acharnement & de la fureur que Pierre le Cruel mettoit à tout, & qu'il inſpiroit à ſon tour contre lui. Il commença par faire arrêter tous les Marchands Aragonois & Catalans (1) qui ſe trouvoient dans ſes Etats. Mercero, Général des Aragonois, ayant été pris dans un combat naval, eut la tête tranchée à Séville ; tous les priſonniers périrent dans les ſupplices ; Dom Pèdre aſſiégeant en perſonne le Château d'Orihuéla, propoſa au Gouverneur Jean Martinez d'Eſlaba, une conférence, pendant laquelle il le fait tuer à coups de flèche. Le Roi d'Aragon, outré de reſſentiment, propoſa un duel à Dom Pèdre, qui répondit qu'il ſauroit bien le faire périr d'une mort moins honorable. Dom Pèdre réuſſiſſoit preſque toujours par-tout où il étoit en perſonne ; c'étoit le fruit de ſon activité, de ſa valeur, de ſes talens ; mais toujours la cruauté ſouilloit tous ſes ſuccès. Le Roi d'Aragon, preſſé de tous côtés & déjà dépouillé d'une partie de ſes Etats, appelle à ſon ſecours Ma-

(1) La Catalogne étoit une dépendance du Royaume d'Aragon.

homet Barberousse, Roi de Grenade, qui, faisant une diversion heureuse en Andalousie, force Dom Pèdre à faire la paix avec le Roi d'Aragon; ce fût le Traité de Tudèle en 1361, par lequel Dom Pèdre rendit toutes ses conquêtes, à condition que Transtamare & tous les Castillans proscrits, qui, dans cette guerre, avoient servi le Roi d'Aragon avec zèle, seroient chassés des Etats de ce Prince. On peut croire que ce Traité n'étoit, de la part de Pierre le Cruel, qu'une trève perfide, dont l'objet étoit de diviser ses ennemis, pour les attaquer ensuite séparément avec plus d'avantage. En effet, il profita bientôt de leur sécurité pour tomber avec toutes ses forces sur les Etats de Barberousse, qui ne s'attendoit à rien de semblable, & qui réclama vainement l'assistance que lui devoit à son tour le Roi d'Aragon; celui-ci respirant à peine des fatigues & des dangers d'une guerre si cruelle, n'osoit plus se commettre avec la fortune de Dom Pèdre; le Roi de Grenade, abandonné ainsi de son allié, crut qu'une généreuse confiance pourroit désarmer son ennemi; il vint sur la foi d'un sauf-conduit, avec une foible escorte, le trouver à Séville, & traiter avec lui au milieu de sa Cour; Dom Pèdre parut d'abord sentir ce que le procédé de ce Prince avoit de

franc & de noble; il l'accueillit, il lui donna des fêtes : mais dans la solemnité d'un festin, le Roi de Grenade est arrêté avec trente-sept des principaux Seigneurs de sa suite; on les promène ignominieusement sur des ânes dans les rues de Séville, précédés d'un Héraut qui annonçoit au peuple, que le Roi avoit condamné à la mort ces Infidèles. Il fit plus, il voulut en être lui-même le bourreau avec ses Courtisans; il fit ramener devant lui le Roi de Grenade, & lui portant de sa main un coup de lance : » Infame, lui dit-il, voilà le » prix de la paix que tu m'as forcé de faire » avec l'Aragonois. » L'Univers peut juger qui » de nous deux est l'infame, répondit le Roi de Grenade, en mourant; je cherche un » asyle chez toi, tu me l'avois offert, & je » meurs de ta main «. Les Seigneurs Grenadins de la suite de Barberousse furent à l'instant mis en pièces par les Courtisans de Dom Pèdre qu'animoit l'exemple de leur Roi, ou qui plutôt n'osoient pas ne pas suivre son exemple (1). L'avarice dispute à la cruauté la honte de cette abominable exécution; les tré-

(1) Des Auteurs disent que les Seigneurs Maures périrent par la main d'un Bourreau, ce qui paroît plus vraisemblable.

fors que le Roi de Grenade avoit eu l'imprudence d'apporter avec lui, avoient tenté la cupidité de Dom Pèdre; mais ne pouvoit-il pas les obtenir sans se déshonorer par l'assassinat d'un Roi? Mahomet Barberousse avoit vraisemblablement destiné ces trésors à être le prix de la paix qu'il venoit demander.

Le Roi d'Aragon reprend les armes; tous les ennemis de Dom Pèdre se joignent à l'Aragon. La troupe toujours grossissante des Castillans proscrits, ayant à leur tête les frères mêmes de Dom Pèdre, & son cousin l'Infant Ferdinand, formoit, avec des secours que Transtamare avoit été chercher en France, un corps considérable dans l'armée Aragonoise. Tous les crimes du Tyran s'élevoient alors contre lui; ses frères le combattoient avec toute l'ardeur qu'inspirent le ressentiment & la crainte; ses sujets le servoient par honneur, mais sans zèle; ses soldats lui obéissoient à regret; ses Généraux se défioient de lui, comme il se défioit d'eux; il en changeoit tous les jours sans pouvoir en trouver un qu'il crût fidèle, il falloit qu'il fût par-tout, il ne pouvoit compter que sur lui-même. Ces tristes effets de la haine universelle qu'il avoit méritée, le rendirent plus accessible aux propositions de paix; il fit un Traité avec le Roi

d'Aragon ; les traités de Pierre le Cruel étoient toujours ſanglans ; il exigea pour préliminaire que le Roi d'Aragon fît périr le Comte de Tranſtamare & tous ſes frères, & de plus l'Infant d'Aragon Ferdinand : ainſi, non-content d'être fratricide, il vouloit que le Roi d'Aragon le fût auſſi ; pour avoir la paix avec Dom Pèdre, il falloit lui reſſembler ; auſſi le Roi de Navarre, Charles le Mauvais, malgré beaucoup d'intrigues & d'infidélités, fut-il encore ſon allié le plus conſtant ; le crime les uniſſoit.

Le Roi d'Aragon commença par ſon frère à exécuter le Traité. Il ſuivoit en cela ſon inclination. Nous avons dit qu'il avoit eu longtemps pour ſes frères du ſecond lit la même averſion que D. Pèdre pour ſes frères bâtards. Les anciennes défiances s'étoient renouvellées, ſoit d'elles-mêmes, ſoit par les artifices de D. Pèdre. Le Roi d'Aragon donna l'ordre d'arrêter Dom Ferdinand, & de le tuer, s'il faiſoit réſiſtance ; en effet, Dom Ferdinand ayant mis l'épée à la main, fut accablé par le nombre avec quelques Caſtillans qui voulurent le défendre. Ferreras raconte, d'après d'anciens Auteurs, que le Roi d'Aragon eut l'art de faire entrer le Comte de Tranſtamare dans ce complot ; il inſinue que ce Roi, dans l'intention d'exécuter en entier la clauſe eſſen-

tielle de ſon Traité avec Dom Pèdre, avoit ſemé la diviſion entre toutes les victimes qu'il vouloit ſacrifier ; il y avoit eu en effet une méſintelligence marquée entre l'Infant Ferdinand & le Comte de Tranſtamare, & celui-ci avoit eu le chagrin de voir ſes frères mêmes s'éloigner de lui, & lui préférer l'Infant. Dans ces diſpoſitions, Tranſtamare, ſelon Ferreras, conſentit aiſément à la mort de Ferdinand. Ferreras ajoute que, quand on arrêta celui-ci, Tranſtamare accourut au bruit, ſe mit lui-même à la tête des aſſaſſins, & que Carrillo, cet Ecuyer, cet ami ſi zélé de Tranſtamare, fut celui qui porta le premier coup à l'Infant. Mariana & d'autres Hiſtoriens ſe contentent de dire que Tranſtamare ne fut pas auſſi affligé de la mort de l'Infant qu'il voulut le paroître; que ce Prince ſentit une ſecrète joie de voir les Rois de Caſtille & d'Aragon travailler ainſi de concert à lui frayer le chemin au Trône de Caſtille, où vraiſemblablement il n'auroit jamais pu prétendre, ſi l'Infant eût vécu, & où il ne paroît point qu'il eût prétendu juſques-là. Nous voyons, au contraire, qu'en 1356, étant armé contre Pierre le Cruel ſon frère, & mécontent des Infans d'Aragon, qui étoient alors dans le parti de Pierre, il propoſa de mettre ſur le Trône de Caſtille l'In-

ſant de Portugal Dom Pèdre, petit-fils de Sanche, Roi de Caſtille, par Béatrix ſa mère; l'Infant de Portugal ſaiſit cette idée avec beaucoup d'ardeur; mais Alphonſe IV, ſon père, Prince modéré, le força d'y renoncer. Dans la ſuite, l'Infant, devenu Roi de Portugal (1), diſputa la Couronne de Caſtille à Tranſtamare, & eut à lui oppoſer ſon propre ſuffrage; mais les temps étoient changés, Pierre le Cruel avoit donné la Couronne à Tranſtamare, en s'acharnant à vouloir lui ôter la vie, & le Roi de Portugal avoit contre lui la poſſeſſion actuelle d'un Trône étranger, & l'éloignement mutuel que deux Etats à-peu-près égaux en puiſſance, ont toujours pour la réunion ou confuſion, qui aſſervit néceſſairement l'un des deux à l'autre. Ces raiſons, jointes à une juſte répugnance pour le projet de détrôner ſon petit-fils, quoiqu'en faveur de ſon fils, & à la conſidération que les droits de l'Infant de Portugal n'alloient qu'après ceux des Infans d'Aragon, pouvoient bien avoir déterminé le ſage Alphonſe à exiger de ſon fils le ſacrifice de ſes droits. Quoi qu'il en ſoit, il ne paroît pas que Tranſtamare ait oſé aſpirer au Trône de Caſtille avant la mort des deux

(1) C'eſt celui qui eſt connu ſous le nom de *Pierre le Juſticier.*

Infans d'Aragon ; mais alors l'extinction des Princes légitimes les plus proches, & dont les droits n'avoient pas l'inconvénient de la réunion, devenoit très-favorable aux Princes bâtards, qui n'avoient pas non plus cet inconvénient. Les cœurs des Castillans devoient naturellement se tourner vers le fils d'Alphonse XI, persécuté par un frère devenu l'horreur des Nations.

L'opinion de Mariana concernant le meurtre de Dom Ferdinand, opinion d'où il résulte que Transtamare, loin d'avoir trempé publiquement ses mains dans le sang de l'Infant, son cousin, avoit montré une colère & une douleur vraie ou fausse de sa mort, nous paroît la plus raisonnable & la plus conforme à la conduite que tinrent Transtamare & ses frères dans cette occasion ; ils ne s'aveuglèrent point sur leur danger, comme on l'avoit espéré ; ils virent dans le sort de Dom Ferdinand, celui qu'on leur préparoit ; ils reconnurent Dom Pèdre poursuivant ses victimes jusques dans l'Aragon ; ils comprirent que, si on avoit commencé par Dom Ferdinand, c'étoit parce que la haine connue du Roi d'Aragon pour son frère, pouvoit suffire pour rendre raison de cet attentat, & empêcher qu'on ne l'imputât à Dom Pèdre ; ils con-

clurent qu'on ne pouvoit pas plus compter ſur Pierre le Cérémonieux que ſur Pierre le Cruel ; ils ne comptèrent que ſur eux-mêmes, & raſſemblant autour d'eux toutes les forces des Caſtillans proſcrits & des François auxiliaires, ils s'en firent un rempart autant contre les infidélités du Roi d'Aragon, que contre les violences du Roi de Caſtille.

Si cependant on croit devoir adopter le récit de Ferreras & des Auteurs qui lui ont ſervi de guides, ce ſera un crime, un grand crime que l'ambition ou la haine aura fait commettre au Comte de Tranſtamare ; mais de ce que ce crime eſt rapporté par d'anciens Hiſtoriens, qui rapportent auſſi tous ceux de Dom Pèdre, nous conclurons qu'on a tort de les accuſer de partialité pour Tranſtamare & contre ſon ennemi ; nous conclurons qu'il n'eſt donc pas vrai que Henri de Tranſtamare ou ſes Succeſſeurs, aient anéanti les monumens de l'Hiſtoire qui lui étoient contraires, & que l'autorité ait dirigé ſur tous ces faits la plume des Hiſtoriens, & en effet, nous avons prouvé que c'étoit une choſe impoſſible.

Le Roi d'Aragon n'ayant pas pu ou n'ayant pas voulu envoyer au Roi de Caſtille les têtes de ſes frères, la guerre continua, &, ſelon l'uſage, avec des ſuccès divers.

C'étoit de la France que devoit-partir la foudre dont Pierre le Cruel feroit écrafé. Il avoit couronné tous fes crimes par l'affaffinat de Blanche de Bourbon. Il s'étoit longtemps refufé à cet attentat, non par humanité ni par juftice, mais par politique & parce qu'il prévoyoit la vengeance; il avoit cédé enfin aux inftances, aux importunités de Padille, & le Ciel l'aveuglant pour le perdre, il avoit efpéré que l'Angleterre fufciteroit à la France affez d'affaires pour que Charles V ne pût pas fonger à venger fa belle-fœur.

Padille, qui avoit tant follicité la mort de fa Rivale, n'en jouit point, étant morte peu de mois après elle, plus regretée du Roi qu'il ne fembloit permis à Dom Pèdre de regretter une femme, même vicieufe. Il la fit traiter en Reine dans les cérémonies de fa pompe funèbre, il déclara qu'elle feule étoit fa femme légitime, qu'il l'avoit époufée avant Blanche de Bourbon. Pourquoi donc avoit-il trompé par un faux mariage une femme qu'il n'aimoit pas? Pourquoi avoit-il fait gratuitement cet outrage à Blanche, à la Maifon de Bourbon, à la France, à Charles V, aux Loix, à la Religion? De quel droit enfin avoit-il été le tyran & le bourreau d'une

Princeſſe libre, indépendante, qui ne lui étoit unie par aucun lien réel?

L'objet de la déclaration qu'il fit à la mort de Padille, étoit d'aſſurer le Trône aux enfans qu'il avoit eus de cette femme; il en avoit, entr'autres, un fils, qu'il vit mourir, & ſa douleur fut ſi vive, qu'on crut qu'elle l'entraîneroit au tombeau. C'eût été un jeu bizarre de la Nature, ſi Pierre le Cruel étoit mort de ſenſibilité; mais enfin, la Nature & l'Amour ſe firent ſentir à lui, au moins une fois; c'eſt un honneur qu'il ne faut point lui dérober.

La mort de ce fils détermina Dom Pèdre à faire un teſtament pour régler la ſucceſſion au Trône. Ce teſtament exiſte; il y appelle par ordre à ſa ſucceſſion les filles qu'il avoit eues de Padille, & à leur défaut le fils qu'il avoit eu de Jeanne de Caſtro. Comment ne ſentoit-il pas l'avantage qu'il donnoit au Comte de Tranſtamare, en appelant des bâtards au Trône? Ce prétendu mariage ſecret du Roi avec Padille, qu'on prétendoit antérieur au mariage ſolemnel du même Roi avec Blanche de Bourbon, fut aſſez mal prouvé par des témoignages fort ſuſpects. Le Roi cita comme ayant été un des témoins,

Hinestrosa, oncle de Padille, qui étoit mort alors; un autre de ces témoins étoit le Grand-Maître de Calatrava, frère de Padille; les deux autres étoient le Chancelier & le premier Chapelain du Roi, & ce Roi étoit Dom Pèdre. Aussi les enfans de Padille passoient-ils dans l'Europe pour bâtards. Cependant il est à présumer que le Duc de Lancastre & le Comte de Cambridge, frères du Prince Noir, en épousant les deux filles de Padille, prétendoient acquérir pour le moins des prétentions au Trône de Castille. Ainsi supposons le mariage de Dom Pèdre avec Padille régulier, & les enfans qui en étoient nés légitimes; mais dans tous les cas, le fils de Jeanne de Castro ne pouvoit être que bâtard; il est vrai qu'en supposant que les bâtards pussent succéder au Trône, au défaut des enfans légitimes, ils devoient y succéder en gardant entr'eux le même ordre, & que par conséquent les bâtards de Dom Pèdre, dernier Roi, devoient exclure les bâtards de ses prédécesseurs; mais encore un coup, comment Dom Pèdre ne sentoit-il pas, que dans la disposition où il avoit mis les esprits à l'égard de Transtamare, c'étoit le servir très-bien, que de consigner dans un acte public

l'aveu formel qu'un bâtard n'étoit pas inhabile à ſuccéder ?

Tranſtamare & du Gueſclin n'eurent qu'à ſe montrer en Caſtille ; la haine publique pour Dom Pèdre fit le reſte : & le Tyran étoit détrôné avant d'avoir été attaqué. Ce fut dans ſa fuite, qu'il égorgea dans leur Egliſe, l'Archevêque & le Doyen de Compoſtelle, & qu'il fit poignarder à Burgos D. Juan Fernandez de Tovar, parce qu'il avoit un frère qui avoit reçu Tranſtamare dans Calahorra. Vainqueur ou vaincu, il falloit du ſang à Dom Pèdre.

Les remontrances du Conſeil de Guienne au Prince de Galles, pour le détourner de prendre la défenſe de Dom Pèdre, l'aveu que fait le Prince de Galles des crimes de ce Monarque, en s'armant en ſa faveur pour la cauſe des Rois, les précautions qu'il prend de lui faire abjurer par ferment ſes cruautés paſſées, & de l'y faire renoncer pour l'avenir, étoient autant de preuves de ſa diffamation, autant d'affronts que ſa cruauté connue lui attiroit. Il accepte les ſecours du Prince Noir à ce prix ; il marche ſous les drapeaux de ce vainqueur illuſtre, vers Navarette & Najare, lieu propice à Dom Pèdre, & où, ſept ans auparavant, il avoit battu les Aragonois. Dans

Dans cette nouvelle bataille, spectacle intéressant pour les Guerriers, la valeur brillante & toujours heureuse du Prince Noir, la fureur toujours active de Dom Pèdre, l'impétuosité plus douce de Transtamare, la profonde capacité de du Guesclin, déployèrent toutes leurs ressources : le Génie du Prince Noir l'emporta ; il fut vainqueur, & Dom Pèdre rétabli sur son Trône, pouvoit encore changer sa destinée, sa renommée même ; il pouvoit, comme Auguste, par un long règne heureux, affoiblir, effacer le souvenir de tant de proscriptions ; il avoit eu de plus qu'Auguste, la leçon du malheur ; mais Dom Pèdre n'avoit pas une ame faite pour la recevoir, ni où l'humanité pût jamais rentrer Entraîné par cette férocité indomptable de son caractère, c'est alors qu'il fait brûler vive la vertueuse Ozorio ; il nage dans le sang, il égorge ses prisonniers, il veut porter sa fureur jusques sur ceux des Anglois. Les généreux Anglois au contraire, opposant chez Dom Pèdre l'avarice à la cruauté, achètent chèrement ses prisonniers pour leur sauver la vie & leur rendre la liberté. Dom Pèdre, croyant trop tôt sa fortune au dessus des atteintes du sort, brave ses amis, outrage ses bienfaiteurs, viole toutes ses promesses, refuse aux Soldats étrangers

qui l'ont si bien servi, le prix de leur sang & de leurs fatigues; son ingratitude, égale à sa cruauté, oblige enfin le protecteur des Rois à quitter un monstre qui n'est ni Roi ni homme. Abandonné du Prince Noir, il est aisément détruit par du Guesclin. Vaincu au combat de Montiel, prêt d'être forcé dans ce château, il n'a plus d'asyle sur la terre que la tente de du Guesclin même : cet asyle sans doute eût dû être sacré. Les Auteurs Espagnols disent que Dom Pèdre voulut gagner du Guesclin pour qu'il le tirât du château de Montiel, & qu'il le rétablît sur le Trône; que du Guesclin fit part de ses propositions à Transtamare; qu'ils convinrent ensemble d'attirer Dom Pèdre dans la tente de du Guesclin, où Transtamare viendroit ensuite comme par hasard. Ils avouent que cette trahison répugnoit beaucoup à du Guesclin, mais ils disent qu'il s'y prêta. Les François n'ont pu croire du Guesclin capable d'une trahison, même par foiblesse; d'ailleurs, le récit de Froissard, Auteur contemporain, fort instruit sur cette expédition d'Espagne, non-seulement disculpe du Guesclin, mais détruit toute idée de trahison & de complot de la part de Transtamare. Il dit que Dom Pèdre, ayant voulu sortir du château de Montiel, à la faveur d'un dégui-

sement, fut reconnu par le Bègue de Vilaines, qui l'arrêta & le fit prisonnier, & que Transtamare étant accouru sur cette nouvelle, le combat s'engagea entre les deux frères. On voudroit pouvoir disculper de même Transtamare du fratricide commis avec avantage & avec main-forte. Mais observons encore que les Historiens qu'on accuse d'avoir voulu le flatter, n'ont point dissimulé ce crime, & n'en ont pas même déguisé les circonstances les plus odieuses. Quelques Auteurs Anglois & Espagnols ont dit que c'étoit du Guesclin qui avoit aidé Transtamare à triompher de son frère dans ce combat : les Auteurs François rejettent cette allégation, & s'indignent qu'on ait pu imputer une pareille lâcheté à un Chevalier tel que du Guesclin.

Voici donc, en un mot, l'Histoire entière de la vie & du règne de Dom Pèdre : des cruautés gratuites qui soulèvent les esprits, & qui excitent des révoltes ; ces révoltes punies par d'autres cruautés si continuelles, si excessives, si atroces qu'elles suscitent des vengeurs étrangers, qu'elles produisent une défection générale de la Nation, & la mort violente du Tyran.

Pierre le Cruel n'étoit âgé que de trente-quatre à trente-cinq ans, lorsqu'il mourut. Qu'un vieux Tyran, dans les sombres défiances

que l'âge, l'expérience & la politique ont accumulées dans son ame, se permette des cruautés, les exemples en sont fréquens autant qu'ils sont affreux ; c'est dans l'âge heureux de la confiance, de la tendresse & des sentimens aimables que Dom Pèdre avoit commis toutes les siennes, ce qui prouve combien il étoit né pour la haine & pour la colère. Cet ennemi des hommes avoit quelques qualités brillantes, beaucoup d'esprit & de valeur ; il prévoyoit les desseins de ses ennemis, avec une pénétration si prompte & si sûre, il les déconcertoit avec une activité si rapide, que presque rien ne pouvoit lui résister ; il eut, pour ainsi dire, le génie de la *malfaisance* & le sublime de l'art de nuire, ce qui le distingue de Charles le Mauvais : la perversité de celui-ci avoit je ne sais quoi de bas & de vil, dont la fierté de Pierre le préservoit. Pierre avoit aussi des avantages extérieurs, une figure noble & imposante, que la colère rendoit terrible, que la sérénité rendoit brillante ; l'air de la supériorité, le ton & l'instinct du commandement. » Quand il étoit dans un lieu, dit Mariana, » on n'avoit pas besoin de demander où étoit » le Roi «. On a vu des Rois, malgré leur toute-puissance, être timides avec leurs sujets par le sentiment de leur foiblesse personnelle :

Dom Pèdre ne voyoit jamais que des inférieurs à tous égards ; la même distance que son rang mettoit entre lui & ses sujets, il croyoit que la Nature l'avoit mise entr'eux & lui sur tous les points ; un sourire amer, un coup-d'œil dédaigneux, une ironie sanglante annonçoient son profond mépris pour tout ce qu'il ne daignoit pas craindre & haïr. Il eut toutes les fureurs de l'amour, & n'en eut la tendresse que pour Padille ; encore son attachement pour elle ne prit-il un caractère tendre, que dans les regrets que la mort de cette femme lui inspira, & dans les honneurs qu'il rendit à sa mémoire ; du reste, il l'affligea pendant sa vie, & par mille infidélités, & par le refus des graces qui répugnoient à son cruel caractère. Demandoit-elle des victimes ? elle étoit sûre de les obtenir ? Essayoit-elle d'en dérober quelques-unes à la mort ? elle ne faisoit souvent qu'irriter sa fureur. Quand la Reine-Mère, Albuquerque & Padille lui donnèrent des leçons de cruauté, ils le trouvèrent très-docile ; quand ils voulurent le ramener à l'humanité, il n'étoit plus temps.

Le Peuple qui aime à rejeter les crimes de ses Maîtres sur leurs Courtisans & leurs Maîtresses, se réjouissoit de la mort de Padille, espérant désormais respirer sous un joug plus

doux; il reconnut que cette femme avoit, rarement à la vérité, mais quelquefois, servi de frein aux violences de son Amant. Dom Pèdre livré à lui-même, fut encore plus cruel & plus sanguinaire.

Dom Pèdre eut plusieurs enfans de diverses autres femmes; despotique en amour comme en politique, il ne souffroit aucune résistance, & vouloit qu'on obéît à ses feux impérieux comme à ses loix sanguinaires. Il étoit toujours dangereux de lui montrer, ou d'annoncer devant lui de belles femmes, & il se fit autant d'ennemis par ses amours, que par ses cruautés.

Ce Prince impudique, violent & sacrilége, qui outrageoit, qui égorgeoit des femmes & des Prêtres, qui bravoit le Pape & l'Excommunication, étoit cependant dévot; il ne manquoit point d'ordonner des prières publiques pour le succès de ses guerres injustes, & de ses exécutions barbares. Ayant pensé périr dans un naufrage, il fit, en action de graces, un pélerinage, nuds pieds, en chemise, & la corde au col; il ordonna par son testament, qu'on l'enterrât en habit de Cordelier, selon la dévotion du temps & du pays; il étoit même quelquefois superstitieux jusqu'à la pusillanimité; il refusa de prendre une ville, parce qu'au moment où il alloit s'en emparer,

il apperçut un enfant tout en larmes, qui déploroit la mort d'un oncle, qu'il avoit perdu la veille dans un combat, & que cette rencontre lui parut d'un mauvais augure.

Il avoit, dit-on, quelque amour pour la justice, mais c'étoit pour cette justice infléxible, inéxorable, qui ne sait que punir; & la cruauté n'est-elle pas essentiellement injuste?

Dom Henri de Transtamare paroît avoir été presque en tout l'opposé de son frère. Pendant la vie de Dom Pèdre, on voit entr'eux le contraste qui se trouve entre l'oppresseur & l'opprimé, contraste qui est toujours à l'avantage du dernier. Tandis que Dom Pèdre ne sait ni oublier les outrages qu'il fait, ni pardonner les révoltes qu'il excite; on voit Transtamare sacrifier plus d'une fois les plus justes ressentimens. Les Historiens lui attribuent des qualités aimables, des inclinations douces & généreuses: en effet, qu'on se souvienne du service qu'osa lui rendre son Ecuyer, lorsque pour lui ramener sa femme, prisonnière en Castille, il ne craignit point de venir s'exposer à toutes les défiances, à toutes les fureurs de Dom Pèdre; on verra qu'il n'y a qu'un Maître aimable & intéressant qui, dans la disgrace, puisse être servi avec tant de zèle. Parvenu au Trône, il montre autant de recon-

noiſſance envers Charles V, du Gueſclin & la France, que Dom Pèdre avoit eu d'ingratitude envers le Prince Noir & les Anglois. A la ſordide avarice de Dom Pèdre, à ſa fureur d'accumuler & de théſauriſer, il oppoſa une libéralité peut-être exceſſive, & qui pouvoit être auſſi funeſte. Il fut expreſſément diſtingué par ce titre de *Libéral*. N'invitons point les Rois à le mériter; leur devoir eſt de faire du bien à leurs peuples, non d'en donner à leurs Courtiſans. Ami de la juſtice, Dom Henri aima encore plus à ſignaler ſa clémence. Vaillant & illuſtre dans la guerre, il rechercha toujours la paix; il en fit jouir ſes ſujets autant qu'il le put, pendant un règne doux & heureux, mais trop court, & encore trop agité; la Caſtille du moins reſpira ſous ſes loix, elle en avoit beſoin.

S'il fit périr l'Infant d'Aragon, ce que nous ne croyons pas, déplorons les crimes de l'ambition. Il tua ſon frère; ce frère étoit Pierre le Cruel, & l'Univers avoit beſoin de ſa mort; cependant devoit-il périr de la main de Henri, & le bâtard Henri devoit-il hériter de lui après l'avoir aſſaſſiné? Déplorons les fureurs de l'ambition & de la haine qui peuvent ſouiller d'un grand crime un caractère heureux; mais rendons juſtice aux vertus que ce crime lui laiſſa,

& qui firent le bonheur de tout un peuple. C'eſt par-là qu'il mérita le ſurnom de *Fortuné*, qui lui fut donné comme à Philippe de Valois, d'après les idées vulgaires, pour être parvenu au Trône contre toute eſpérance ; il eſt triſte qu'il y ſoit parvenu par un crime, & que ce Prince nommé encore le *Chevalier* par excellence, pour ſa généroſité, ait violé dans ce fatal combat les loix de la Chevalerie comme celles de la Nature.

Après avoir prouvé par les faits que c'étoit Dom Pèdre qui étoit l'agreſſeur, & avoir détruit par-là l'objection générale de l'Apologiſte de Dom Pèdre, ſuivons-le dans le détail des objections particulières.

» Dom Pèdre monta, dit M. de Voltaire, » ſur le trône de Caſtille, étant encore mi- » neur, & dans des circonſtances fâcheuſes. » Son père Alphonſe XI avoit eu ſept bâtards » de ſa Maîtreſſe Eléonore de Guzman. Ces » ſept bâtards, puiſſamment établis, bravoient » l'autorité de Dom Pèdre, & leur mère, en- » core plus puiſſante qu'eux, inſultoit à la mère » du Roi. La Caſtille étoit partagée entre le » parti de la Reine-Mère & celui d'Eléonore. » A peine le Roi eut-il atteint l'âge de vingt- » un ans, qu'il lui fallut ſoutenir contre la » faction des bâtards une guerre civile. Il

» combattit, fut vainqueur, & accorda la
» mort d'Eléonore à la vengeance de sa mère.
» On peut le nommer jusques-là courageux,
» & trop sévère «.

De ces faits, ainsi présentés, M. de Voltaire conclut que Pierre fut rendu cruel par des rebelles cruels.

Mais quand les événemens seroient réellement arrivés dans cet ordre, quand il n'y auroit pas une transposition formelle de causes & d'effets dans ce récit, n'appellerons-nous que *trop sévère* le fils dénaturé qui outrage ainsi la mémoire de son père dans ce qu'il avoit de plus cher; l'homme féroce, qui égorge une femme, la mère de ses frères, parce qu'elle avoit été belle, & qu'elle avoit rendu son père sensible? Mais, comme nous l'avons dit, il faut moins imputer ce premier crime à Dom Pèdre qu'à sa mère. Nous disons que dans le récit de M. de Voltaire, l'ordre des faits est interverti, & qu'il en résulte une transposition de causes & d'effets qui dénature tout. Il ne peut être indifférent que la révolte des Princes bâtards ait précédé ou suivi la mort violente de leur mère. Dans le premier cas, ils auroient en quelque sorte causé la mort de leur mère; dans le second, ils n'ont fait que la venger. Or, il est certain que la mort d'Eléonore de Guzman, première cruauté qui ait souillé le

règne de Dom Pèdre, a précédé & causé la révolte des Princes. Les dates en font foi. La mort d'Eléonore est de l'an 1350; la fuite de Transtamare en Portugal, de l'an 1351; il ne prit les armes pour la première fois qu'en 1352; il les posa presque à l'instant, & la grande Ligué, dont M. de Voltaire veut parler, n'est que de 1354. Dom Pèdre n'avoit pas même alors vingt-un ans, & cependant il avoit déjà commis assez de crimes, pour que son Gouverneur & sa mère même fussent à la tête de cette Ligue. Il avoit fait assassiner Garçilasso de la Véga; il avoit fait mourir en prison Prado, Grand-Maître de Calatrava; on le soupçonnoit d'avoir empoisonné Jean de Lara & Ferdinand Manuel; il avoit poursuivi jusqu'à la mort le fils de Jean de Lara; il avoit mis ses sœurs en prison & saisi leurs domaines; il avoit enfermé Blanche de Bourbon, trompé & déshonoré Jeanne de Castro, forcé son Gouverneur à sortir du Royaume, dépouillé violemment Frédéric son propre frère, de la Grande-Maîtrise de Saint-Jacques. L'injustice & la cruauté n'avoient point attendu en lui le nombre des années.

Quant à ce que dit M. de Voltaire, qu'Eléonore de Guzman insultoit à la mère du Roi, & que la Castille étoit partagée entre le parti

de la Reine-Mère & celui d'Eléonore, cela étoit vrai du vivant d'Alphonſe XI, & ne l'étoit plus depuis ſa mort. Eléonore, humiliée alors, & inquiète de ſon ſort, n'inſultoit plus perſonne, & craignoit autant la Reine qu'elle l'avoit bravée.

Le plus grand inconvénient d'une apologie de Pierre le Cruel, eſt la néceſſité de diffamer une Reine aimable, l'amour de la France & de l'Eſpagne, modèle de vertu & de malheur, & à laquelle il ne manqua aucune ſorte d'intérêt; en un mot, Blanche de Bourbon. Voyons avec quelle adreſſe M. de Voltaire franchit ce pas difficile.

» Dom Pèdre, dit-il, épouſe Blanche de » Bourbon; & la première nouvelle qu'il ap- » prend de ſa femme, quand elle eſt arrivée à » Valladolid, c'eſt qu'elle eſt amoureuſe du » Grand-Maître de Saint-Jacques, l'un de » ces mêmes bâtards qui lui avoient fait la » guerre. (1) Je ſais que de telles intrigues ſont » rarement prouvées, qu'un Roi ſage doit » plutôt les ignorer que s'en venger. Mais » enfin le Roi fut excuſable, puiſqu'il y a en-

(1) Il ne la lui avoit pas faite encore, & il ne la lui fit que plus d'un an après, y étant forcé par les injuſtices de Dom Pèdre.

» core une famille en Espagne qui se vante
» d'être issue de ce commerce ; c'est celle des
» Henriquez.

Voilà précisément ce que Padille s'efforçoit de persuader, sans pouvoir trouver personne qui pût le croire, pas même le Roi. Les Historiens rapportent ces calomnies de Padille, & c'est chez eux que l'Apologiste de Dom Pèdre les a trouvées ; mais il ne faut pas dissimuler qu'ils les rejettent avec indignation & avec mépris, qu'ils y opposent la notoriété publique, & le témoignage de toute l'Espagne ; qu'ils mettent ces calomnies mêmes au rang des crimes qu'on employa contre elle, & des persécutions qu'on lui fit souffrir. *Si la première nouvelle que le Roi apprend de Blanche, lorsqu'elle est arrivée à Valladolid, c'est qu'elle est amoureuse du Grand-Maître de Saint-Jacques*, pourquoi l'épouse-t-il, sur-tout ne l'aimant pas, sur-tout étant marié avec une autre, comme il le déclara dans la suite ? Pour voir évidemment que ces calomnies de Padille n'avoient fait aucune impression sur la Nation ni sur le Roi, il suffit de lire dans Mariana, liv. 16, chap. 15, le discours que Dom Ferdinand d'Ayala fait à Dom Pèdre au nom des Princes & de la mère même du Roi, ligués contre lui, pour l'obliger à chasser Pa-

dille, & à reprendre Blanche de Bourbon. Si cette Princesse aimoit, ou avoit aimé le Grand-Maître de S. Jacques, si elle en avoit un enfant, comment la Nation en corps vante-t-elle avec tant d'enthousiasme, & comme une chose si reconnue, la vertu de cette Princesse? Comment la vante-t-elle à son mari? Comment espère-t-elle le toucher par ce tableau de la vertu malheureuse & souffrante? Comment sur-tout, Dom Pèdre répond-il qu'il est prêt de reprendre sa femme, & adopte-t-il l'éloge qu'on en fait?

Quant à la prétention de la Maison Henriquez, il étoit indispensable d'observer qu'elle est universellement reconnue pour une fable, inventée par la malignité de Padille, & accréditée depuis par la vanité de quelques personnes de la Maison Henriquez. La vérité est, que le Grand-Maître de Saint-Jacques avoit eu un fils d'une fille Juive, nommée la Palomba. Padille tâcha de persuader que la Palomba ne faisoit que prêter son nom à Blanche de Bourbon, & qu'elle n'étoit que la nourrice de l'enfant, dont tout le monde savoit qu'elle étoit la mère. Les Henriquez, issus de ce fils, aimant mieux descendre de Blanche de Bourbon que d'une Juive, essayerent de renouveller cette vieille calomnie long-

temps après la mort de Blanche & de la Palomba. Mais que peut cette prétention dénuée de toute espèce de titre, soit public, soit domestique, contre le témoignage universel de l'Histoire ? Tous les Auteurs, tant anciens que nouveaux, tant François qu'Espagnols, parlent de Blanche avec l'attendrissement qu'inspire le malheur, avec le respect qu'on a pour la vertu, avec la vénération qu'on doit aux Saints. Nous avons vu que Froissard, Auteur contemporain, l'appelle dans son vieux langage, *très-bonne Dame*, & *sainte*. Ayala, Alphonse de Carthagène, Roderic Sanche, Evêque de Palenza, Zurita, Zuniga, Garibay, Marmol, tous tiennent le même langage. On peut voir le portrait que fait de Blanche, Mariana, liv. 17, chap. 31; les éloges qu'il donne à l'innocence de ses mœurs, à la régularité de sa conduite, à sa vie édifiante; l'emportement de mauvais goût, mais vertueux, que lui inspire la mort violente de cette Reine, & qui lui fait oublier le rôle d'Historien pour celui de Déclamateur. Il apostrophe Dom Pèdre, en l'appelant *bête féroce, monstre de cruauté*. Il l'interroge, il le menace, il paraphrase ce vers de Didon à Enée:

Omnibus umbra locis adero: dabis, improbe, pœnas.

«

Ferreras, après avoir aussi rendu, mais d'un ton plus sage & plus digne de l'Histoire, le témoignage le plus éclatant à l'innocence & à la vertu de cette Reine infortunée, ajoute : » Je ne puis m'empêcher de me récrier contre » quelques Ecrivains de nom, qui ont cher- » ché à colorer cette action inhumaine (l'assas- sinat de Blanche) aux dépens de la répu- » tation de la vertueuse Blanche, cherchant » à la ternir par des fables ridicules, qu'ils » ont débitées au sujet du Grand-Maître Dom » Frédéric.

» Blanche de Bourbon, poursuit M. de » Voltaire, eut au moins l'imprudence d'être » trop unie avec la faction des bâtards, enne- » mis de son mari. Faut-il après cela s'étonner » que le Roi la laissât dans un château, & se » consolât dans d'autres amours ? «

Toute la Nation s'en étonna cependant, & crut ne pouvoir expliquer un pareil aveuglement, qu'à la faveur de la magie. C'est qu'elle avoit sous les yeux les personnes & les événemens; qu'elle comparoit Padille avec Blanche : au lieu que de loin il est bien aisé de parler légèrement des choses, & de trouver tout simple qu'un Roi se console ou s'amuse avec d'autres femmes que la sienne.

» Elle

» Elle étoit trop unie avec la faction des » bâtards, & le Roi s'en consoloit dans d'au- » tres amours «.

C'est encore ici une transposition de la cause & de l'effet. C'est parce que le Roi avoit d'autres amours, qu'il opprimoit Blanche, & la tenoit dans une prison, où elle étoit sans cesse menacée de la mort. *La faction des bâtards, avec laquelle elle ne pouvoit être unie du fond de sa prison*, fut appelée à son secours par le peuple de Tolède, & par les autres Villes qui avoient pris sa défense, lorsqu'elle s'étoit mise sous la garde de l'Eglise. Fera-t-on un crime à une Reine innocente, opprimée par une Concubine insolente, d'avoir réclamé l'asyle sacré des Temples contre l'oppression & la mort? Dira-t-on qu'elle devoit refuser les secours que des rebelles lui offroient? Outre que ces rebelles étoient la propre mère du Roi, sa tante, ses frères, ses cousins-germains, son Gouverneur, presque tous les Grands, presque toute la Nation, elle n'étoit maîtresse de rien, on ne la consultoit pas pour la servir. Les Princes armés pour leur défense, se trouvoient armés pour la sienne, parce que la cause étoit la même. Pour lui assûrer la liberté, il avoit fallu commencer par la lui ravir. On l'avoit mise en sûreté dans le Château de To-

lède, où une garde nombreuſe l'empêchoit également & d'être repriſe par Dom Pèdre, & de ſe remettre entre ſes mains, ſi elle l'eût voulu. Voilà toute la liaiſon qu'eut Blanche de Bourbon avec ce qu'on appelle ici *la faction des bâtards*. Le zèle qu'elle ſut inſpirer à ſes défenſeurs, elle en fut redevable, non à des ſollicitations, qu'elle ne ſe permit jamais contre Dom Pèdre, mais à ſes vertus, à ſes malheurs, à ſa patience même, que tous les Hiſtoriens célèbrent à l'envi, & aux injuſtices de ſes ennemis.

» Ce Grand-Maître de Saint-Jacques, pourſuit l'Apologiſte de Dom Pèdre, » fut tué » par ſes ordres. C'eſt ce qui lui mérita le nom » de *Cruel*, tandis que Jean, Roi de France, » qui avoit aſſaſſiné ſon Connétable & quatre » Seigneurs de Normandie, étoit nommé Jean » *le Bon* «.

Un ſeul mot de M. de Voltaire exige des diſſertations entières pour y répondre. Plus il eſt ſerré, plus il force d'être diffus. Nous répondons :

1°. Qu'un fratricide ordonné de ſang froid, & par un auſſi mauvais motif que celui de donner au frère d'une maîtreſſe avide, la dépouille de ſon propre frère, pouvoit ſuffire pour juſtifier ce titre de *Cruel*.

2°. Non, ce n'eſt pas ſeulement pour le meurtre du Grand-Maître Fréderic, que Pierre a été nommé *le Cruel*; c'eſt pour avoir maſſacré ſans motif & ſans prétexte, deux autres de ſes frères, qui touchoient encore à l'âge de l'enfance; c'eſt pour avoir pourſuivi ſans relâche la vie de tous les autres; c'eſt pour avoir exterminé les maiſons de Lara & de Lacerda, dont les droits au Trône étoient ſupérieurs aux ſiens; pour avoir fait tuer Dom Juan d'Aragon, & avoir fait jeter ſon corps au peuple de Bilbao qui le demandoit pour Duc; c'eſt pour n'avoir pas eu pitié d'une mère ſuppliante, qui lui demandoit à genoux, & toute en larmes, la vie de ſes amis; c'eſt pour l'avoir couverte de leur ſang; c'eſt pour avoir été inſenſible à la beauté, à la vertu, au malheur d'une femme, l'amour & l'exemple du monde, qu'il n'avoit épouſée que pour l'outrager, à laquelle il ôta la liberté, la vie, à laquelle il voulut ôter l'honneur; c'eſt pour avoir poignardé dans les bras de ſa Maîtreſſe & de ſa fille un malheureux dont elles demandoient la grace; c'eſt pour avoir fait étrangler une Reine, ſa propre tante, ainſi que Jeanne & Iſabelle de Lara ſes parentes; c'eſt pour avoir fait brûler la vertueuſe Urraque Ozorio, & un pauvre Prêtre fanatique qu'il falloit tout

au plus enfermer ; pour avoir fait pendre un fils tendre & généreux, qui donnoit sa vie pour son père ; pour avoir tué de sa main un Roi qui cherchoit un asyle dans sa Cour ; c'est pour avoir fait tomber tant de têtes, ou évidemment innocentes, ou tout au plus suspectes ; pour avoir toujours puni par des flots de sang les révoltes que d'autres flots de sang, versés par ses mains, avoient excitées ; c'est pour avoir égorgé son peuple, & ravagé son Royaume. En est-ce assez ? & jamais titre fut-il plus mérité ?

3.° La comparaison de Pierre le *Cruel* avec Jean le *Bon*, offre un contraste ingénieux & piquant ; mais elle n'est pas juste : ces deux Princes ne peuvent être comparés en rien. Le Roi Jean, haï d'abord pour des coups d'autorité très-condamnables sans doute, quoique quelques-uns aient pu paroître nécessaires, & que les motifs de quelques autres n'aient pas été suffisamment éclaircis ; le Roi Jean mérita le titre de *Bon*, lorsque, corrigé par le malheur, il devint juste, modéré, avare du sang, ami de la paix, attentif à réparer les maux qu'avoit faits la guerre, & à soulager son peuple ; il mérita la reconnoissance de l'Univers, lorsqu'il donna aux Rois le grand exemple & l'utile leçon de respecter tous leurs engagemens.

Suivons l'Apologiſte de Dom Pèdre.

» Dans ces troubles, la femme de Dom » Pèdre mourut. *Elle avoit été coupable*, il fal» loit bien qu'on dît qu'elle mourût empoi» ſonnée ; mais encore une fois, on ne doit » point intenter cette action de poiſon ſans » preuve «.

Nous convenons de cette maxime, comme M. de Voltaire eſt convenu que les galanteries imputées à Blanche de Bourbon par Padille, *ne ſont pas prouvées*. Le voilà cependant qui les regarde comme prouvées, & qui prononce non-ſeulement ſans autorité, mais contre toute autorité, que Blanche *étoit coupable*. Nous ne prononcerons pas de même qu'elle fut empoiſonnée, quoique les autorités ne manquent point à cette opinion ; mais elles ſont partagées. Mariana, d'après quelques Auteurs, dit qu'un Médecin l'empoiſonna par ordre du Roi : Ferreras, d'après d'autres Auteurs, rapporte que le Roi donna ordre au Gouverneur de la Citadelle de Xérez de la faire périr ; on ne dit pas de quel genre de mort : on ajoute que, ſur le refus de ce Gouverneur, Jean Perez de Roblédo ſe chargea de la commiſſion.

Mais accordons aux Apologiſtes de Dom Pèdre tout ce que cette incertitude permet de

leur accorder ; ſuppoſons que Dom Pèdre n'aït pas expreſſément ordonné la mort de Blanche, qu'il ſe ſoit refuſé cette dernière violence, ſon apologie n'y gagne rien ; Blanche de Bourbon, innocente & vertueuſe, n'en eſt pas moins morte à vingt-cinq ans, de chagrin & de miſère, dans une priſon où il la détenoit injuſtement, quoïque, de ſon aveu, n'étant pas ſon mari, il n'eût aucun droit ſur elle. N'en eſt-ce pas aſſez pour qu'on impute cette mort à Dom Pèdre ?

Obſervons ici une adreſſe de l'Apologiſte, qui pourroit faire impreſſion à quelques Lecteurs. Il n'avoue, ou du moins il n'énonce qu'un crime de Dom Pèdre, c'eſt la mort de ce même Grand-Maître Frédéric, qu'il dit avoir été l'Amant de Blanche. Il rapporte auſſi-tôt la mort de Blanche. Ce rapprochement, en ſuppoſant qu'on veuille imputer à Dom Pèdre la mort de Blanche (ce que M. de Voltaire n'affirme ni ne dénie), donne, à tout hasard, l'idée d'un mari jaloux qui ſe venge ; il rappelle la rigueur de Conſtantin à l'égard de Fauſta & de Criſpe, & celle de Philippe II à l'égard d'Eliſabeth & de Dom Carlos. Fauſſe reſſemblance qui tient à l'art de l'Ecrivain ! La jalouſie n'entra pour rien dans la cruauté de Dom Pèdre ; il ſavoit trop bien qu'il n'avoit

aucun reproche à faire à Blanche, & il l'en haïssoit davantage. Il fit périr son frère par le même principe de haine & de fureur, qui lui fit immoler ses autres frères, & presque tous ses proches, & parce qu'il le soupçonnoit d'intelligence avec le Roi d'Aragon & le Comte de Transtamare. Quant à Blanche, il la fit, ou si l'on veut, il la laissa périr, parce que sa Maîtresse le vouloit.

M. de Voltaire observe que c'étoit l'intérêt des ennemis de Dom Pèdre de répandre dans l'Europe, qu'il avoit empoisonné sa femme.

Cela est vrai : mais pourquoi aimerions-nous mieux les regarder eux & les Historiens comme des calomniateurs, que d'imputer d'après eux, & d'après toutes les vraisemblances, ce crime de plus à celui qui en a commis tant d'autres, & qui, encore un coup, s'il n'a pas empoisonné sa femme, l'a certainement fait périr de chagrin & de misère dans une prison ?

M. de Voltaire observe, avec raison, que la France avoit intérêt de se délivrer des *Malandrins* ou *Grandes-Compagnies*, & que ces *Malandrins* que Du Guesclin conduisit à l'expédition d'Espagne étoient des brigands ; d'où il conclut, » que cette expédition consistoit à » conduire des brigands au secours d'un re- » belle contre un Roi cruel, mais légitime «.

Cette expédition pourroit être considérée sous un point de vue plus favorable ; on pourroit voir Charles V vengeant sa belle-sœur, & relevant l'humanité foulée aux pieds par un monstre, & le Connétable Du Guesclin exécutant les ordres de son Roi ; mais M. de Voltaire blâme, avec beaucoup de raison, la violence avec laquelle Du Guesclin & les Grandes-Compagnies allèrent rançonner Avignon.

M. de Voltaire dit que le Prince Noir, en embrassant la défense de Pierre le Cruel, prit par intérêt & par honneur le parti le plus juste. La cause de Dom Pèdre étoit celle des Rois ; celle de Transtamare étoit celle des hommes : il est fâcheux de voir d'un côté les droits de la Royauté, de l'autre, ceux de l'humanité. Les questions qui concernent ces droits respectifs, lorsqu'ils se trouvent en opposition, sont toujours délicates, & nous ne prétendons point y entrer ; M. de Belloy d'ailleurs les a traitées dans sa Pièce avec toute la circonspection & toute l'adresse qu'exigent ces matières.

L'Apologiste de Dom Pèdre a eu soin d'écarter tout ce qui n'étoit pas favorable à sa cause ; il a dissimulé que le Conseil du Prince Noir étoit d'avis qu'on abandonnât Pierre le Cruel à son mauvais génie & à son mauvais

PIERRE
LE CRUEL,
TRAGÉDIE.

Virtutem videant, intabeſcantque relictâ. PERSE.

Cette même Padille fait immoler Blanche de Bourbon, & ſans pouvoir jouir de la mort de ſa Rivale, elle deſcend au tombeau avec l'exécration publique.

Pierre le Cruel fait la guerre au Genre Humain; le Genre Humain ſe ſoulève contre lui; il meurt de la main du frère qu'il s'acharnoit à faire périr, & c'eſt ce frère qui remplit ſon Trône.

Dom Henri, inſtruit par ces exemples, ou porté naturellement à la vertu, s'écarte en tout des traces de ſon prédéceſſeur, & cherche ſon bonheur dans celui de ſon peuple; il vit en paix, règne avec gloire, & laiſſe une mémoire révérée & chérie.



PIERRE
LE CRUEL,
TRAGÉDIE.

Virtutem videant, intabescantque relictâ. PERSE.



PERSONNAGES.

DOM PÈDRE, Roi de Caſtille.

ÉDOUARD, Prince Anglais.

LE CONNÉTABLE DU GUESCLIN.

HENRI DE TRANSTAMARE, Frère naturel de Dom Pèdre.

BLANCHE DE BOURBON, Princeſſe Françaiſe.

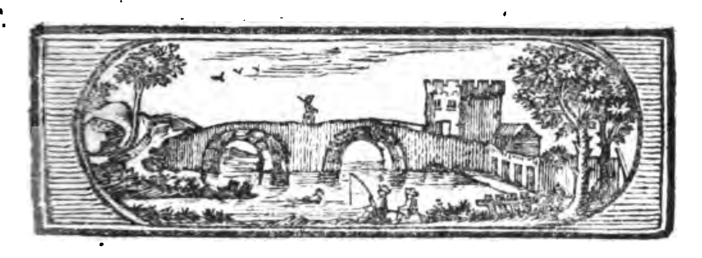
DOM FERNAND, Miniſtre & Général de Dom Pèdre.

ALTAIRE, Chef des Maures.

GARDES.

La Scène eſt en Caſtille, dans le Fort de Montiel, ou dans le Camp de Dom Pèdre, près de ce Fort.

Nota. L'Auteur ayant fait à cette Pièce des corrections aſſez conſidérables, dont une même change tout-à-fait le dénouement, nous avons cru devoir mettre au bas des pages & à la fin de la Pièce les variantes qui nous ont paru mériter d'être connues.



PIERRE
LE CRUEL,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente l'intérieur d'une Tour, une Chambre aſſez vaſte, dans le goût gothique, très-ſimplement meublée, & dont la fenêtre eſt garnie d'une grille de fer : cette Chambre a une grande porte dans le fond, une petite ſur le côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE JEUNE PRINCESSE, *ſeule.*

Elle eſt vêtue ſans éclat, aſſiſe dans l'attitude de l'accablement, & appuyée ſur une table : après quelques inſtans de ſilence, elle lève les yeux, & dit :

L'OMBRE enfin s'éclaircit: les premiers feux du jour
Pénètrent lentement dans cet obſcur ſéjour.

Ces murs me séparant de la Nature entière,
Me permettent du moins d'entrevoir la lumière.
Ah! l'aurore & la nuit me retrouvent en pleurs,
Sans qu'un léger sommeil me prête les douceurs
Que goûte un malheureux dans l'oubli de son être.—
O jour! depuis cinq ans, je ne t'ai vu renaître,
Qu'en demandant au Ciel de ne plus te revoir.
Mort, que j'appelle en vain; ô mort! mon seul espoir,
Romps le joug effroyable où je suis enchaînée;
O mort! délivre-moi du malheur d'être née.

(*Elle retombe dans sa première attitude; puis se relevant.*)

Un instant sur le Trône, & pour jamais aux fers!
Hélas! j'ai disparu de ce vaste Univers:
L'Espagne où je fus Reine, où je vis ignorée,
Me croit dans le cercueil, & Paris m'a pleurée.
Pleurée!—Oui, je le suis: dans mes tourmens secrets
J'ai le triste plaisir de coûter des regrets:
On plaignit, on vengea ma disgrace fatale;
Tout m'aima sur la terre, — hors ma vile rivale,
Hors mon cruel époux, qui seuls ont condamné
Ce cœur, plus pur encor qu'il n'est infortuné.—
Mais— de ces lieux déserts qui trouble le silence?

(*Elle paraît entendre du bruit en dehors.*)

La barrière du Fort s'ouvre avec violence!—
Quel tumulte confus?— Voyons.

(*Elle se lève & regarde à travers les barreaux de la fenêtre.*)

Sur ces remparts,

J'apperçois un drapeau, semé de léopards! —
Quelqu'un marche avec bruit! — L'effroi remplit
mon ame.

SCÈNE II.

UN CHEVALIER *parlant hors de la chambre.*

SOLDAT, ouvre. — Obéis, ou tu meurs.

(*la porte du fond s'ouvre, le Chevalier entre avec deux Ecuyers.*)

LA PRINCESSE.

Ciel!

LE CHEVALIER.

(*à part.*) Madame;
Pardonnez. — Que d'appas! tout accroît mes soupçons.
(*haut.*)
De mon audace heureuse apprenez les raisons.
Je vous suis inconnu, j'ignore qui vous êtes:
Je viens joindre le Roi qui fuit vers ces retraites;
Et pour calmer l'Espagne en ses troubles nouveaux,
J'arrive en ce moment des remparts de Bordeaux.
Je voulais occuper ce formidable asyle,
Qui devient pour Dom Pèdre une ressource utile;
Mais des refus suspects, des mots mystérieux
Ont enflammé soudain mes desirs curieux;
J'ai pensé—que ces murs enfermaient l'innocence.
Vos Gardes m'opposaient en vain la résistance;

Le vainqueur de Najarre & celui de Poitiers
Imprime le respect dans l'ame des Guerriers:
Dites un mot, Madame, & je romps votre chaîne.

LA PRINCESSE.

Est-il bien vrai? je vois le Prince d'Aquitaine,
Le Héros des Anglais & le Fils de leur Roi!
Vous, Edouard!

ÉDOUARD.

Mon nom vous répond de ma foi.

(Il fait signe à ses Ecuyers de se retirer.)

LA PRINCESSE.

Votre aspect doit ici m'affliger — & me plaire.
Le vainqueur de Poitiers a vu périr mon Père;
Le vainqueur de Najarre a vengé mon époux.

ÉDOUARD, *avec transport.*

Mon doute est éclairci. Vous vivez! quoi! c'est
vous,
Du malheureux Bourbon plus malheureuse fille?
Vous, Femme de Dom Pèdre & Reine de Castille!

BLANCHE.

Reine! vous le voyez.

ÉDOUARD *voulant se jeter à ses pieds.*

Ah! mon cœur éperdu
Vous rend l'hommage pur qu'il garde à la vertu.

(Toujours avec vivacité.)

Que vous avez coûté de larmes à la terre!
Oui, votre Père & vous, chéris de l'Angleterre....

Ennemis

Ennemis généreux, nous savons admirer
De vertueux rivaux, les vaincre & les pleurer.
Belle Bourbon, eh quoi! lorsque Pèdre & Padille
Du bruit de votre mort consternaient la Castille,
Sur vous, de leurs fureurs ils suspendaient le cours!
Ces deux ames de sang ont respecté vos jours!

BLANCHE, *plus vivement.*

Ils n'ont rien respecté. Si je respire encore,
Leurs ordres sont trahis, leur cruauté l'ignore.

EDOUARD, *de même.*

Croyez, si ce mystère eût percé jusqu'à moi,
Que j'aurais exigé de ce superbe Roi,
Quand ma main sur son front remit le diadême;
Qu'il vous rendît justice & se la fît lui-même.
Une seconde fois son trône est renversé.
Pèdre a besoin de vous pour s'y voir replacé.
Vous pouvez mieux que moi réparer sa ruine:
Mais le daignerez-vous? — Ah! dès leur origine,
De vos malheurs affreux retracez-moi le cours:
Ma foi, sans balancer, suivra tous vos discours:
Mon ame, jusqu'ici, toujours mal informée
Par la voix de Dom Pèdre ou par la Renommée,
Aspire, pour vous-même, encore à s'éclaircir.
Edouard mieux instruit pourra mieux vous servir:
Qu'il sache à quel excès Pèdre offensa vos charmes.
Princesse, en ce grand jour, si je taris vos larmes,
Je croirai vous devoir le plus chéri des biens: —
On m'accorde un bienfait en acceptant les miens.

BLANCHE, *avec tranquillité.*

Prince, de mes malheurs la confidence intime
Eſt due aux nobles ſoins d'un Héros que j'eſtime.
A mon époux, vous ſeul me pouvez réunir. —
Ah! pour lui, devant vous, que mon front va rougir! —
Daignez prendre ce ſiége, & vous allez m'entendre.

(*Ils s'aſſéient.*)

Mais, Seigneur, pardonnez un ſouvenir trop tendre;
Ici j'ignore tout. — Charle, époux de ma ſœur,
D'un Roi trop courageux plus ſage ſucceſſeur,
Cette ſœur même, hélas! ſi chère à mon enfance,
Dieu les conſerve-t-il au bonheur de la France?

ÉDOUARD.

Tous deux règnent, Madame, & par leurs douces loix
Conſolent leurs Etats du malheur des Valois:
Charle apprend aux Guerriers, que la valeur ſuprême,
Pour commander au ſort, ſe commande à ſoi-même;
Plus terrible pour Londre au fond de ſon Palais,
Que ſon père ſuivi de cent mille Français.

BLANCHE *en larmes.*

Ah! Prince, qu'à ma ſœur je dois porter envie!
Elle mourra Françaiſe au ſein de ſa Patrie:
Et moi, dans d'autres Cours deſtinée à régner,
L'Hymen m'offrait par-tout mon malheur à ſigner.

(*Elle s'essuie les yeux.*)

Dom Pèdre me choisit de l'aveu de sa mère,
Et m'obtint du grand Roi qui me servait de père,
Quand mon troisième lustre à peine finissait.
Déjà sa cruauté sourdement s'annonçait.
J'avouerai qu'en sortant de la Cour la plus chère,
La sienne, moins qu'une autre, alloit m'être étrangère :
L'illustre Castillane (1), aïeule des Bourbons,
Blanche, honneur de mon sèxe, avait joint nos Maisons :
Son nom, que je portais, m'invitait à la suivre,
M'enflammait du désir de la faire revivre.
Je voulais rendre au Tage, au pur sang de ses Rois,
Le présent qu'à la Seine ils ont fait autrefois :
Mon cœur se promettait, pour son premier ouvrage,
D'adoucir un Epoux qu'on me peignait sauvage;
Par de tendres vertus j'espérais le dompter,
Et gagner tous les cœurs pour les lui reporter.
J'arrive dans Burgos. Au lieu de l'allégresse,
Je vois dans tous les yeux le trouble, la tristesse;
La mère de Dom Pèdre, étouffant ses douleurs,
Vient, m'embrasse, — & bientôt me baigne de ses pleurs.
Je ne vois point le Roi, qui craint de voir sa mère;
Sous cent prétextes faux mon hymen se diffère.
Après de longs refus, Pèdre se montre enfin.
Il me mène à l'Autel avec un fier dédain :

(1) Blanche de Castille, mère de Saint Louis.

Cet hymen, dont Paris chantait les nœuds prospères,
Offrit le morne aspect des pompes funéraires.
La Cour, le Peuple entier, saisi d'un sombre effroi,
Cherche, en tremblant, mon sort dans les yeux de
son Roi :
Il me jette un regard, mais un regard farouche,
Sourit du froid serment qui tombe de sa bouche ;
Sort du Temple, & soudain, par des détours secrets,
Se dérobe à sa Cour, & me fuit pour jamais.
Peignez-vous ma surprise à cet excès d'outrage,
Le timide embarras, la candeur de mon âge,
La douleur & l'effroi de mes esprits confus :
Etrangère au milieu d'un monde d'inconnus,
Ne sachant où porter & mon trouble & ma plainte,
J'inspirais la pitié, mais la pitié contrainte.
Enfin on me révèle un mystère odieux,
Qui n'était un mystère, hélas ! que pour mes yeux :
J'apprends que, dans ce jour, où Pèdre avec ins-
tance,
Par ses Ambassadeurs pressait notre alliance,
Il avoit vu Padille, & qu'au prix de l'honneur,
Cette beauté si fière avoit gagné son cœur.
Me quittant aux Autels, le Monarque parjure,
Revolait dans ses bras consommer mon injure.
Tous deux en faisaient gloire ; & qui plaignoit mon
sort,
Recevait pour salaire ou les fers ou la mort.
Mais bientôt, sur moi-même assouvissant la rage
Que garde une ame vile au grand cœur qu'elle ou-
trage,

On m'arrache des bras de la mère du Roi,
Qui m'osoit consoler en pleurant avec moi;
Dom Pèdre me punit de la chérir en fille:
De prisons en prisons cachée à sa famille,
Je n'eus, pour soutenir mes misérables jours,
Que l'aliment du pauvre....& ne l'eus pas toujours.
Cependant il n'est plus de devoirs qu'il ne brave;
Tyran pour tout son peuple, & pour Padille esclave,
Il ravit les trésors, il fait couler le sang,
N'épargne ni vertu, ni naissance, ni rang.—
Je partage sa honte en vous traçant ses crimes.—
Mais comment vous compter ses illustres victimes?
Chaque meurtre excitant des murmures nouveaux,
Il rappelait sans cesse & lassait les bourreaux;
Le cruel—immola ses frères & leur mère,
Son tuteur, les neveux & la sœur de son père;
Sur sa mère....on retint son parricide bras;
Et l'ordre de ma mort combla ses attentats.

ÉDOUARD.

Je frémis. Chaque trait rappelle à ma mémoire
Ce que m'a dit Guesclin, ce que je n'ai pu croire.
Mais...Dom Pèdre à vos pieds n'est jamais revenu?

BLANCHE.

Padille craignait trop les droits de la vertu:
D'un amour tyrannique exerçant la puissance,
Elle avoit à son Roi défendu ma présence.

ÉDOUARD.

Dans quel temps osa-t-il ordonner votre mort?
Quelle main vous sauva, quel heureux coup du sort...

BLANCHE, *vivement* (1).

Quand le ſeul rejeton de ſa triſte famille,
Tranſtamare ſon frère entrait dans la Caſtille ;
Couronné par le peuple, appuyé des Français,
Il volait pour briſer les fers où je pleurais :
Pèdre, malgré l'Afrique & Grenade & Lisbonne,
Se voyant par Gueſclin renverſé de ſon trône,
Voulut punir ſur moi la France & les Bourbons :
Il me fit apporter un poignard, des poiſons.

---

(1) Quand l'Eſpagne épuiſée & touchant à ſa perte,
Pour arrêter le ſang dont elle était couverte,
De ce Roi deſtructeur briſait le joug affreux,
Et nommait Souverain ſon frère généreux ;
Ravi ſeul au bourreau de toute ſa famille,
Tranſtamare adoré rentrait dans la Caſtille ;
La France armait pour moi ſes Guerriers les plus fiers ;
Gueſclin, deux fois vainqueur, allait briſer mes fers ;
Malgré toute l'Afrique, & Grenade & Lisbonne,
Dom Pèdre ſe voyait arracher ſa Couronne.
Alors voulant punir la France & les Bourbons,
Il me fit apporter un poignard, des poiſons :
Fernand, qu'il en chargeoit, n'eut que le choix du crime.

ÉDOUARD, *avec la chaleur de l'intérêt.*

O d'un Roi trop cruel, Miniſtre magnanime!
Fernand. . . . . . .

BLANCHE.

Voit qu'un refus le perd, ſans me ſauver,
Il ſe charge du meurtre, & vient m'en préſerver.

Fernand qu'il en chargeait, n'eut que le choix du crime.
O d'un Roi trop cruel, Miniſtre magnanime !
Fernand voit qu'un refus le perd ſans me ſauver.

ÉDOUARD.

Il ſe charge du meurtre ?

BLANCHE.

Et vient m'en préſerver ;
Cachant mon nom, mon rang, qui m'expoſaient encore,
Sa prudence en ſecret m'envoya chez le Maure.
Mais lorſque votre bras par-tout victorieux
Eut rétabli Dom Pèdre au rang de ſes aïeux,
Par ordre de Fernand dans ces lieux tranſportée,
J'ai revu la priſon que j'avais habitée :
On m'y ſert avec ſoin ſans ſavoir qui je ſuis.
Morte à tout l'univers, ſeule avec mes ennuis,
Je rappelle en pleurant l'éclat de mon enfance,
Le jour où j'ai quitté le bonheur & la France :
Ah ! je croirais, ſans vous, que la tour de Montiel
Eſt le tombeau fatal que m'a choiſi le Ciel.

ÉDOUARD.

Je le bénis ce Ciel ; ſa faveur m'accompagne,
Lorſque pour vous ſauver il m'amène en Eſpagne.
Dom Pèdre me doit tout, il remplira mes vœux :
Dom Pèdre eſt criminel, mais Roi, mais malheureux ;
Dieu ſeul peut le punir, tout Roi doit le défendre.
Vers moi, dans ſon déſaſtre, il vint jadis ſe rendre ;

Dépouillé, fugitif, rebut des vils humains,
Il parut : & j'allai le servir de mes mains.
Pour régner à mon tour, le destin m'a fait naître ;
J'enseigne à respecter ce qu'un jour je dois être.
Dans les champs de l'honneur je m'arme contre un
Roi ;
Dans ma Cour, dans mes fers, il est un Dieu pour
moi.
J'estimais Transtamare & sa valeur brillante ;
Son ame est grande & fière, humaine & bienfai-
sante,
Fidelle à l'amitié, ferme dans le malheur......

BLANCHE.

Il a trop de vertus pour un usurpateur.

ÉDOUARD.

Madame, il n'en a plus, s'il détrône son frère.
Je viens les réunir par un accord sincère ;
Et vos jours conservés — appuieront ce dessein
Que la mort de Padille a fait naître en mon sein.

BLANCHE, *se levant.*

Quoi ! la mort de Padille ?

ÉDOUARD, *se levant aussi.*

Elle n'est plus, Madame.
Vous-même, libre encor, disposant de votre ame...

BLANCHE.

Quel discours ? Ciel ! Fernand !

SCÈNE III.

ÉDOUARD, BLANCHE, DOM FERNAND.

BLANCHE *à Dom Fernand avec une noble confiance.*

O mon Libérateur !
Viens : si tu crains ton Roi, voilà ton protecteur.

ÉDOUARD, *embrassant Dom Fernand.*

Oui, mortel généreux, oui, ma reconnoissance
Se charge du péril—& de la récompense.

Dom FERNAND.

Votre estime, Seigneur, est tout ce que je veux ;
La vertu qui l'obtient ne forme plus de vœux.
Vous, Madame, excusez l'excès de ma prudence,
Si toujours avec soin j'ai fui votre présence
Depuis l'instant heureux où je sauvai vos jours :
J'ai craint de vous offrir de dangereux secours,
Un entier abandon vous étoit nécessaire,
Un seul pas indiscret eût trahi ce mystère ;
A Padille en tous lieux tant de traîtres vendus,
Un seul courrier surpris, un confident de plus,
Exposaient votre tête à sa barbare haine.
Quand Padille expira, j'étais dans Trémisène,

Des ſoldats Afriquains je preſſais le départ :
(*à Edouard.*)
Ils doivent aujourd'hui joindre notre étendard.
(*à Blanche.*)
Hier, à mon retour, je crus l'inſtant propice
Pour inſtruire le Roi de mon ſage artifice :
Soudain Pèdre enchanté conçut l'heureux deſſein
De déſarmer la France en vous rendant ſa main :
Mais attaqué, ſurpris & vaincu par ſon frère,
De ces ſoins importans ſon cœur s'eſt vu diſtraire.
J'ai couvert ſa retraite : & , pour braver le ſort,
Je viens d'aſſeoir ſon camp ſous Tolède & ce fort:
Pour rompre ici vos fers lui-même va ſe rendre :
(*à Edouard.*)
Il vous cherche.

SCÈNE IV.

DOM PÈDRE, ÉDOUARD, BLANCHE, DOM FERNAND, GARDES.

Dom PÈDRE *à Edouard.*

O bonheur où je n'ai pu m'attendre !
Je vois la Reine & vous ! mes revers vont finir.
Je vais tranquillement & régner & punir.
Voilà Paris & Londre unis pour ma querelle ;
Cimentons par le ſang mon trône qui chancelle.

ÉDOUARD.

Un projet plus humain m'amène ici, Seigneur:
J'y viens moins en Guerrier qu'en Pacificateur;
Mais ferme en ma promeſſe & prêt à vous défen-
dre; —
Vous êtez malheureux; vous auriez dû m'attendre.

Dom. PÈDRE, *lui prenant la main.*

Digne Héros! — Bourbon, détourne encor les yeux!
(*à la Princeſſe qui eſt un peu détournée.*)
Je viens vous arracher de ces funeſtes lieux:
Oubliez des fureurs que le remords efface.
(*montrant Edouard.*)
La vertu me protège & doit m'obtenir grace.
(*d'un ton d'humeur.*)
De votre époux du moins contemplez les regrets:
(*elle le regarde; il paraît frappé: il l'examine avec attention & plaiſir.*)
Je ſens mon cœur ſaiſi..... percé de mille traits.
Padille à tant d'appas me ſembloit préférable! —
Rarement l'œil voit bien quand le cœur eſt coupable.

ÉDOUARD.

J'aime le repentir: — mais j'en crains les effets.

Dom PÉDRE.

Pourquoi, Seigneur? Je veux expier mes forfaits:
(*à Blanche.*)
Ils ſont ſans nombre....

BLANCHE.

Hélas !

Dom PÈDRE.

Comptez-les par vos larmes.

(à Edouard, avec le déſordre d'une paſſion naiſſante.)

Cette longue douleur n'a point terni ſes charmes.
Autrefois à l'Autel, mon indomptable orgueil
Laiſſa ſur elle à peine échapper un coup d'œil.
Si j'euſſe pu la voir, ah ! l'aurais-je outragée !

(à Blanche.)

De mon perfide amour vous êtes bien vengée.
Le voici ce moment trop long-temps attendu,
Ce jour de mon bonheur, ce jour de ma vertu,
Où l'âme de Bourbon va me faire une autre ame.
Je veux, après l'affront de mon hymen infame,
Aux yeux de ce Héros défenſeur de mes droits,
Tour-à-tour le vainqueur & le vengeur des Rois,
Aux yeux de tout mon camp, de l'Europe étonnée,
Former les nœuds brillans d'un nouvel hyménée.

(il donne un coup d'œil à Edouard.)

BLANCHE.

Dans ce grand changement qu'à peine je conçois,
Interdite, & doutant des vœux que je dois,
Je crains qu'un tel retour ſoit l'ouvrage d'un ſonge,
Et qu'en mes premiers maux le réveil me plonge.

(à Dom Pèdre.)

Seigneur, par des remords ſi nouveaux & ſi prompts,
Croyez-vous qu'un moment efface tant d'affronts ?

De mon hymen fatal je révère la chaîne ;
Mon malheur fut toujours de vous devoir ma haine.
J'oublierai par vertu l'arrêt de mon trépas.
Mais puis-je sans horreur me voir entre vos bras,
Fumant encore du sang de la Castille entière ?—

(à Edouard.)

Prince, il faut avant tout m'éclaircir un mystère.
Je puis, me disiez-vous, disposer de mon cœur ;
Je suis libre..... eh ! comment ?

DOM PÈDRE.

Qu'avez-vous dit, Seigneur ?

ÉDOUARD.

La vérité. —Madame, elle va vous surprendre.

DOM PÈDRE.

Quoi !....

ÉDOUARD.

Les Princes sont faits pour la dire & l'entendre.—
Pensez-vous que, trompant sa vertu, sa candeur,
Je garde par faiblesse un silence imposteur ?
Je souffre qu'avec vous, se croyant enchaînée,
Elle aille confirmer votre faux hyménée ?

BLANCHE.

Ciel !

ÉDOUARD, *à la Princesse.*

Avant le serment qu'il vous fit à regret,
Padille avait sa foi par un hymen secret :
Et, lorsqu'à ses fureurs il vous crut immolée,
Soudain cette union hautement révélée,

Prouvée avec éclat aux États Castillans,
Fit voir de votre hymen les vains engagemens :
En rougissant pour lui de sa première chaîne,
On reconnut Padille ; elle était femme & Reine.
Le Ciel n'a donc jamais uni votre destin
A ce Roi, dont l'hymen fixait déjà la main ;
Et l'auguste Bourbon, que trompa sa promesse,
N'est point esclave & Reine ; elle est libre & Princesse.

Dom PÈDRE, *voyant la surprise de Blanche.*

Ah ! je lis dans ses yeux que vous m'avez perdu.

ÉDOUARD.

Je me perdrais, Seigneur, pour sauver sa vertu.

BLANCHE, *avec le saisissement & le délire de l'extrême joie.*

Qu'entends-je ? se peut-il ?... Gloire, bonheur suprême !
Quand je devrais ici périr au moment même,
O Ciel tant imploré ! que ne te dois-je pas ?
Je sais, avant l'instant marqué pour mon trépas,
Que je ne fus jamais unie à ce parjure,
Qu'il n'eut de droit sur moi qu'à force d'imposture !

(*avec la plus grande fierté.*)

Réponds-moi maintenant, ô tigre ensanglanté !
Rends compte de ma vie & de ma liberté.
Je ne te parle plus en épouse, en victime,
Qui respecte l'abus d'un titre légitime ;

Je te parle en Françaiſe, en fille de vingt Rois,
Qui n'eut pas le malheur de naître ſous tes loix :
Pourquoi devant l'autel, que profanait ta vue,
M'engager cette foi qu'une autre avait reçue ?
Tu craignais qu'un refus, inſultant pour mon nom,
Ne ſoulevât la France & ta propre Maiſon ?
Pourquoi donc, à l'inſtant, leur faire une autre offenſe,
Me bannir, me livrer aux fers, à l'indigence ?
Ah ! mon plus grand bonheur..... c'eſt l'inſolent dédain,
Qui borna mon outrage au ſeul don de ta main :
Par-tout tu raviſſais ou l'honneur, ou la vie,
Dans ton infame Cour j'échappe à l'infamie !
Va, j'aime trop mon ſort pour vouloir t'en punir :
Dans les bras de ma ſœur je cours m'en applaudir.

(à Edouard, en courant à lui.)

Vous, qui m'êtes uni par les plus nobles chaînes,
Car le ſang des Capets coule auſſi dans vos veines,
Prince, il faut aſsûrer ma retraite & mes jours :
Blanche vous fait l'honneur d'implorer vos ſecours ;
Si des fers opprimaient votre épouſe ſi chère,
Penſez-vous qu'un Bourbon rejetât ſa prière ?

ÉDOUARD *lui préſentant la main avec fermeté.*

Venez, Madame.

Dom PÈDRE *l'arrêtant par l'autre bras.*

Quoi ! l'arracher de mes mains,
Et juſques dans mon camp ! quels ſont donc vos deſſeins ?

Voulez-vous aujourd'hui me combattre moi-même,
Et livrer mon épouſe à mon frère qui l'aime?
Sitôt qu'il crut ſa mort, il vanta ſon ardeur...

BLANCHE.

(*à part.*)

Il m'aïme! — Ah! ce ſeul mot me fait lire en mon
cœur.

Dom PÈDRE *l'obſervant.*

Dieu! s'il était aimé! ſi je pouvais le croire!...
Prince, j'ai reſpecté votre nom, votre gloire;
Je vais tout oublier dans ma prompte fureur;
L'amour, même en naiſſant, eſt terrible en mon
cœur.

(*avec la plus grande violence.*)

Rien n'eſt ſacré pour moi, quand le courroux m'é-
gare;
Malheur à qui me force à devenir barbare!

ÉDOUARD, *avec le ton d'une colère retenue.*

Modérez-vous, Seigneur : ne faites point rougir
Un Prince, votre appui, qui vient pour vous ſervir.
Je ſuis armé pour vous contre un frère rebelle;
Si Blanche eſt en péril, je ſuis armé pour elle.
Connaiſſez un Anglais, dont la libre équité
Entre tous les partis marche avec fermeté.
Jeune, la paſſion qui ſoudain vous enflamme,
Eſt l'ivreſſe des ſens, que dompte une grande ame:
D'un Monarque proſcrit ſachez le digne emploi;
Pour remonter au trône il faut régner ſur ſoi:

Peut-être

Peut-être qu'en cédant Bourbon à votre frère,
Elle feroit le nœud d'un traité falutaire:
Mais c'eft d'elle, en un mot, & du Roi des Français
Que fon fort dans mes mains dépendra déformais.
J'attends ici Guefclin que mon bonheur me livre,
Qui, toujours mon captif, m'écrit qu'il va me fuivre;
Il defire la paix, Henri fuit tous fes vœux;
Plus calme, vous pourrez nous en croire tous deux.—
Madame, en attendant, de vous je vais répondre;
Vous ferez fous ma garde, en paix comme dans
Londre.
Ne craignez pas, Seigneur, que je faffe à vos yeux
Du droit de mes bienfaits un joug injurieux;
Ils n'ont pas cet orgueil dont le fafte humilie;
Et fi je m'en fouviens, c'eft quand on les oublie.

(*Il emmène Bourbon.*)

Dom PÈDRE, *les fuivant.*

C'en eft trop, & je cours....

SCÈNE V.

DOM PÈDRE, DOM FERNAND, GARDES *en dehors.*

Dom FERNAND, *arrêtant Dom Pèdre.*

QUEL tranfport violent!
Il ne la ravit point; il refte en votre camp:
Calmez-vous, demeurez.

Dom PÈDRE.

Oui ; dévorons ma rage. —

(*se tournant vers la porte par où Edouard est sorti.*)

Tes bienfaits !.... à mes yeux, sont ton premier outrage.
Qu'ils sont avilissans, ces droits d'un bienfaiteur !

(*se promenant avec fureur.*)

Mais que dans ma Cour même on soit mon protecteur,
Mon arbitre, mon juge !... Et dans quel temps encore !
Penses-tu qu'aujourd'hui ma faiblesse t'implore ?
Non, non : je ne suis pas dans cet état honteux
Où j'allai mendier tes secours orgueilleux :
Le Navarrois, le Maure, armés pour ma défense,
Avec moins de hauteur, n'ont pas moins de puissance.
Qu'ai-je à craindre de toi, mortel audacieux ?
Sur le bruit de ton nom, tu reviens en ces lieux
Seul, sans Cour, sans armée, avec ta faible garde ;
Et tu crois m'imposer ! Et ton orgueil hazarde
D'abuser des vains droits d'un service passé !
Tu ne peux plus m'en rendre, & tout est effacé.
Tu céderas, Bourbon, ou cesseras de vivre.
Va, j'empêcherai bien que ton choix ne la livre
A celui des humains que j'abhorre le plus ;
Ce frère, qui m'ôta, par ses fausses vertus,
Les cœurs de mes sujets, mes trésors, mon empire,
N'aura jamais du moins une épouse où j'aspire :
Et je préférerais, comme un sort moins fatal,
La mort de ce que j'aime au bonheur d'un rival.

SCÈNE VI.

DOM PÈDRE, ALTAIRE, DOM FERNAND, GARDES *hors la porte.*

Dom FERNAND.

LES Maures nous ont joints; voici le brave Altaire.

ALTAIRE, *à Dom Pèdre.*

L'Empereur Afriquain, ton ennemi, mon père,
M'envoye ici des Rois venger la majesté :
Il ne demande rien. Tu peux en liberté,
Quand nous t'aurons soumis tes peuples & ton frère,
Reprendre contre nous ta haine héréditaire;
Nos glaives seront prêts. — Aux portes de Montiel,
Je viens de rencontrer ce terrible mortel
Que le sort rend captif du Prince d'Angleterre,
Ce Guesclin, notre maître au grand art de la guerre.
Quand je vais avec toi combattre ses amis,
Je me plains qu'à leur tête il ne soit point remis:
Devant un tel rival le courage s'enflamme,
Et l'aspect d'un Héros semble agrandir mon ame.

Dom PÈDRE, *en l'embrassant.*

Généreux Musulman, j'attends tout de ton bras:
(*à Dom Fernand.*)
Guidez-le dans ma tente, & j'y suivrai vos pas.

(*Altaire & Dom Pèdre sortent.*)

Guesclin semble arriver pour combler ma vengeance :
Il fit régner mon frère, il est en ma puissance !
Je sens que tout accroît dans mon cœur irrité
Les cruelles fureurs dont je suis tourmenté.
C'est un torrent fougueux qui, malgré moi, m'entraîne :
Toutes mes passions ressemblent à la haine.
Je ne puis, — ni ne veux surmonter leur transport ;
Qui vient leur résister se dévoue à la mort.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

Le Théâtre représente, dans le fond, tout le Camp de Dom Pèdre, au milieu duquel on voit le Fort & la Tour de Montiel : sur le devant sont deux Tentes, dont l'une plus avancée est celle d'Edouard, qui y arrive avec Du Guesclin.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, DU GUESCLIN.

ÉDOUARD.

Du camp de Dom Henri, ce Français va venir ;
Dans ma tente, Guesclin, daignez l'entretenir :
Qu'il y soit sans frayeur, ma foi lui sert d'ôtage.

DU GUESCLIN.

Transtamare lui-même y viendrait sur ce gage.

ÉDOUARD.

Dom Pèdre est plus tranquille : aux chefs des Musulmans
Il apprend ses desseins, il reçoit leurs sermens.

(*montrant l'autre tente.*)

Bourbon, dans cette tente où vos yeux l'ont revue,
Peut être, en un moment, par mon bras défendue:

Cependant, dites-moi quelle étrange raiſon
Vous fait en ces climats revenir ſans rançon;
Charles ne doit qu'à vous le ſalut de la France,
Et n'a pas de Gueſclin payé la délivrance?

DU GUESCLIN.

C'eſt moi qui de ſes dons fis un juſte refus;
A l'Etat épuiſé ma main les a rendus:
Dans les malheurs publics, un Monarque économe
Doit-il prodiguer l'or aux beſoins d'un ſeul homme?
J'ai voulu prendre part à nos communs revers,
Et par mes propres biens me racheter des fers.
J'allai chercher moi-même au fond de l'Armorique (1)
L'honorable débris de ma fortune antique,
Et des dons de Henri le dépôt précieux;
Lorſque ma digne épouſe, accourant à mes yeux:
» Tu vois, m'a-t-elle dit; nos guerres inteſtines
» Ont rempli nos climats de morts & de ruines;
» Avant mon triſte ſort, que je n'ai pu prévoir,
» A la Patrie en pleurs j'ai penſé tout devoir.
» Le bien de mes aïeux, égal à ma naiſſance,
» Que m'avait conſervé leur modeſte opulence,
» Et qu'honora l'amour en l'offrant à Gueſclin,
» Fut le tréſor du pauvre, & nourrit l'orphelin;
» Je leur ai livré tout dans ce temps ſi funeſte;
» Ton épée & ton nom, voilà ce qui nous reſte «.

---

(1) Ancien nom de la Bretagne: Froiſſard appelait encore Du Gueſclin, l'*Aigle de l'Armorique*.

ÉDOUARD, *avec transport.*

C'eſt avoir plus encor que les tréſors des Rois. —
Ah ! ſa bonté prodigue a prévenu tes loix.
Magnanimes époux, quel bonheur eſt le vôtre !
Toujours un de vos cœurs fait la gloire de l'autre.

DU GUESCLIN, *affectueuſement.*

Cher Prince, vous goûtez ce bonheur ſouverain.
Votre épouſe, elle-même, en nous cachant ſa main,
Sous des noms ſuppoſés fit compter à mon frère
Cette riche rançon qu'exigeait votre père :
Mon erreur accepta ces ſecours imprévus.
Mais trente Chevaliers dans Bordeaux retenus,
Courbés ſous l'indigence, & reſpirant à peine,
Victimes de l'honneur, périſſaient dans leur chaîne;

(*vivement.*)

Je leur ai partagé tout l'or de ma rançon,
Et par leur liberté je rentre en ma priſon.
Ils l'ignoraient, Seigneur, & vous devez le croire.
Plus utiles que moi pour fixer la victoire,
Au camp de Tranſtamare, ils ont ſu parvenir,
Et peut-être en eſt-ce un qui veut m'entretenir.

ÉDOUARD.

Rien ne m'étonne en vous, mais tout me fait envie.
Quoi ! de vous imiter la douceur m'eſt ravie !
Mon père s'eſt bientôt repenti du traité,
Qui, même à ſi haut prix, mettoit ta liberté.
Il veut que ta rançon dans mes mains apportée,
Après les temps preſcrits, ne ſoit plus acceptée.

Ce matin j'arrivais, & déjà Dom Henri,
En m'offrant tout ſon or, demandait ſon ami :
Mais les temps ſont paſſés ; il faut que j'obéiſſe,
Que je faſſe à mon père un ſi dur ſacrifice :
Cet ordre eſt le premier de ce père adoré,
Oui, le ſeul dont mon cœur ait jamais murmuré.

DU GUESCLIN.

Je n'eſpère pas moins ma prompte délivrance ;
Tranſtamare au lieu d'or emploîra la vaillance.
Il ſait trop que lui ſeul a fait tout mon malheur :
Des chaînes de Gueſclin vous lui devez l'honneur....
N'en parlons plus.—Souffrez que j'acquitte la France
Du tribut de reſpect & de reconnaiſſance,
Qu'en délivrant Bourbon méritent vos bienfaits.
O Héros ! protecteur des Héros de Calais,
Dès l'enfance aux vainqueurs vous ſerviez de modèle:
Qu'à toutes vos vertus j'aime à vous voir fidèle !
Mais ce ſont ſes pareils qu'un grand cœur doit chérir ;
C'eſt Valois dans les fers qu'Édouard put ſervir :
Sachez que votre bras ici ſe déshonore,
S'il protège un tyran que l'Univers abhorre.
A quels noms mêlez-vous ce beau nom d'Édouard ?
Et parmi quels drapeaux flotte votre étendard ?
Voit-on deux Eſpagnols dans cette immenſe armée ?
De Muſulmans, d'Hébreux, elle eſt toute formée ;
Et des dignes ſoldats de ce vil Navarrois (1),
Qui vend, trompe, aſſaſſine, empoiſonne les Rois.

---

(1) Charles le Mauvais, Roi de Navarre, digne Allié de Pierre le Cruel.

Quel intérêt vous dicte une telle alliance ?
L'orgueil de relever l'ennemi de la France ?
Grace à la politique, à sa fausse grandeur,
La gloire des Héros n'est pas toujours l'honneur.

ÉDOUARD.

Eh bien ! terminons tout par l'accord le plus sage :
J'avais besoin de vous pour un si grand ouvrage.
Je vais revoir le Roi ; j'espère le fléchir.

(*lui prenant la main.*)

Guesclin, nos longs débats vont enfin s'assoupir.

DU GUESCLIN, *vivement.*

Si pour jamais, Seigneur, nos Nations amies.....

ÉDOUARD, *avec confidence.*

Va, l'Europe craindrait de les voir trop unies :
Le monde entier trembla, quand le Roi des Anglais
Fut tout prêt de s'asseoir au trône des Français :
Ces deux peuples vainqueurs, l'un pour l'autre indomptables
Sous les mêmes drapeaux seraient trop redoutables ;
Et leurs sceptres un jour rassemblés dans ma main,
Rendraient mes successeurs les Rois du genre humain.
Le Ciel, en divisant la France & l'Angleterre,
Sauve la liberté du reste de la terre.

DU GUESCLIN.

C'est nous estimer trop : il est des Castillans,
Des Germains.... Je crois voir le Français que j'attens.

ÉDOUARD.

Je vous laiſſe.

(*Il ſort de la tente avant que le Français y entre.*)

DU GUESCLIN *regardant le Français.*

Son caſque eſt fermé ! quelle crainte
Peut l'agiter ?

SCÈNE II.

DU GUESCLIN, UN CHEVALIER *inconnu.*

LE CHEVALIER, *portant une écharpe blanche, & ayant la viſière de ſon caſque baiſſée.*

Ici ſommmes-nous ſans contrainte ?

DU GUESCLIN.

Oui. — Mais quel ſon de voix !

LE CHEVALIER, *levant la viſière de ſon caſque.*

Cher Gueſclin !

DU GUESCLIN *effrayé.*

Dom Henri !
Dieu ! ... que prétendez-vous ?

DOM HENRI, *tranquillement en lui prenant la main.*

Imiter mon ami ;
Juſtifier ſon cœur par ma reconnaiſſance.

DU GUESCLIN.

J'admire avec terreur ſa ſublime imprudence.
Riſquer votre couronne !

Dom HENRI.

Eh bien ! je te la doi.

DU GUESCLIN.

Vos jours !

Dom HENRI, *vivement.*

Cent fois Gueſclin riſqua les ſiens pour moi.
Va, d'un jeune Eſpagnol connais le caractère ;
Notre orgueil, dédaignant une gloire vulgaire,
Loin de l'ordre commun va chercher des vertus ;
Des périls ſans exemple ont un attrait de plus.
Penſes-tu que Dom Pèdre eût jamais pu s'attendre
Que, pour toi, dans ſon camp j'aurais oſé me rendre ?
Son cœur ſoupçonne-t-il la généroſité ?
L'audace du projet en fait la ſûreté.
C'eſt pour toi que je tremble, & c'eſt ce qui m'amène :
Je connais trop mon frère & ſa rage inhumaine,
Pour te voir dans ſes mains ſans en frémir d'effroi ;
Tu fis tout mon bonheur, il te hait plus que moi.

DU GUESCLIN.

Qu'ai-je à craindre ? Édouard dont ſeul je dois dépendre.....

Dom HENRI.

Édouard périra, s'il oſe te défendre.
Qu'il s'attende lui-même au plus noir attentat ;
Puiſqu'il ſert un Tyran, il doit faire un ingrat.—

Ami, de mes trésors tu sais que l'offre est vaine;
Que les frayeurs de Londre éternisent ta chaîne:
Je veux de ce camp même aujourd'hui t'enlever:
J'ai formé ce dessein & saurai l'achever.
Va, je mets à profit les leçons de mon Maître.
En marchant vers ces lieux, j'ai su tout reconnaître:
A travers ce bois sombre & ces rochers affreux,
Mes soins ont découvert un chemin ténébreux,
Où ramenant bientôt mon élite indomptable,
Je viens à sa prison ravir mon Connétable:
Et si mon imprudence a causé tes revers,
C'est ma sage valeur qui va briser tes fers.

DU GUESCLIN, *avec véhémence.*

Oui, Prince: c'est ainsi que le droit de la guerre
Doit ravir noblement Guesclin à l'Angleterre.
Je ne peux fuir mes fers, mais on peut les briser;
Et, libre par vos mains, j'ai droit de tout oser.
Enervé près d'un an par un repos infame,
Le besoin de la gloire a fatigué mon ame:
Temps perdu pour l'honneur, tu seras remplacé:
L'excès de l'avenir remplira le passé. —
Mais Bourbon viendra-t-elle.... & peut-elle nous suivre?
A la foi d'Édouard elle-même se livre....

Dom HENRI.

Ciel! que dis-tu? Bourbon!....

DU GUESCLIN.

Ce bonheur imprévu,
A votre oreille encor n'est donc pas parvenu?

Dom HENRI, *tressaillant d'inquiétude & de joie.*

Non : quel espoir confus égare ma pensée !
Dans mon cœur palpitant une joie insensée....
Bourbon !

DU GUESCLIN.

Elle respire.

Dom HENRI.

O moment enchanteur !
Blanche, — tu vis encore ! — & tu n'es point ma sœur !
Je vouais à ton ombre une amour immortelle : —
Que mon cœur est heureux de se trouver fidèle !
Eh ! qui l'a pu sauver ?

DU GUESCLIN.

Le sage Dom Fernand.
Édouard de ses jours répond seul maintenant.

Dom HENRI.

C'est à moi d'en répondre. Ah ! mes pleurs, mon ivresse,
Tous mes sens éperdus nagent dans l'allégresse :
Ami, courons vers elle.

DU GUESCLIN.

Où vous exposez-vous ?
Craignez tous les regards. Je tremble; on vient à nous :

(*En baissant la visière du casque de Dom Henri.*)

Cachez plutôt vos traits. — C'est la Princesse même.
Préparons-la du moins à sa surprise extrême.

SCÈNE III.

DOM HENRI, BLANCHE, DU GUESCLIN.

BLANCHE, *sortant de l'autre tente.*

Je ne crois pas ici troubler votre entretien ;
Les secrets de vos cœurs n'en sont pas pour le mien.
(*A Dom Henri.*)
Si Henri sait mon sort, Seigneur, quelle est sa joie !

Dom HENRI, *toujours couvert.*

Il le sait.

BLANCHE.

Permettez du moins qu'il vous revoie
Chargé des vœux pressans de ma juste amitié.
Toujours à mes malheurs il s'est associé ;
Jadis j'ai vu son sang couler pour ma défense,
Qu'il ne hasarde point quelque triste imprudence.

DU GUESCLIN.

De celle qu'il hasarde, à vos yeux, je frémis :
Ici même, en secret, il voulait être admis.

BLANCHE, *effrayée, à Dom Henri.*

Ah ! courez prévenir......

Dom HENRI, *d'une voix tremblante, en lui prenant la main.*

Il n'est plus temps, peut-être.

BLANCHE.

Ciel ! à ſon trouble... au mien ... puis-je le méconnaître ?

Dom HENRI, *levant la viſière de ſon caſque.*

Oui, c'eſt votre vengeur qui tombe à vos genoux,
(*Il ſe relève.*)
Qui vous voit, vous adore, — & mourra votre époux.

BLANCHE, *tendrement.*

Inſenſé ! — ſe peut-il qu'un zèle téméraire
Vienne livrer pour moi la tête la plus chère ?

Dom HENRI, *avec la plus grande vivacité.*

Je vins pour l'amitié, j'ignorais mon bonheur :
Mais jugez pour l'amour ce qu'aurait fait mon cœur. —
Je le déclare enfin ce feu ſi légitime,
Que long-temps mon erreur a caché comme un crime ;
Dès le premier regard que je levai ſur vous,
Mon œil fut indigné de vous voir un époux :
Pour vous ſuivre à l'autel j'accompagnais mon frère ;
Sa froideur redoubla ma jalouſe colère.
Quand il ſortit du temple, & courut vous trahir,
Je ne ſai quel eſpoir me le fit moins haïr.
Dans l'avenir obſcur, une confuſe image
Me montra mon bonheur, — dont elle était le gage.
Les vrais preſſentimens ſont un don de l'amour.
Je ne partageai point les regrets de la Cour ;

Moi, qui de tout mon ſang voudrais payer vos larmes,
Dans un de vos malheurs j'oſai trouver des charmes.
Mais quand votre trépas fut par-tout publié,
Je mourais de douleur — ſans ſa tendre amitié.
Gueſclin, ſauvant mes jours d'un déſeſpoir funeſte,
Pour vous, ſans le ſavoir, en conſerva le reſte:
Le Ciel veut qu'en tous temps il ſoit de mon deſtin
De voir, dans mon bonheur, l'ouvrage de Gueſclin.

DU GUESCLIN.

Prince, un ſi noble aveu fait mon plus beau ſalaire.—
Reine, voilà l'époux choiſi par votre frère:
Charle, avant que Dom Pèdre en eût ſemé le bruit,
De l'hymen de Padille en ſecret fut inſtruit:
Et, pour vous délivrer, armant toute la France,
De ce Prince & de vous il conclut l'alliance:
Pour dot, ſur la Caſtille il vous tranſmit ſes droits,
Acquis à nos Bourbons, au défaut des Valois.
Quand le Prince, éprouvant une diſgrace utile,
Dans l'aſyle des Rois vint chercher un aſyle;
Roi ſans trône, & dès-lors Citoyen de Paris,
Vingt fois pleurant vos jours que nous croyions finis,
J'ai vu Charle & Bourbon s'écrier ſans myſtère:
» Si Blanche reſpirait, ce ſerait-là mon frère «.
Le Ciel pour ce Héros vous ſauva du trépas;
Il veut unir vos cœurs pour unir deux Etats:
Par le ſang des Bourbons, par la gloire enchaînées,
France, Eſpagne, à jamais joignez vos deſtinées.

BLANCHE

BLANCHE.

Cher Prince ! c'eſt pour vous qu'on exige ma foi,
Le jour même où j'apprends qu'elle eſt encore à moi !
Quel ſort heureux ſuccède au ſort le plus barbare !
Je crus être à Dom Pèdre & ſuis à Tranſtamare !
J'avouerai qu'en ſuivant votre frère à l'autel,
Je vous diſtinguai peu dans mon trouble mortel :
Et dès-lors par l'hymen me croyant aſſervie,
J'aurais dompté mon cœur, s'il m'eût jamais trahie.
Mais ſongez à Tolède, à nos communs revers ;
A ce jour où le Peuple indigné de mes fers,
M'enlevant avec rage à ma garde ſanglante,
Dans un aſyle ſaint me dépoſa mourante.

(*à du Gueſclin.*)

Pèdre y vole ; il apporte & le fer & les feux ;
Me vient, en rugiſſant, ſaiſir par les cheveux ;
M'entraîne.... Un bras s'oppoſe à ſa fureur extrême ;
Un Héros le déſarme ; — Henri, c'était vous-même.
Mais un ſoldat cruel donne ſon glaive au Roi,
Il frappe, & vous tombez palpitant près de moi :
J'expirais. — Pour ſouffrir, rappelée à la vie,
C'eſt depuis ce moment que je l'ai moins haïe.
Occupée en ſecret de mon cher défenſeur,
Son image m'apprit à jouir de mon cœur :
Ce cœur timide & pur, qui s'ignorait lui-même,
Quand mon frère a parlé, s'avoue enfin qu'il aime,
Et ſe livre au bonheur, ſeul fait pour me charmer
D'adorer par vertu ce que j'ai craint d'aimer.

DU GUESCLIN.

J'apperçois Édouard.

BLANCHE.

Redoutez sa présence.

Dom HENRI.

Jamais il ne m'a vu; soyez en assûrance.

SCÈNE IV.

DOM HENRI, ÉDOUARD, BLANCHE, DU GUESCLIN.

ÉDOUARD.

Dom Pèdre à mes desirs daigne enfin se prêter,
Madame: avec son frère il consent de traiter;
Et des conditions qu'il a droit de prescrire,
(*à Dom Henri.*)
Chevalier, dans l'instant il viendra vous instruire.

BLANCHE, *épouvantée.*

Grand Dieu!

DU GUESCLIN & Dom HENRI.

Pèdre!

ÉDOUARD.

Il me suit.

Dom HENRI, *à part.*

Il faut périr.

BLANCHE.

Guesclin....

ÉDOUARD.

Vous pâlissez tous trois ! quel est l'effroi soudain....

DU GUESCLIN.

Il est juste, Seigneur : vous voyez Transtamare.

BLANCHE, *à du Guesclin.*

Cruel, vous le perdez !

Dom HENRI.

Quoi ! l'ami le plus rare
Me livre....

ÉDOUARD.

A ma foi, Prince ! & vous voilà sauvé.
Il me connaît.

(*à du Guesclin, en l'embrassant.*)

Jamais tu ne l'as mieux prouvé :
Ah ! cette confiance & cet excès d'estime
M'attendrit jusqu'aux pleurs par sa candeur sublime.

DU GUESCLIN, *tranquillement.*

Je vois l'occasion d'illustrer un grand cœur ;
Je ne puis m'en saisir, je l'offre à mon vainqueur.

ÉDOUARD, *appelant un Anglais qui entre.*

(*à Dom Henri.*)

Névil ! — Éloignons Pèdre. Il peut, dans sa furie,
Me braver, & nous perdre.... aux dépens de sa vie.

(*vivement à l'Anglais.*)

Courez ; dites au Roi qu'un funeste devoir
Contraint ce Chevalier de partir sans le voir ;

Qu'il faut qu'avec Guesclin moi seul je l'entretienne.
Faites garder ces lieux de peur qu'on nous surprenne.
(l'Anglais sort.)

BLANCHE, *à Édouard.*

O Héros! qui, deux fois me sauvez dans un jour......

ÉDOUARD, *montrant Dom Henri.*

A sa témérité je reconnais l'Amour.

DU GUESCLIN.

Non: & ce que l'Amour entreprend par délire,
Le calme du courage à ce Prince l'inspire.
Il vint, de son épouse ignorant les destins,
Concerter un projet; — pour m'ôter de vos mains.
Dom Henri que, sans moi, couronna la victoire,
Se souvient d'un captif inutile à sa gloire;
Le Roi devient soldat pour servir son ami.
Eh bien! voilà le cœur que je vous ai choisi;
Prince, mes deux Héros étaient faits l'un pour l'autre;
Chérissez mon ami, — comparez-lui le vôtre;
Ce tigre tout souillé de sang & de forfaits: —
J'ai placé, mieux que vous, l'honneur de vos bienfaits.

Dom HENRI, *à Édouard.*

Seigneur, ma défiance est un outrage insigne,
Dont je rougis dans l'ame, & dont l'honneur s'indigne:
Mais de la réparer mon orgueil est jaloux.
Montrez-moi les moyens de m'acquitter vers vous.
En est-il? ordonnez. Après la bienfaisance,
Le plus grand des plaisirs, c'est la reconnaissance.

ÉDOUARD.

Je vous demande un prix bien digne de tous deux,
C'eſt la paix. Rempliſſez vos devoirs & mes vœux.
Craignez tous les malheurs des haines fraternelles ;
Aux plus affreux excès on eſt conduit par elles :
Deux cœurs, qu'un même ſang forma pour ſe chérir,
Oſeront s'immoler, s'ils oſent ſe haïr.
Une fois affranchis des nœuds de la Nature,
Nos fureurs ſont ſans frein, nos crimes ſans meſure.
Prévenez ſagement quelque ſcène d'horreur : —
Mais des conſeils des Rois évitons la lenteur.
Tous trois (avec prudence) oſons voir votre frère ;
Lui, Gueſclin, vous & moi, calmons l'Europe
entière.

Dom HENRI.

Moi ? le voir !

BLANCHE, *impétueuſement.*

Non, Seigneur.

ÉDOUARD.

Non pas en ce moment.
Vous nous avez ſurpris par ce déguiſement :
Sans doute il oſerait, pour vous punir en traître,
Abuſer du prétexte, & j'en ſerais peu maître.
Il faut, dans votre camp, retourner inconnu :
De là faites offrir un accord imprévu ;
Propoſez l'entretien, prenez-nous pour arbitres ;
Revenez dans l'éclat qui convient à vos titres.
Cette tente peut voir par mes juſtes projets,
Un moment accorder les plus grands intérêts.

Dom HENRI.

Sans l'aveu de Guesclin rarement je prononce,
Seigneur : mais dans ses yeux je crois voir sa réponse.

DU GUESCLIN.

La paix, Seigneur : il faut tout lui sacrifier ;
C'est le fruit précieux qui naît d'un vain laurier :
Qu'elle suive toujours le char de la victoire,
Quand le Vainqueur est Homme & digne de sa gloire.

Dom HENRI.

Vos desirs sont ma loi ; je pars, & je revien...

BLANCHE.

Juste Ciel !

Dom HENRI.

Sans espoir, tenter cet entretien.

BLANCHE.

Vous allez vous remettre à la foi d'un Parjure,
Qui s'est fait en tout temps un jeu de l'Imposture.

ÉDOUARD.

Un Parjure, à l'instant qu'il promet avec moi,
Sait qu'il doit renoncer à violer sa foi.

Dom HENRI, *vivement.*

Quand même mon retour hazarderait ma vie,
Le bien de mes sujets, leur salut m'y convie ;
Si pour eux, dans ce camp, je m'expose aujourd'hui,

(*Montrant du Guesclin.*)

Je l'aurais fait pour vous, & je l'ai fait pour lui.

BLANCHE, *plus vivement encore.*

Je ſais trop qu'à vos yeux les périls ont des charmes:
Et dois-je me flatter d'inſpirer, par mes larmes,
Les frayeurs d'une femme aux cœurs de trois Héros?
Vous allez vous placer ſous le fer des bourreaux;
Maître une fois de vous, ce monſtre ſi ſauvage,
Au ſeul aſſaſſinat bornera-t-il ſa rage?

(*à Édouard & du Gueſclin, en leur montrant D. Henri.*)

Vous le verrez tous deux lentement déchirer,
Et vos vaines fureurs ne pourront que pleurer.
Quoi! Pèdre, pour régner, n'a beſoin que d'un crime,
Et vous lui préſentez ſa dernière victime!

(*à Dom Henri.*)

Mais vos deſtins ici décideront mon ſort;
Si vous m'y préparez l'horreur de votre mort,
A vos yeux expirans je réſerve la mienne;
Il faudra par devoir que ma main vous prévienne;
Et je ne ſervirai, grace à mon ſeul ſecours,
Ni de proie au tyran, ni de prix à vos jours.

ÉDOUARD.

Madame, où vous égare un déſeſpoir extrême?
Songez-vous qu'avant lui je périrai moi-même?

BLANCHE, *avec la dernière chaleur.*

Oui, Seigneur, je le ſais; vous mourrez en Héros:
Mais vos malheurs de plus calmeront-ils mes maux?

(*avec un frémiſſement ſoudain.*)

Hélas! ſur ſes périls lorſque je vous implore,
Le péril du moment eſt plus terrible encore.

Si Dom Pèdre venait ! — Hâtez-vous de partir :
Ah ! deux fois de ſes mains eſpère-t-on ſortir ?

ÉDOUARD.

Partez, Prince ; & bientôt vous me ferez apprendre
Quels otages, quels ſoins, quel temps vous voulez prendre.
Conduiſez-le, Gueſclin, juſqu'à ſes pavillons :
Moi, je cours vers le Roi pour ôter tous ſoupçons.

DOM HENRI, *à Édouard,*

Ses pleurs m'ont déſolé ; mais mon cœur perſévère.
(*à Blanche.*)
Puis-je trop m'expoſer pour une paix ſi chère,
(*montrant du Gueſclin.*)
Dont j'attends votre main, — & qui rompra ſes fers ?
Je hâte mon bonheur.

BLANCHE.

Ou mon dernier revers.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

TENTE D'ÉDOUARD.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOM PÈDRE, EDOUARD, GARDES *au fond.*

ÉDOUARD.

Mes vœux ſont-ils remplis? & votre ame appaiſée
A recevoir un frère eſt-elle diſpoſée?
Les intérêts du peuple à Gueſclin ſont remis:
Du pas qu'on fait vers vous ſentez donc tout le prix.

Dom PÈDRE.

Quoi! Henri, dans ces lieux refuſait de paraître!
Ce rebelle, en ſon camp voulait mander ſon maître!

ÉDOUARD.

Ce n'eſt pas Dom Henri, ce ſont tous vos ſujets;
Aujourd'hui ſes ſoldats, qui, blâmant mes projets,
N'oſaient le confier à vos mains vengereſſes.

Dom PÈDRE.

Ces perfides ſujets doutent de mes promeſſes!

ÉDOUARD.

Mais leurs doutes, Seigneur, ſont-ils ſi criminels?
Rappelez, envers eux, vos ſermens ſolemnels,

Lorſque mon bras vainqueur terminant vos querelles,
Votre honneur me jura la grace des rebelles :
Je crus de votre peuple être le bienfaiteur ;
Je crus lui rendre un père, & fus ſon deſtructeur :
Je rendis vos bourreaux à l'Eſpagne indignée ;
De larmes & de ſang vos fureurs l'ont baignée :
De tous vos vieux amis Fernand ſeul voit le jour.
Quand ma bouche en ces lieux demande tour-à-tour
Grands, Miniſtres, Guerriers fameux par leurs ſervices ;
La réponſe eſt toujours le nom de leurs ſupplices.
Et Dom Pèdre eſt ſurpris d'inſpirer de l'effroi !
Et Dom Pèdre eſt ſurpris qu'on doute de ſa foi !
Ah ! ſi ſelon mes vœux le Traité ſe conſomme,
Sur le Trône à la fin, vais-je placer un homme ?
En vous frappant deux fois, la juſte adverſité
Ne vous a-t-elle pas appris l'humanité,
La vertu des grands Rois, leur volupté ſuprême ?
Eh ! quels droits plus divins donne le diadême,
Que de pouvoir ſans borne étendre ſes bienfaits ;
Recueillir tous les jours les plaiſirs qu'on a faits ;
Trouver à chaque inſtant, dans ſon ame adorée,
Le centre du bonheur d'une vaſte contrée ?

Dom PÈDRE, *avec impatience.*

Mon peuple m'était cher, quand j'en étais chéri :
Il m'a trahi par-tout, par-tout je l'ai puni.

ÉDOUARD.

Prince (1), punir en Roi, c'eſt châtier en père.
Il faut qu'à mes dépens enfin je vous éclaire :

(il lui prend la main affectueuſement.)

Mon aïeul, comme vous, proſcrit, dans l'abandon,
Mépriſa du malheur la première leçon ;
Et pour lui la ſeconde, hélas ! fut la dernière :
Leçon, pour vous & moi, terrible & ſalutaire (2).
Peut-être craignez-vous d'avoir par vos rigueurs,
Loin de vous, ſans retour, écarté tous les cœurs :
Mais que le cœur du maître aiſément les rappelle !
Que ſans peine il leur rend leur pente naturelle !
Le devoir eſt pour eux l'aiguillon de l'amour,
Qui les gêne en ſecret & les pouſſe au retour :
Un père, un Roi haï répugne à la nature ;
Demandez (3) qu'on vous aime, & la haine s'abjure.

---

(1) *Il y avait ici ces autres vers :*
Mais pour le châtier, fallait-il le détruire ?
Ah ! Prince ! à mes dépens je vais donc vous inſtruire.
Mon aïeul, une fois proſcrit par ſes Barons,
Mépriſa du malheur les premières leçons.

(2) Mon reſpect pourrait-il parler mieux à mon père ?

(3) Permettez.



SCÈNE II.

DOM PÈDRE, ÉDOUARD, ALTAIRE, DOM FERNAND, GARDES.

Dom FERNAND, *au Roi.*

SEIGNEUR, le Prince arrive; aux mains des ennemis
Les otages par moi viennent d'être remis.

EDOUARD.

Au devant de ses pas, je vais soudain me rendre:
Prince, je le reçois; Roi, vous devez l'attendre.

(il sort.)

ALTAIRE.

Je ne m'oppose point à tes nouveaux projets;
Je vins pour la bataille, & consens à la paix;
Quoique tous vos Chrétiens, que le faux zèle inspire,
En jurant de s'aimer, jurent de nous détruire (1).
Au moins, l'hommage pur qui m'est ici rendu,
Du Maure incorruptible atteste la vertu:
Le choix des Castillans, pour garder Transtamare,
Préférait mes soldats aux nobles de Navarre!
Tu ne l'as point permis, — & je crains ce refus:
Mais contre tes sujets si tu ne combats plus,

(1) Les Princes Chrétiens ne faisaient jamais alors de Traité de paix entre eux, sans y stipuler expressément une Croisade contre les Infidèles.

J'ai le bonheur de voir mon peuple magnanime,
Au lieu de leur dépouille, emporter leur eſtime.
(*Il ſort.*)

SCÈNE III.

DOM PÈDRE, DOM FERNAND, GARDES.

Dom PÈDRE.

FIER Henri, te voilà dans les mains de ton Roi !
Après m'avoir trahi, tu comptes ſur ma foi ?
Il faut être prudent, quand on eſt infidèle :
Tu vas voir les traités du maître & du rebelle.
Toi, ſous le nom d'arbitre, oppreſſeur inſolent,
Qui m'écraſes du poids d'un mérite accablant,
Superbe Anglais, tu veux me commander ſa grace :
Il fallait d'une armée appuyer ton audace.

Dom FERNAND.

Et, malgré vos ſermens, vous vous croyez permis....

Dom PÈDRE.

Va, ma bouche a juré, mon cœur n'a point promis.

Dom FERNAND.

Mais bientôt Édouard ſoulevant l'Angleterre,
Viendra.....

Dom PÈDRE.

Je vais tarir les ſources de la guerre.

Tranſtamare n'a point de fils pour ſucceſſeur :
Lui mort, ſon parti tombe, & cède à la terreur.
Édouard & Gueſclin reſſerrés dans mes chaînes,
Contiendront de leurs Rois les impuiſſantes haines.

(Bas à Dom Alvar.)

Henri vient ! Soyez prêt ; qu'il tremble de ſortir :
Il n'a qu'un choix à faire ; obéir ou mourir.

(Il fait ſigne à Dom Fernand de ſe retirer.)

SCÈNE IV.

DOM PÈDRE, DOM HENRI, ÉDOUARD, DU GUESCLIN.

ÉDOUARD, *tenant Dom Henri par la main.*

(A Dom Henri.) *(A Dom Pèdre.)*

VOILÀ votre Roi, Prince : — Et voilà votre frère,
Sire.

Dom PÈDRE, *à part, en regardant Dom Henri.*

Déjà mon ſang bouillonne de colère.

ÉDOUARD.

Embraſſez-vous.

(Dom Henri fait un pas vers ſon frère.)

Dom PÈDRE.

Arrête ; avant cette faveur,
Sachons s'il en eſt digne. Écoutons-le.

(Il ſe jette ſur ſon ſiége.)

Dom HENRI, *à Edouard.*

Seigneur,
Sa dureté.....

ÉDOUARD, *avec dépit.*

Je ſuis le premier qu'elle offenſe.
Prenons place.

(*Ils s'aſſeyent.*)

Dom HENRI.

Je garde un reſte d'eſpérance:
Je vois, avec un cœur & des yeux attendris,
Ce ſpectacle nouveau pour l'Univers ſurpris;
Deux Rois prêts à juger leur droit à la Couronne,
Avec les deux Héros protecteurs de leur Trône.

Dom PÈDRE, *qui s'eſt levé avec fureur au mot de deux Rois.*

N'avilis point les Rois. C'eſt aux uſurpateurs
A flatter, par beſoin, d'orgueilleux défenſeurs:
Un vrai Roi ne connaît ni protecteurs ni maîtres;
(*En montrant Edouard.*)
Mais il a des amis qui le vengent des traîtres.
(*Il ſe raſſied bruſquement.*)

ÉDOUARD, *à Dom Pèdre.*

Seigneur, ſi chaque mot enflamme vos eſprits,
Comment traiter l'objet qui nous a réunis? —
C'eſt moi qui vais parler, daignerez-vous m'entendre?
(*A Dom Henri.*)
Mais je vais m'adreſſer à votre ame plus tendre.

Fils de Roi, dès l'enfance on dut vous enseigner
Quel sceau Dieu même imprime à ceux qu'il fait régner :
Son être, sur la terre, en eux seuls se retrace ;
Ils ont les droits du Dieu dont ils tiennent la place.
Né de ces droits sacrés le premier défenseur,
On vous en a rendu l'impie usurpateur.
Frère de votre Roi, sans un double parjure,
Avez-vous pu trahir le Trône & la Nature ?
Vingt fois, en combattant ces deux titres si saints,
Un double parricide a pu souiller vos mains. —
(*Dom Henri frémit.*)
Je veux fixer vos yeux sur cette affreuse image,
Dont j'ai vu, malgré vous, frémir votre courage.
On vante votre cœur valeureux, bienfaisant,
Des plus rares vertus exemple séduisant ;
Chef, soldat, Prince, ami, vous êtes mon modèle :
Disputez-moi, Seigneur, une gloire plus belle ;
Préférons tous les deux, magnanimes rivaux,
La probité de l'homme aux talens du Héros.
C'est par-là qu'Édouard, honoré sur la terre,
Expia ses lauriers qu'il cueillit dans la guerre :
Plus citoyen que Prince, & docile à mon Roi,
Ses plus simples desirs sont ma suprême loi ;
A son trône appelé du jour de ma naissance,
Le dernier des sujets a moins d'obéissance ;
Je voudrais de mon maître éterniser les jours ;
Je ne demande au Ciel que d'obéir toujours.
Mais qui ravit le sceptre à la main de son frère,
L'aurait-il respecté dans la main de son père ?
Pardonnez ;

Pardonnez ; je vous veux arracher votre erreur,
Et dois vous la montrer dans toute ſon horreur.

(*Plus vivement.*)

Cher Prince, lavez-vous d'une tache ſi noire,
Qui va de ſiècle en ſiècle obſcurcir votre gloire :
Admirez le moment que j'ai ſu vous choiſir.
De céder en vaincu vous auriez pu rougir ;
Il eût été honteux au vaillant Tranſtamare
D'abdiquer la couronne au ſortir de Najarre.
Mais aujourd'hui vainqueur dans trois combats ſanglans,
Après le plus long cours des faits les plus brillans,
Quand Pèdre voit enfin l'Empire qu'il poſſède
Réduit à ce ſeul fort, aux ſeuls murs de Tolède :
Vous, conquérant des biens que vous lui diſputiez,
Prendre ſceptre, couronne, & les mettre à ſes pieds ;
Voilà de la vertu l'effort le plus inſigne,
Le miracle inoui, dont vous ſeul êtes digne ;
Un triomphe immortel que vos chefs, vos ſoldats,
La fortune & Gueſclin ne partageront pas.

Ce n'eſt point tout. Je ſais que, dans un cœur qui l'aime,
La vertu ſe ſuffit, eſt ſon prix elle-même :
Je viens pourtant offrir, à votre œil détrompé,
Un trône bien acquis pour un trône uſurpé :
L'échange en eſt heureux ; il faut que je m'explique.

Vous voyez, comme moi, ſous quel joug tyrannique

La moitié de l'Eſpagne expire en gémiſſant :
Vous ſavez par quel crime à jamais flétriſſant,
Appelés, introduits au cœur de vos provinces,
Les deſpotes d'Afrique ont dépouillé vos Princes.

(Avec chaleur, à du Guefclin.)

O Chrétiens inſenſés ! dans un autre univers
On court à l'infidèle arracher des déſerts,
Et des beaux champs d'Europe on leur laiſſe l'empire !
Armons-nous, réparons un ſi honteux délire :
Que pour ce grand objet quatre Rois ſe liguans,
Aux ſables de Ceuta rejettent ces brigands.

(A Dom Henri.)

Prenez un ſceptre offert par la patrie entière,
Et détrônez le Maure & non pas votre frère :
Sous vous, avec Gueſclin, je marche le premier :
Nous ſommes deux ſoldats, & lui ſeul eſt guerrier.
Confions ſagement à l'œil de ſa prudence
Les armes d'Angleterre & d'Eſpagne & de France :
Pèdre, dans ce projet, nous ſecondera tous :
Charle en fut l'inventeur, mon père en eſt jaloux ;
Même il m'a dit vingt fois : » Malgré nos longues » haînes,
» Quand l'honneur parlera, Gueſclin n'a plus de » chaînes «.
Ainſi le ſceptre heureux que je viens vous livrer,
Rompt les fers de l'ami qui va vous l'aſſurer.
Je ne vous parle point d'un prix plus doux encore,
Le Roi peut vous céder la beauté qu'il adore :

Vous allez satisfaire, honorer en ce jour
La vertu, l'amitié, la patrie & l'amour.
Prononcez.

Dom HENRI.

Je venais à vous, comme à mon frère,
Proposer ce projet, — sur un plan tout contraire:
Votre offre plus brillante a droit de m'émouvoir;
Mais me justifier est mon premier devoir.

Me punisse le ciel, si, par quelques intrigues,
Tramant contre mon Roi d'ambitieuses ligues,
Et si, lui dérobant les cœurs de ses sujets,
J'osai jusqu'à son trône élever mes projets!
Mais, quand ses bras cruels, excités par Padille,
Eurent pendant deux ans dévasté la Castille,
Un peuple d'orphelins, levant les yeux vers moi,
Crut que les pleurs d'un frère attendrissaient un Roi,
Et que jusqu'à son cœur, une main plus chérie
Ferait couler enfin les pleurs de la patrie.
Pour la première fois troublant son calme affreux,
J'apporte à ses génoux des larmes & des vœux:
Savez-vous sa réponse? Un poignard, — qu'on arrête,
Et que deux fois encore il lève sur ma tête:
Padille le désarme. — Et moi, toujours soumis,
J'allai pleurer ailleurs mon frère & mon pays.
Sa fureur me poursuit sur tout ce que j'adore;
En s'abreuvant de sang, il s'en altère encore;
Et sans vous retracer mes amis, mes parens,
Mes cinq frères, hélas! sous son glaive expirans;

Songez que ses bourreaux ont massacré ma mère ;
Et voilà tous ses droits pour détester son frère.

DOM PÈDRE.

Ta mère, à ta naissance, a mérité la mort.

(*Édouard & du Guesclin font un mouvement d'indignation.*)

DOM HENRI, *impétueusement.*

Vous l'entendez, Seigneur ; a-t-il quelque remord ?
Ce fut donc pour sauver les derniers de ma race,
Que j'acceptai ce trône où l'on m'offrait sa place.
Si vos vaillantes mains surent l'y rétablir,
De vos plus grands exploits il vous force à gémir.
L'Espagne, retournant sous l'empire des crimes,
N'est qu'un vaste bûcher tout couvert de victimes :
Pour la sauver encore on n'appelle que moi ;
Sans or & sans soldats, j'arrive, & je suis Roi.
Ainsi ses cruautés me donnent ses provinces ;
L'amour, le choix du peuple a fait les premiers Princes :
Quels titres sont plus purs, plus justes, plus flatteurs ?
Le sceptre est un présent que m'ont fait tous les cœurs.

DOM PÈDRE, *toujours avec violence.*

Mon peuple est-il mon juge ? — Amour, rigueur, vengeance,
Oubli de mes devoirs, abus de ma puissance,
J'en dois compte à moi seul. Vous, nés pour obéir,
Au lieu de me combattre il fallait me fléchir ;

Mais de mes passions vous irritiez la flamme,
J'ai vu mes vils sujets attenter sur mon ame,
En superbes tyrans disposer de ma foi.
Je repoussai Bourbon qu'ils m'offraient malgré moi;
Ils proscrivaient Padille, elle m'en fut plus chère;
Et je la défendis contre ma propre mère.
Enfin, si je versai votre sang criminel,
Je fus juste, sévère, & ne fus point cruel.

(*Plus impétueusement.*)

Rends-moi mon Trône, ou crains que plus sévère encore

DOM HENRI.

Du Trône de Grenade on veut priver le Maure;
Et je venais t'offrir mon armée & mon bras,
Pour te couronner Roi sur leurs riches états.
Rends ces peuples heureux: la Castille peut-être,
Te voyant mieux régner, regrettera son maître.
Quittant son scèptre alors, Henri te le rendrait,
Et l'Empire du Maure en ma main reviendrait.

(*Voyant l'air sérieux de Dom Pèdre.*)

Mais non: puisqu'Édouard m'offre avec cet Empire,
Une épouse, un ami, premiers biens où j'aspire,
Je suis prêt d'accepter....

DUGUESCLIN.

Qu'allez-vous faire, ô Ciel!
Mettre ce peuple encor sous le couteau mortel?
Si pour ma liberté, votre cœur sacrifie
Les jours de vos sujets, le sang de la patrie,

En vous déshonorant vous allez m'avilir ;
Et je ſuivrais un Roi qui m'aurait fait rougir.
Pour Blanche ; c'eſt Valois dont elle doit dépendre ;
Son choix vous l'a donnée, & l'on veut vous la vendre ;
Quel droit ſon meurtrier prétend-il aujourd'hui ?
Il ordonna ſa mort ; elle eſt morte pour lui.

DOM PÈDRE.

Quoi ! tu veux dans ſa haine affermir ce rebelle ?
Il renonçait au crime, & ta voix l'y rappelle !
Traître, tu fus toujours aux conſeils, aux combats,
Ou l'auteur, ou l'appui de tous ſes attentats.

DU GUESCLIN.

J'ai rempli des devoirs que vous avez fait naître.
Vous fûtes l'aſſaſſin de la ſœur de mon maître ;
Chargé de vous punir, je vous ai détrôné :
Je reſpecte ce front, puiſqu'il fut couronné :
Mais je ſers un Monarque avoué par la France,
Un peuple dont mon Roi m'a commis la défenſe.
De ce peuple expirant le reſte enſanglanté
Ne veut plus de vos loix ſubir la cruauté :
Je le déclare au nom de la Caſtille entière,
Qui de ſes droits ici me rend dépoſitaire ;
Au ſeul Trône du Maure aſpirez déſormais ;
Dom Henri veut en vain vous donner ſes ſujets.
Voici leurs propres mots : « S'il cède ou perd l'Empire,
» Un autre y va monter ; & nous allons l'élire.
» Dom Pèdre nous a fait rentrer dans tous nos droits.
» Eſt-ce pour l'égorger que le peuple a des Rois ?

„ Quand on s'eſt ſéparé de la nature humaine,
„ Que pour elle, d'un tigre on imite la haine,
„ Comment des Nations réclame-t-on la foi ?
„ Abjurant le nom d'Homme, on perd le nom de
„ Roi ".

Dom PÈDRE, *voulant mettre l'épée à la main.*

C'en eſt trop, & ton ſang.....

ÉDOUARD, *l'arrêtant.*

Qu'oſez-vous entreprendre ?

Dom HENRI, *s'élançant au-devant de du Gueſclin.*

C'eſt mon ſang le premier qu'il faut ici répandre.

ÉDOUARD, *à Dom Pèdre.*

Un Guerrier déſarmé, mon captif, mon ami !

Dom PÈDRE.

Lui ! qui des droits du Trône éternel ennemi,
Vient d'avancer contr'eux une horrible maxime,
Redoutable à ſon maître, à tout Roi légitime ?

DU GUESCLIN.

Vous outragez mon Roi. Sur le ſort des Tyrans
Il peut jeter en paix des yeux indifférens :
De leur chûte effroyable il ne craint pas l'exemple :
Son cœur ſe rend juſtice alors qu'il ſe contemple,
Il ſait, en nous aimant, pourquoi nous l'adorons :
Les Titus craignent-ils le deſtin des Nérons ?

ÉDOUARD, *arrêtant encore Dom Pèdre, qui fait un nouveau mouvement.*

Gueſclin, vous oubliez la Majeſté ſuprême.

DU GUESCLIN.

Voulant m'aſſaſſiner, il l'oubliait lui-même.

(*Montrant Dom Henri.*)

D'ailleurs, il n'eſt ici qu'un Roi pour un Français.

DOM PÈDRE.

(*A du Gueſclin.*) (*A Dom Henri.*)

Tremble. — Et toi, ſors.

DOM HENRI.

Eh bien! plus d'accord, plus de paix;

Moi! j'allais te livrer un peuple qui m'adore!

Ah! je ſerais moins lâche en le livrant au Maure.

(*A Édouard.*)

Adieu, Prince: oſez-vous être encor le vengeur

D'un barbare?...

ÉDOUARD.

Oui, je l'oſe: qui, ma foi, mon honneur,

Mon père, ont garanti ſon ſacré diadême:

Je vous en offre un autre; il cède ce qu'il aime...

DOM PÈDRE.

Moi!

ÉDOUARD.

(*A Dom Henri.*)

Tout, hors votre ſceptre. — Et vous, vous acceptez.

Le peuple ſeul ici s'oppoſe à nos Traités:

Voyons s'il ſoutiendra les maîtres qu'il ſe donne,

Mieux que je ne ſoutiens ceux que le Ciel couronne:

Marchons à la bataille.

DOM HENRI.

Il est d'autres moyens,
En épargnant, Seigneur, le sang des citoyens,
De finir noblement cette grande querelle. —
(Il regarde son frère.)

DOM PÈDRE.

Oui, viens au champ d'honneur; ton Roi même t'appelle :
Le plaisir de t'y voir expirer de ma main
Fait renoncer ma rage à tout autre dessein.

DOM HENRI.

Bourreau de tous les miens, meurtrier de ma mère,
Je pourrais t'immoler, sans immoler mon frère.
Mais je serais un monstre aussi cruel que toi,
Si j'osais dans ton sang me baigner sans effroi.
Tu ne m'as point compris. Pour éviter un crime,
Suivons des Chevaliers l'usage magnanime :
Deux amis avec nous tenteront ce hasard,
Viens combattre Guesclin, je combats Édouard.

DU GUESCLIN.

O projet d'un Héros, d'une ame grande & pure,
Qui sert l'Humanité, la Gloire & la Nature !

DOM PÈDRE, *à Édouard.*

Allons, Prince;

ÉDOUARD, *fièrement.*

Arrêtez. Je ne suis pas suspect

(*A Du Guesclin.*) (*A Dom Henri.*)

D'éviter un combat, de fuir à votre aspect. —

(*A tous.*)

Imitez d'un Anglais le courage tranquille ;
Voyez de ce cartel l'imprudence inutile.

(*Aux deux Frères.*)

Si le sort, pour vainqueurs, choisit Guesclin & moi ;
En vous perdant tous deux, la Castille est sans Roi.
Mais si vos deux amis tombent dans la carrière,
Le frère y reste alors seul rival de son frère :
Et vous voilà, Seigneurs, tous prêts de revenir
Au parricide affreux qu'on cherche à prévenir.
Non ; il est juste ici que le peuple s'expose :
Armé contre les Rois, qu'il défende sa cause :
Qu'un combat général le force au repentir ! —
Peut-être, de Najarre il va se souvenir.

DOM HENRI, *vivement.*

J'y reçus des leçons que je brûle de rendre ;
Et qui perd des lauriers s'instruit à les reprendre.
Je me croirais certain de vaincre mon vainqueur,

(*Montrant du Guesclin.*)

Si j'avais ce Héros, — qu'il craint au fond du cœur.

ÉDOUARD.

J'admire ce Héros, je ne sais pas le craindre.

Dom HENRI.

Dans des fers éternels pourriez-vous le contraindre (1)?
Si votre père & vous....

ÉDOUARD.

Soyez libre, Guesclin.

(*Les trois autres Personnages témoignent la plus grande surprise.*)

DU GUESCLIN.

Voilà mon vrai rival.

Dom HENRI, *avec transport.*

Je règne donc enfin.

(*Il embrasse du Guesclin.*)

Dom PÈDRE, *à Édouard.*

Votre père....

ÉDOUARD.

Eût rougi d'un soupçon téméraire?
Quand j'agis pour l'Honneur, j'ai l'aveu de mon père.

DU GUESCLIN, *à Édouard, en lui prenant la main.*

Ah, cher Prince! où trouver jamais d'aussi grands cœurs?

---

(1) Dans des fers éternels quand on l'ose contraindre,
On craint sa liberté.

ÉDOUARD, *affectueusement.*

Chez vos Français, Guesclin, quand ils sont nos vainqueurs.

Dom HENRI.

Je vais vous envoyer sa rançon toute prête.

ÉDOUARD, *noblement.*

Eh! quel prix? — En a-t-il?

Dom PÈDRE, *à Édouard.*

J'ai des droits sur sa tête,
Il fut pris dans mon camp..... Mais vos vœux sont les miens;
Qu'il parte, & finissons ces fâcheux entretiens:
(*Il appelle.*)
Alvar (1).

---

(1) Dom Alvar.

Dom HENRI, *bas à Edouard, en lui prenant la main.*

Que Bourbon va condamner sa crainte!

Dom PÈDRE, *à part, tandis que Dom Alvar s'avance avec des Gardes.*

Eloignons Edouard, pour frapper sans contrainte:
Quand je serai vengé, qu'importe sa fureur?
(*Haut, à Dom Alvar.*)
Conduisez-les, ... tous deux.
(*Ces derniers mots sont ajoutés, en montrant du Guesclin avec un œil d'intelligence.*)
(*A Edouard.*)
Le temps presse, Seigneur.

Dom HENRI, *à Edouard.*

Prince, à Guesclin, que Bourbon soit remise.

Dom PÈDRE.

Pense-tu qu'Édouard manque à la foi promise?
Je te tiens dans mon camp, j'y manquerais pour toi.

ÉDOUARD, *à Dom Henri.*

J'attends l'ordre de Charle, & ce sera ma loi.

Dom PÈDRE, *d'un œil d'intelligence à Dom Alvar, qui est entré avec des Gardes.*

Conduisez-les, tous deux.... vous m'entendez, peut-être?
Guesclin, dans son armée, accompagne ce traître.
(*A Edouard, en lui prenant la main pour l'emmener.*)
Allons ranger la mienne, & volons aux combats:
(*A son frère.*)
Monarque d'un moment, la mort suivra tes pas.

DU GUESCLIN, *vivement à Edouard.*

Et de ma liberté c'est le premier usage,
D'aller contre vous-même exercer mon courage?

Guesclin dans son armée accompagne ce traître;
Daignez ranger la mienne, & me suivre.

Dom HENRI, *à Edouard, en montrant du Guesclin.*

Ah! peut-être,
Il faudrait que Bourbon fût remise à sa foi.

EDOUARD.

J'attends l'ordre de Charle, & m'en suis fait la loi.

Non ; je vais du combat différer le hasard ;
Pèdre ne peut long-temps être ami d'Édouard.

DOM PÈDRE.

Pèdre pourra bientôt punir tant d'insolence.
(Bas, à Dom Alvar.)
Va, j'emmène Édouard ; va remplir ma vengeance.

(Il sort avec Edouard ; Dom Henri & du Guesclin sortent avec Dom Alvar & l'escorte.)

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

Le Théâtre représente une Tente riche & vaste, qui est celle de Dom Pèdre. Elle a deux issues; l'une laisse voir la Tour de Montiel, dont elle est très-voisine; & l'autre, le reste du Camp.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOM PÈDRE, DOM FERNAND.

Dom FERNAND.

QUOI! vous avez trouvé d'assez lâches mortels,
Pour se vendre sans honte à vos desirs cruels?
O trop fidèle Cour du monstre de Navarre!
Contre la foi publique arrêter Transtamare!
Pour un tel attentat si vous m'aviez choisi,
Aux dépens de mes jours j'aurais désobéi.
Tandis que maîtrisant le destin des batailles,
Édouard, de Tolède, assûre les murailles;
Que l'aspect d'un Héros ardent à vous servir
Y retient tous les cœurs déjà prêts à vous fuir,
Vous lui faites ici la plus sanglante injure;
Vous manquez à sa foi, vous le rendez parjure;
Et de mépris sans nombre osant flétrir son nom,
Vous enlevez sa Garde, & ravissez Bourbon!

Ah ! quand il va ſavoir ce comble de l'outrage....

Dom PÈDRE.

Lui-même eſt obſervé. J'enchaînerai ſa rage :
Il penſe à tous ſes vœux m'aſſervir d'un coup-d'œil ;
Mon orgueil eſt jaloux d'inſulter ſon orgueil.
Le malheur m'impoſa l'affront de me contraindre ;
Mais, le péril paſſé, j'abjure l'art de feindre.

Dom FERNAND.

Dieu juſte! -- Et votre frère? Ah! peut-être il n'eſt plus.

Dom PÈDRE, *avec rage.*

Il vit : grace à Gueſclin, mes coups ſont ſuſpendus.
Gueſclin m'eſt échappé. Ce mortel redoutable,
Déployant de ſon bras la force inconcevable,
A percé l'eſcadron qui l'avait entouré,
Et ſeul au camp rebelle a ſoudain pénétré :
Voilà, — pour un moment, — le ſeul frein qui m'arrête ;
Si, de l'uſurpateur, je fais tomber la tête,
Les Grands de la Caſtille, animés par Gueſclin,
Menacent de nommer un autre Souverain ;
Mais Dom Henri vivant excite leurs alarmes ;
Pour racheter ſes jours, il faut quitter les armes :
J'exige, ſans délai, pour prix de ſon pardon,
Leur pleine obéiſſance, & la main de Bourbon.
Gardes, amenez-moi Tranſtamare & la Reine.
Je l'ai revue encore : & je conçois à peine
L'amour qu'en tous mes ſens allument ſes attraits :
Il croît par ſes mépris. Non, Padille & Pérès

N'avaient

N'avaient jamais porté dans le fond de mon ame
Ce feu tumultueux qui m'enivre & m'enflamme.
Je sens, à mes transports, que mon frère est heureux.—
Eh bien ! que leur amour me serve ici contre eux :
Qu'elle passe en mes bras pour sauver ce qu'elle aime,
Ou que, tremblant pour elle, il la cede lui-même.

(Il fait signe à Dom Fernand de se retirer.)

SCÈNE II.

DOM PÈDRE, DOM HENRI *enchaîné*, BLANCHE, *enchaînée*, GARDES.

Dom HENRI, *entrant avant Blanche.*

J'ATTENDAIS qu'un bourreau vînt finir mon destin :
Mais tes frères sont nés pour mourir de ta main.

(Voyant Blanche arriver.)

Frappe. — Ah Dieu ! la Princesse aux fers abandonnée !

BLANCHE, *appercevant Henri.*

C'est vous ! je me croyais la seule infortunée.
Et l'auguste Édouard vengeur des trahisons....

Dom HENRI.

Est la victime, hélas ! du glaive ou des poisons :

(*A Dom Pèdre.*)

De ceux qui t'ont servi, c'est toujours le salaire.

DOM PÈDRE.

Ton sang aurait payé ce discours téméraire,
Si d'autres sentimens, qui domptent ma fureur,
Pour la première fois ne parlaient à mon cœur.
Ce changement, Madame, est votre heureux ouvrage;
A lui laisser le jour, je souscris & m'engage,
Pourvu que vous veniez en face des Autels,
Renouer à l'instant nos liens solemnels.
C'est à moi que jadis Valois vous a donnée.
Depuis, à Transtamare il vous a destinée,
Quand mes engagemens ne pouvaient se remplir.
Mais lorsqu'enfin je puis, & veux les accomplir;
Maître de sa promesse, en observant la mienne,
Il n'est prétexte, excuse, ou loi qui nous retienne.
Vous pouvez, apportant la paix à l'Univers,
Unir par un seul nœud mille intérêts divers:
L'Espagne, à votre nom, sent expirer sa haine,
Et revient à son Roi par amour pour sa Reine;
La France satisfaite appuiera ma grandeur;
J'aurai Valois pour frère, & Guesclin pour vengeur.
Je ne vous cache point quel est l'amour extrême
Qui m'asservit à vous, & m'arrache à moi-même:
Jugez de son pouvoir sur mon cœur étonné;
Oui, ce qu'on n'a point vu depuis que je suis né,
Je commande à ma haine & suspends ma vengeance,
J'écoute, & je conçois des projets de clémence.

Me les faire achever est un devoir bien doux,
Un honneur que le Ciel ne réservait qu'à vous :
Je n'épargnai jamais une tête rebelle ;
Je pardonne, pour vous, à la plus criminelle ;
Et j'offre un sûr garant à vous, à mes sujets
Du bien que je ferai, dans le bien que je fais.
Osez répondre.

(*A Dom Henri.*)

Et toi, si tu prétends à vivre,
Le premier, vers l'Autel, presse-la de me suivre.

Dom HENRI, *à Blanche vivement.*

Ainsi, depuis cinq ans, par un art trop connu,
Marchant de crime en crime, il promet la vertu !

(*Vivement.*)

Sachez qu'un autre hymen (Padille encor vivante)
Engageait à Pérès la main qu'il vous présente,
A Pérès qu'il ravit des bras de son époux...
Il me promet le jour, s'il s'unit avec vous ;
Eh bien ! de cet hymen que la pompe s'apprête,
C'est par mon échafaud que finira la fête.

Dom PÈDRE.

Quoi ! traître !...

Dom HENRI, *à Blanche, très-rapidement, comme quelqu'un qui craint d'être interrompu.*

Ignorez-vous comme il sait pardonner ?
Le jour que dans Tolède il vint m'assassiner,
Tout un peuple tombait sous sa main sanguinaire.
Un fils lui demanda de mourir pour son père :

Pèdre accepte l'échange, & se croit généreux ;
Il s'en repent soudain, & les frappe tous deux.
Pressez-vous maintenant de mériter ma grace !

Dom PÈDRE, *furieux.*

Les plus affreux tourmens pour prix de tant d'audace....
Qu'on l'entraîne.....

BLANCHE, *éperdue.*

Arrêtez. — Que dois-je faire, hélas !
Souscrire à mon opprobre ? — ordonner son trépas ? —
(*A Dom Henri.*)
Cruel, je l'ai prédit : nos maux sont votre ouvrage.

Dom PÈDRE, *à Blanche.*

Vous l'aimez, je le vois : vous redoublez ma rage.
Il faut... Tremblez enfin de mon jaloux transport,
Ou me suivre à l'Autel, ou le suivre à la mort.

BLANCHE, *avec assûrance.*

Ah ! Tyran, ta menace a dissipé ma crainte.
Oui, je l'aime : en mourant je le dis sans contrainte :
Et dans tout ton pays, grace à ta cruauté,
Mon cœur serait le seul qu'il ne t'eût point ôté ;
Je vois que ta noirceur s'est juré son supplice,
Que ton horrible hymen m'en rendrait la complice ;
Va, ne l'espère point : va, je saurai mourir ;
J'ai fait plus jusqu'ici, j'ai su vivre & souffrir.
Oui, de ma fermeté, je te dois l'avantage,
L'habitude des maux a doublé mon courage.

Peut-être ſes beaux jours que je voudrais ſauver
M'auraient fait conſentir.... Je rougis d'achever.

(*Avec la plus grande véhémence.*)

Grand Roi, qui des Bourbons le père & le modèle,
As reçu dans les Cieux la couronne immortelle,
Livreras-tu ton ſang, ſi pur, ſi généreux,
A l'eſclave du Maure, à l'ami des Hébreux?
Mon cœur ſerait-il fait pour l'amant de Padille?

(*Montrant Dom Henri.*)

Voilà le ſeul époux qui mérite ta fille;
C'eſt un hymen de ſang qu'on prépare à nos vœux,
Des bourreaux entre nous formeront ces ſaints nœuds.
Mais, adoptés pour fils par ta voix paternelle,
Ta main va nous lier d'une chaîne éternelle;
Nos ames, ſous les coups de ce vil aſſaſſin,
Vont s'élancer vers toi pour s'unir dans ton ſein.

Dom PÈDRE, *qui, pendant les derniers vers, a parlé bas à Dom Alvar.*

Otez-la de mes yeux: allez; qu'on les ſépare:
Qu'on l'enferme où j'ai dit: — laiſſez-moi Tranſtamare;

(*A Blanche.*)

Tu ne le verras plus que mort & déchiré.

(*A d'autres Gardes.*)

Et vous, que l'échafaud ſoit ſoudain préparé.

BLANCHE (1), *ayant fait quelques pas, & se retournant vers Dom Henri.*

Adieu : depuis cinq ans, Prince, j'ai cessé d'être;
D'aujourd'hui seulement mon cœur croyait renaître :
J'ai pu vous le donner, vous nommer mon époux ;
Je n'ai vécu qu'un jour, & l'ai vécu pour vous.

(On l'emmène.)

Dom HENRI, *à son frère.*

Ah ! respecte son sang : tremble, Guesclin respire.
Mais, du sort d'Édouard ne veux-tu pas m'instruire ?

Dom PÈDRE, *à ses Gardes.*

Que ces chefs Navarrois sont lents à revenir !
Voyez si dans Tolède ils n'ont pu le saisir.

---

(1) Dom HENRI, *avec violence, quand Blanche est sortie.*

Du destin d'Edouard, cruel, daigne m'instruire !

Dom PÈDRE, *à ses Gardes.*

Quoi ! ce Chef Navarrois n'est rien venu nous dire ?
Voyez si dans Tolède il n'a pu le saisir,
Ou dans sa tente au moins s'il l'a su retenir.

(Et c'est par ces vers que finissait la Scène.)



SCÈNE III.

DOM PÈDRE, DOM HENRI, ÉDOUARD, GARDES.

ÉDOUARD.

(*A Dom Pèdre.*)

Non, je ſuis libre encor. —

(*A Dom Henri.*)

Vous allez bientôt l'être.

(*A Dom Pèdre.*)

Un des miens dans ce trouble ayant ſu diſparaître,
A volé juſqu'à moi; m'a dit, qu'au même temps
Qu'on échangeait le Prince à l'aſpect des deux camps,
Vos eſcadrons, ſortis de ces épais ombrages,
Ont fondu ſur l'eſcorte & ravi les otages.
Vous violez ma foi, j'en demande raiſon;
Renvoyez Tranſtamare, & rendez-moi Bourbon,
A l'inſtant.

Dom PÈDRE.

De quel droit viens-tu, dans leurs Provinces,
Dicter arrogamment tes volontés aux Princes?
Du rang de Roi des Rois qui t'a donc revêtu?
Tu défends un coupable, & c'eſt-là ta vertu
Pour ta foi, ce Rebelle, en trahiſſant la ſienne,
Envers lui, ſans retour, a dégagé la mienne.

N 4

Quand tu viens de lui rendre, au mépris de mes droits,
Ce dangereux Guesclin qui m'a perdu deux fois,
Comment espères-tu que ma folle imprudence
Te laisse encore Bourbon pour la rendre à la France ?
Je t'arrêtais ... par grace, & voulais prévenir
L'affront que tu me fais, & qu'il faudra punir.

ÉDOUARD.

L'étonnement, l'horreur suspendent ma furie.
Il est donc des mortels fiers de leur infamie !
Tu m'oses demander quel droit m'amène ici ?

(*Avec une chaleur rapide.*)

Je suis fils d'un Monarque ; & je vins comme ami,
Pour t'offrir un secours dont je te croyais digne.
Tu nous fais à tous deux l'affront le plus insigne :
La vengeance est son droit, le mien ; & je m'en sers ;
Je puis combattre un Roi, j'en ai mis dans mes fers.
Mais aux droits de mon père, à ceux de ma naissance,
J'unis cent titres saints sur ta reconnaissance :
Tu ne règnes, ne vis, n'existes que par moi.
Songe au temps où tu vins, plein de honte & d'effroi,
Chargé de l'or d'Espagne & des mépris du monde,
N'ayant dans l'Univers d'autre asyle que l'onde,
Mendiant sur nos bords l'humble toit d'un Pêcheur,
Et par-tout repoussé par la haine & l'horreur :
Tu pleuras à mes pieds. Ton malheur sans courage
D'un bonheur insolent devait m'être le gage.

DOM PÈDRE, *revenant avec fureur de la confusion involontaire dont il se sent accablé.*

O Ciel ! de tant d'opprobre on ose me couvrir !
Tu crois qu'impunément tu m'auras fait rougir ?

ÉDOUARD.

Et toi, Tyran, tu crois que je vais, sans murmures,
Voir compter mes sermens au rang de tes parjures ?
Que ton frère, à ma foi se livrant en héros,
Va passer de mes mains aux mains de tes bourreaux ?

(*Prenant Dom Henri par la main.*)

Ah ! fût-il attaqué par ton armée entière,
Il ne peut avant moi perdre ici la lumière.

DOM PÈDRE.

A tes yeux, à l'instant, sa tête va tomber.

(*Il fait signe aux soldats d'avancer.*)

ÉDOUARD, *mettant la main sur son épée.*

Viens. — Sous le nombre enfin, s'il nous faut succomber,
Qui meurt ainsi que nous éternise son être ;
Et qui vit comme toi fut indigne de naître.

(*Dom Pèdre tire l'épée.*)



SCÈNE IV.

DOM PÈDRE, DOM HENRI, ÉDOUARD, DOM FERNAND, GARDES.

Dom FERNAND, *à Dom Pèdre.*

VERS Tolède, Seigneur, Guesclin force le camp.
SI vous ne paraissez, tout cède à ce torrent.

ÉDOUARD.

Ah! je le reconnais.

Dom HENRI.

Crains son bras invincible.

Dom PÈDRE, *d'abord un peu indécis.*

Entouré d'ennemis, je marche au plus terrible.
(A ses soldats, en montrant les deux Princes.)
Je reviens; qu'on les garde.
(Il sort avec Dom Fernand, les soldats restent.)



SCÈNE V.

DOM HENRI, ÉDOUARD, GARDES.

Dom HENRI, *avec le plus vif intérêt.*

IL peut vous maſſacrer
Avant que juſqu'à nous on puiſſe pénétrer.
Tout ſon camp vous reſpecte : évitez ſa colère;
Sauvez vos jours, l'eſpoir d'une épouſe & d'un père.
Ne pouvant être ici mon heureux défenſeur,
Courez armer l'Anglais, & ſoyez mon vengeur.

ÉDOUARD, *avec véhémence.*

Moi, Prince! & de quel œil me verrait l'Angleterre?
J'ai haſardé vos jours, j'en réponds à la Terre:
Lorſque, par imprudence, on fait des malheureux,
On ne les venge pas, on périt avec eux.

Dom HENRI.

Allez donc vers Bourbon : ſachez où l'a conduite
L'ordre affreux du Tyran ? . . . .

(*Tout-à-coup il voit fuir les Gardes par la grande porte de la Tente.*)

Eh quoi! tout prend la fuite!

SCÈNE VI.

DOM HENRI, ÉDOUARD, DU GUESCLIN, *ſuivi de quelques Eſpagnols.*

ÉDOUARD, *appercevant du Gueſclin, qui entre par l'autre iſſue, & lui préſentant vivement Dom Henri.*

GUESCLIN! je te le rends; tu me ſauves l'honneur.

DU GUESCLIN, *d'un air tranquille & ſatisfait.*

Et de ma liberté je m'acquitte, Seigneur.

(*A Dom Henri, avec rapidité.*)

Loin de nous votre camp donne une alarme vaine;
J'ai formé, preſque ſeul, cette attaque ſoudaine:
J'obſervais tout, j'ai vu qu'on vous traînait ici;
Partons; ou, dans l'inſtant, vous êtes inveſti.

(*Il le prend par la main, & veut l'emmener.*)

DOM HENRI.

Courons chercher Bourbon.

ÉDOUARD.

Fiez-vous à mon zèle.

DU GUESCLIN, *entraînant toujours Dom Henri.*

C'eſt le prix du vainqueur; c'eſt le ſoin qui m'appelle.

Dom HENRI, *à Edouard.*

Suivez-nous, Prince.

ÉDOUARD.

Non. Il me reste un devoir.

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, *seul.*

BOURBON! dans quel péril!... j'aurais dû le prévoir;
Quand le juste aux méchans tend ses mains secourables,
Ils se servent de lui pour perdre ses semblables.
Cherchons dans tout ce camp; &, pour la découvrir...
Mais je crois voir Dom Pèdre & le Maure accourir.

SCÈNE VIII.

DOM PÈDRE, ALTAIRE, ÉDOUARD, TROUPES DE MAURES ET DE NAVARROIS, *tous l'épée à la main, hors Edouard.*

Dom PÈDRE, *cherchant des yeux Dom Henri.*

HENRI m'est enlevé! ciel! ô vengeance! ô rage!
(*A Edouard.*)
Tu répondras pour tous; sa fuite est ton ouvrage:

Qu'on le charge de fers.

(Edouard met l'épée à la main.)

ALTAIRE, *aux soldats, en étendant son épée vers eux.*

Non, Soldats. — Brave Anglais,
Tant que je suis présent, ne crains pas de forfaits.

(A Dom Pèdre.)

Barbare, à quelle horreur ton courroux s'abandonne?
Enchaîner ce Héros! tu lui dois ta couronne.
Sur ton front, à mon tour, si je puis l'affermir,
Voilà donc tout le prix que je dois recueillir!

(A Edouard.) *(A Dom Pèdre.)*

Tu peux te retirer. — Rends-lui sa faible escorte.

DOM PÈDRE, *à un Officier Navarrois.*

Oui, va: mais de mon camp qu'il s'éloigne, qu'il sorte.

ÉDOUARD.

Ne crois pas....

ALTAIRE, *à Edouard.*

Sa fureur sert mon orgueil secret:
J'allais à tes côtés combattre avec regret:
Adieu; si nos exploits méritent la victoire,
Ton nom ne viendra pas nous en ravir la gloire.

(Edouard veut lui répondre, il le prévient.)

Écoute. Il nous a dit tes desseins contre nous:
Ma générosité n'éteint pas mon courroux.
A ta ligue chrétienne au moins je viens d'apprendre
Qu'on peut vaincre ses chefs, quand on sait les défendre.

ÉDOUARD, *à Altaire, après avoir remis son épée.*

Reçois mon amitié : cet hommage t'est dû :
Que Dieu juge le culte ; & l'homme, la vertu.

(*Lui prenant la main.*)

Mais quoi ? payer la tienne en l'exerçant encore,
Serait-ce te flatter ?

ALTAIRE.

C'est bien connaître un Maure :
Qu'exiges-tu ?

ÉDOUARD.

Bourbon.

ALTAIRE.

Comment ! ne sais-tu pas
Que des chefs ennemis, observant tous ses pas,
Quand déjà vers Tolède Alvar l'avait conduite,
Viennent de la ravir dans l'alarme subite.....

ÉDOUARD, *avec éclat.*

Grand Dieu ! — Je pars content, & quitte envers l'honneur.

(*A Altaire.*)

Je saurai l'être un jour envers mon défenseur.

(*A Dom Pèdre.*)

Pour toi, tes ennemis vengeront mon outrage :
Mon bras ne daigne point abattre son ouvrage :
Retombe dans l'état dont je t'ai fait sortir,
Je l'apprendrai sans gloire, & même sans plaisir.

(*Il sort avec l'Officier Navarrois.*)

SCÈNE IX.

DOM PÈDRE, ALTAIRE, GARDES.

ALTAIRE.

VIENS, & lave ta honte au milieu des alarmes ;
Tu ne connais d'honneur que la gloire des armes,
Viens vaincre à notre tête ; & si dans l'avenir
Tu trahis nos bienfaits, nous saurons t'en punir :
Après t'avoir vengé, je vengerai mon père.
Mais, si dans ce grand jour le sort nous est contraire,
J'ai juré de ne point survivre à ton malheur :
Et la foi des sermens est mon premier honneur.

(Il sort avec les Maures.)

DOM PÈDRE, *qui les a écoutés avec une joie secrete.*

Je brave leur menace & leur fière imprudence :
Ils ne m'ont pas du moins dérobé ma vengeance :
Et grace à ce faux bruit par mes soins répandu,
J'ai trompé de tous deux la crédule vertu :

(Avec éclat.)

Blanche est en mon pouvoir ; en vain le Ciel m'opprime ;
Vainqueur, je tiens ma proie ; & vaincu ma victime.

Fin du Quatrième Acte.

ACTE V.

ACTE V.

Le Théâtre représente la même Chambre que dans le premier Acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOM PÈDRE, *seul.*

Il entre par la porte du fond : il est dans le plus grand désordre, tête nue, sans cuirasse : il marche d'un air sombre, tenant d'une main une coupe, de l'autre, un poignard : il pose la coupe sur la table, met le poignard à son côté, & va s'asseoir à l'autre bout du Théâtre.

Ciel ! tu vois ta justice... ou ta haine assouvie (1) ;
Je m'apprête une fin bien digne de ma vie. —
Je fus donc en tous temps accablé par Guesclin ;
Il a pris & blessé ce terrible Africain.
Plus de camp, plus d'armée ; il a su tout détruire ;
Ce Fort, cette prison, voilà tout mon Empire. —
(Il se lève.)
J'y suis maître de moi, de Bourbon, & du sort :
Je vois entre mes mains ma vengeance & ma mort.

(1) O Ciel ! enfin sur moi ta haine est assouvie !
Je touche au terme affreux de mon affreuse vie.

Ce cruel avantage eſt le ſeul qui me reſte ;
Lui ſeul m'a fait ſurvivre à ce combat funeſte.
Poiſon, glaive, inſtrumens de mes crimes paſſés,
Vous ſervez les tyrans, & vous les puniſſez. —
O cœur nourri de ſang, que la rage dévore,
A ton horrible ſoif le tien manquoit encore :
Il va l'éteindre enfin. — Mais à mon fier rival,
Le dernier de mes jours ſera le plus fatal ;
Oui, ſon amante & moi nous périrons enſemble ;
Que la haine, l'amour & la mort nous raſſemble.

(Il marche vers la petite porte, & s'arrête en voyant entrer Dom Fernand.)

SCÈNE II.

DOM PÈDRE, DOM FERNAND.

DOM PÈDRE, *avec embarras & impatience.*

Eh ! que viens-tu chercher ? — Va trouver le vainqueur.
Va ; — tu me fus fidèle, il te doit ſa faveur.

(Il s'aſſied.)

DOM FERNAND.

O mon Roi ! vous ſavez, quand le ſort vous accable,
Que vous m'êtes cent fois plus cher, plus reſpectable :
Ce cœur vrai, qui ſouvent combat vos volontés,
S'enchaîne à vos malheurs, fuſſent-ils mérités.

Je vous fis ce ferment, lorfque je vous vis naître.
Exemple de conftance & d'amour pour mon maître,
Je veux, du fer mortel à vos pieds abattu,
Voir le vainqueur lui-même envier ma vertu.
Sur votre augufte main laiffez couler mes larmes,
Celles d'un cœur fidèle ont toujours quelques charmes :

Dom PÈDRE, *le regardant avec le plus profond étonnement.*

Comment ! il eft un cœur que j'ai pu conferver ?

(*Un peu attendri.*)

J'en avais, tant hélas ! dont j'ai fu me priver :
Ils volaient au devant de ma débile enfance ;
Vingt ans je m'en fuis vu l'amour & l'efpérance ;
J'aurais pu, répondant à leurs tendres fouhaits,
Compter autant d'amis que j'avais de fujets.
Malheureux, j'étais né pour le bonheur fuprême :
On m'offrait fur le Trône un digne objet que j'aime ;
Je l'avais dans mes bras, & l'en ai rejeté !

(*Se levant.*)

Ah ! dans cet Univers, où je fuis détefté,
Nul mortel ne me hait autant que je m'abhorre.

Dom FERNAND.

Seigneur, c'eft Bourbon même en qui j'efpère encore :
Dans le camp de Henri je vais, je cours la voir ;
Souffrez.....

Dom PÈDRE.

(*A part.*)

Non. — Cachons-lui qu'elle eſt mon pouvoir.

Dom FERNAND.

Eh bien ! aux aſſaillans Montiel inacceſſible,
Eſt de tous vos Etats le Fort le plus terrible :
La garde en eſt nombreuſe : & je pourrais, Seigneur,
Y retenir long-temps, & tromper le vainqueur.
Vous, fuyez avec art : ſous cette roche antique,
Gagnez les bords du Tage, & voguez vers l'Afrique.

Dom PÈDRE.

Moi, chez des Rois heureux porter encor mes pas !
Montrer de Cours en Cours le plus grand des ingrats !
Quel Monarque inſenſé défendrait ce barbare,
Ce Pèdre, qui trahit le vainqueur de Najarre ?
Plus d'eſpoir, plus d'amis que je puiſſe attendrir :
Il faut être Fernand pour me pouvoir ſouffrir.

(*En ſe promenant.*)

Ma rage à chaque inſtant s'enflamme & s'envenime;
Je déteſte à la fois, & reſpire le crime :
Mourons, mourons enfin, c'eſt l'honneur des vaincus; —
Mais mourons dans le ſang, ainſi que j'y vécus.
Laiſſe-moi ſeul. — Va; crains un furieux qui t'aime,
Qui ne ſe connaît plus, — qui tremble pour toi-même.
Ciel ! que vois-je ? Édouard !

SCÈNE III.

DOM PÈDRE, ÉDOUARD, DOM FERNAND.

Dom PÈDRE, *avec la plus grande violence.*

Venez-vous m'accabler,
Insulter à mes maux, en jouir, les combler ?
Qu'y manquait-il enfin ? votre seule présence.

(*Il se rejette sur le fauteuil & sur la table.*)

ÉDOUARD, *avec le plus grand flegme.*

Qui, moi, vous insulter ? vous êtes sans défense :
Je ne viens voir des maux que pour les soulager ;
Si vous étiez vainqueur, je viendrais me venger. —
Soutenir mon ouvrage est un orgueil peut-être :
Mais si ce sentiment dans mon ame a pu naître,
Qu'il y reste caché, je ne veux point l'y voir.
Je me crois amené par un noble devoir :
Tranquille spectateur de ce champ de carnage,
Enfin, j'ai vu la guerre avec l'horreur d'un Sage ;
Je veillais sur les jours de ce brave Africain,
Près de moi, sans rançon, renvoyé par Guesclin :
Mais du Roi mon aïeul j'ai craint pour vous l'exemple :
Je sais qu'en criminel l'Espagne vous contemple ;
Je veux que mon respect impose à son courroux,
Que l'on soit généreux, & non juste envers vous.

Quand on saura, malgré tous vos droits à ma haine;
Que le seul diadême & la domte & l'enchaîne,
Vos peuples sentiront qu'aux fers même livré,
Le Roi le plus coupable est un objet sacré.
Bien plus : approuvez-vous le zèle qui m'anime?
Henri, Bourbon, Guesclin m'accordent quelqu'estime;
Et seul je puis encor ménager un traité
Qui garde au nom de Roi toute sa majesté.
La Tour où je vous vois protège cette place,
C'est l'autre extrêmité que le vainqueur menace;
J'y vole de l'assaut suspendre les apprêts:
Si Henri me refuse une équitable paix,
Je reviens, & défends votre personne auguste,
Comme je le vengeais, quand vous étiez injuste:
Il va me voir, pour vous, expirer aujourd'hui,
Tel qu'il m'a vu tantôt prêt d'expirer pour lui.
Dans un Prince outragé ce discours vous étonne;
Mais quand le Ciel punit, il veut que je pardonne.

Dom PÈDRE.

Je l'ai bien dit : mes maux sont comblés en effet:
Rien n'accable un ingrat comme un nouveau bienfait.

(*Il se lève.*)

Je ne dégrade point, dans ma honte fatale,
En tombant à vos pieds, la majesté royale;
Je sens trop qu'Édouard ne le souffrirait pas:
Allez, & disposez de moi, de mes Etats:
Qu'exigerait Henri dans sa fureur jalouse?
Il m'a tout enlevé, mon trône & mon épouse.

Dom FERNAND, *vivement à Dom Pèdre.*

Seigneur, près de ce Prince, agréez mes secours;
Bourbon n'oubliera pas que je sauvai ses jours;
Qu'elle accorde à mon Roi tout le prix de mon zèle,
Je serai trop payé d'avoir été fidèle.

ÉDOUARD, *à Dom Pèdre, en lui montrant Dom Fernand.*

O Dom Pèdre! Et c'est vous qu'ainsi je vois servir!
Jugez comment on sert les Rois qu'on peut chérir.

(*Il sort en embrassant Dom Fernand qu'il emmène.*)

SCÈNE IV.

DOM PÈDRE, *seul.*

Et j'ai pu concentrer cette fureur horrible!
Qu'elle s'exhale enfin par un éclat terrible;
Qu'on m'amène Bourbon.

(*Un Garde qui est en dehors, arrive par la grande porte, traverse le Théâtre, & entre par la petite porte.*)

Ta vie est en mes mains.
Femme ingrate, c'est toi qui fis tous mes destins;
Il est juste à mon tour que des tiens je dispose.
Tu fus de mes revers le prétexte ou la cause:
Ton hymen me perdit; & tes seuls intérêts
Ont armé contre moi, la France, mes Sujets,

Mes amis, mon tuteur, mes frères & ma mère :
Et mon trône aujourd'hui deviendrait ton salaire !
Je t'y verrais monter avec mon destructeur !
Je verrais dans ses mains s'unir tout mon bonheur !
Ce qui fut à moi seul serait son seul partage !
Moi vivant, tous mes biens seraient son héritage ! —
Elle vient. — Je frémis en voyant sa beauté. —
Voilà le seul forfait qui m'ait encor coûté.
Mes pleurs..., des pleurs de sang... tu mourras ; je t'abhorre.
Frappons. — Ah ! lâche cœur ! je sens que je l'adore.

SCÈNE V.

DOM PÈDRE, BLANCHE, *enchaînée*, GARDES *en dehors.*

BLANCHE, *arrivant par la petite porte.*

Le bruit d'un long combat a rempli tous ces lieux :
Le Tyran veut me voir ; est-il victorieux ?

(Dom Pèdre vient la prendre par le bras, en la regardant fixement.)

Viens-tu m'offrir encor cette main meurtrière ?
Me traîner à l'autel dans le sang de ton frère ? —
Cruel, quel est son sort ?

DOM PÈDRE, *la menant vers la table.*

Vainement autrefois
Du fer & du poison, je t'envoyai le choix ;

Pour n'être plus trompé, je te l'offre moi-même.

(*Il lui montre la coupe.*)

Meurs, sans savoir le sort du perfide qui t'aime.

BLANCHE, *tremblante.*

Tu m'offres le poison....

(*Elle regarde fixement Dom Pèdre, & tout-à-coup avec un éclat de joie, elle s'écrie:*)

Transtamare est vainqueur!

DOM PÈDRE.

S'il l'est, tu dois mourir avec plus de douleur.
Prends, ou crains....

(*Il tire son poignard sans le lever.*)

BLANCHE, *prenant la coupe.*

Mort plus lente! Ah! devant que j'expire,
Cher Prince, à mes regards le Ciel peut te conduire.

(*Elle porte la coupe sur ses lèvres.*)



SCÈNE VI.

DOM PÈDRE, BLANCHE, ÉDOUARD, DOM FERNAND.

ÉDOUARD, *ouvrant la porte.*

BOURBON ! vous, dans ces lieux !

(Il court vers elle.)

BLANCHE, *éperdue, & laissant tomber la coupe.*

Je me jette en vos bras.

ÉDOUARD.

Que vois-je ? cette coupe....

BLANCHE.

Ah ! c'était le trépa

ÉDOUARD, *à Dom Pèdre.*

Perfide !...

BLANCHE.

Et Dom Henri ?...

ÉDOUARD.

Maître de c

Monstre ! il va te punir.

(Il arrache le poignard de D

accablé dans

BLANCHE, *après avoir j*

Pour l'obtenir du Roi, je tairai ton forfait.

(Elle fait signe à Dom Fernand, qui ramasse la coupe, & la jette plus loin.)

ÉDOUARD, *à Blanche.*

J'allais traiter pour lui: mais c'en est déjà fait.
Guesclin avait forcé par un assaut rapide,
Et Tolède, & ce Fort, & leur garde intrépide:
Il surpasse toujours ce qu'on attend de lui.

SCÈNE VII.

DOM PÈDRE, BLANCHE, ÉDOUARD, DU GUESCLIN, DOM FERNAND, OFFICIERS ESPAGNOLS.

DU GUESCLIN.

(A Blanche) *(A Édouard.)*

Vous vivez, je triomphe. — O vous, son digne appui!
Vous sauvez la vertu; c'est la suprême gloire.

(A sa suite.)

Compagnons, arrêtez l'abus de la victoire,
Les pleurs des Citoyens souilleraient nos lauriers:
Je protége le peuple, & combats les guerriers.

(Une partie des Officiers se retirent.)

BLANCHE.

Mais Henri....

DU GUESCLIN.

Loin de moi, dans le fort du carnage....

SCÈNE VIII, *& dernière.*

DOM HENRI, NOUVELLE SUITE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

Dom HENRI, *à Blanche, qui court vers lui.*

CHÈRE Épouse!

(A du Guesclin.)

Et j'obtiens le prix de ton courage.

BLANCHE.

Vous êtes tout sanglant: juste Ciel! je frémis....

DU GUESCLIN.

Sire, dans quel désordre....

Dom HENRI, *qui est sans casque, & avec un bouclier tout en pièce.*

Il sied à ton ami,
Au sortir d'un assaut, en abordant son maître,
Voilà dans quel état ton Élève doit être.

(A Blanche.)

Sans lui, j'étais vaincu; sans lui, vous périssiez.

(Il donne son bouclier & sa lance à un Écuyer.)

Où donc est le Tyran ?

(*Appercevant Edouard.*)

Vous, qui l'abandonniez....

(*Edouard est près de Dom Fernand ; tous deux cachent à Dom Henri la vue de son frère.*)

ÉDOUARD, *d'un ton calme & ferme, à Dom Henri.*

Valois fut mon captif, & Dom Pèdre est le vôtre ;
Juste ou non, leur destin peut être un jour le nôtre (1).

(*Il s'efface, & lui montre Dom Pèdre.*)

Roi, contemplez un Roi.

Dom HENRI, *après un peu de silence.*

Quel tableau du malheur !
O triste humanité ! tu gémis dans mon cœur.
Nature, je t'entends jeter un cri plus tendre ;
De tes larmes mes yeux ont peine à se défendre.

(*A Blanche & à du Guesclin.*)

Croyais-je que son sort me fît verser des pleurs ?

DU GUESCLIN.

J'en avais deux garans : vos vertus, vos malheurs.

BLANCHE.

Daigne lui pardonner....

Dom HENRI.

Je n'ai plus de colère ;
Le voilà malheureux, je redeviens son frère.

---

(1) L'aïeul & le fils d'Edouard furent détrônés.

(*A Dom Pèdre.*)

Quand je ne l'étais plus, je t'avais imité.
Rends-moi ce titre faint que tu m'avais ôté :
Dom Pèdre, je suis Roi, ne cesse point de l'être ;
Va, tu n'es point sujet, lorsque ton frère est maître ;
Le sceptre de Grenade au mien devrait s'unir ;
Eh bien ! je l'en détache ; & c'est pour te l'offrir.

DOM PÈDRE, *se levant.*

O prodige touchant de l'amour fraternelle !
Il r'ouvre à la Nature un cœur fermé pour elle :

(*Il s'approche entre Edouard & Dom Fernand.*)

Je dois te l'avouer ; la terre à mon orgueil
N'offrait que deux séjours, le trône ou le cercueil :
Et n'attendant de toi ni pitié, ni clémence,
T'immoler & mourir fut ma seule espérance.
On te laisse ignorer qu'ici, par le poison,
Mon désespoir jaloux te ravissait Bourbon :
Tes yeux, sans Édouard, la verraient expirante,
Et, c'est un sceptre encor que Henri me présente !
Le prix du plus grand crime est le plus grand bienfait !
Fier Dom Pèdre, va rendre hommage à ton sujet.

(*En finissant le dernier vers, il passe devant Fernand & Edouard, pour aller à son frère.*)

DOM HENRI, *faisant un pas pour l'embrasser.*

Non, viens dans mes bras.

Dom PÈDRE, *arrachant le poignard qui est à la ceinture de Dom Henri, & voulant le frapper.*

Meurs.

ÉDOUARD.

Arrête.

(*Il retient Pèdre par le bras gauche, tandis que Henri tire l'épée, & se met en garde.*)

(*Du Guesclin tire aussi l'épée pour défendre Blanche.*

Dom PÈDRE, *menaçant Edouard de le frapper.*

O rage extrême!

Tremble.

(*Edouard recule un pas, met la main sur son épée; alors Dom Pèdre se précipite sur son frère, en disant:*)

Mourons tous deux.

(*Mais il s'enferre lui-même avec l'épée de Dom Henri, sans pouvoir le percer de son poignard, parce que ce Prince repousse le coup avec la main qui lui reste libre.*)

Dom HENRI, *désolé, & retirant promptement son épée.*

Il s'est percé lui-même.

BLANCHE, *avec transport, en regardant Dom Pèdre, qui est tombé dans les bras des Gardes.*

Enfin, te voilà seul coupable de ta mort!

Dom PÈDRE.

Et je n'ai pu tous deux vous unir à mon sort!

(*à Dom Henri.*)

Si j'avais vu du moins ton bras plus intrépide,
Ton cœur digne du mien, souillés d'un fratricide,
J'expirerais content. — Je te laisse adoré,
Triomphant, vertueux; je meurs désespéré.

BLANCHE, *toujours avec l'éclat de la joie.*

Quand tu punis le crime, ô suprême Justice!
Fais-lui voir la vertu; c'est son plus grand supplice.

F I N.

Voici quel était d'abord le dénouement.

Dom PEDRE *en passant devant Edouard & Blanche, disait:*

Ah! vois le fier Dom Pèdre aux pieds de son sujet.

Dom HENRI, *l'empêchant de se mettre à genoux.*

Non, viens dans mes bras.....

Dom PEDRE, *tirant son poignard.*

Meurs.

BLANCHE, *lui saisissant le bras.*

Ciel!

Dom PEDRE, *se retournant & la frappant.*

Ou toi.....

Dom HENRI, *perçant Dom Pèdre, tandis que celui-ci tue Blanche.*

Meurs toi-même.

BLANCHE, *tombant dans les bras d'Édouard qui est accouru.*

Ah, Prince!

Dom HENRI.

Dom HENRI, *se précipitant sur elle.*

Eh ! je n'ai pu défendre ce que j'aime !

(*Se relevant & regardant Dom Pèdre.*)

Dieu ! j'ai tué mon frère ! ô parricide affreux !

(*Retournant à Blanche.*)

C'est pour moi que tu meurs !... que j'expire avec eux....

(*A son frère.*)

Prends ce fer, puni-moi.

(*Du Guesclin saisit le poignard de Dom Henri, & Blanche retient aussi Henri en étendant ses bras mourans.*)

Dom PÈDRE.

Je t'ai puni d'avance ;
Mes yeux vont se fermer tout pleins de ma vengeance ;
J'ai chargé d'un forfait ton cœur né vertueux,
Si tu me ressemblois, tu serois trop heureux.
Je le sens, j'ai flétri ta vie & ta mémoire,
Je t'enlève à la fois ton Amante & ta gloire.

(*Il meurt : on l'emporte, Dom Fernand le suit.*)

Dom HENRI, *éperdu, se jetant dans les bras de du Guesclin.*

Le crime & le malheur, voilà donc mon destin !

(*Il retombe appuyé sur le fauteuil de Blanche.*)

DU GUESCLIN.

Une juste défense égara votre main,
Et, sans l'aveu du cœur, il n'est jamais de crime.

BLANCHE.

Cher Prince, surmontez le sort qui nous opprime ;
Hélas ! depuis cinq ans vous pleuriez mon trépas ;
Pour elle, ni pour vous, Bourbon n'existait pas :

D'aujourd'hui ſeulement elle avait cru renaître ;
Nos cœurs ont pu s'aimer, s'entendre & ſe connaître ;
J'ai pu quelques momens vous nommer mon époux :
Je n'ai vécu qu'un jour, & l'ai vécu pour vous (1).

(*Henri ſe jette à genoux.*)

Gueſclin, quand vous verrez les lieux de ma naiſſance,
Ma ſœur, le ſage Roi qui forma mon enfance,
Dites que leur offrant les derniers de ſes vœux,
Dans les bras de Henri, Bourbon s'occupait d'eux.

(*A Dom Henri.*)

Gueſclin peut conſoler, peut embellir ta vie:
Il va t'aimer long-temps, c'eſt ſon ſort que j'envie.

(*A Édouard.*)

Et vous, qui n'avez pu vaincre mes noirs deſtins,
Je demande une grace au plus grand des Humains ;
Adoptez pour ami le Héros que j'adore.....
Ciel ! quelle nuit profonde !... Ah ! je te vois encore,
Henri, mon cher Henri !.... mon ame lutte en vain,
Je la ſens qui m'échappe & paſſe dans ton ſein.

(*Elle expire entre ſes bras.*)

DOM HENRI.

Bourbon !... elle n'eſt plus ! je veux, je dois te ſuivre :
En horreur à ſoi-même, il eſt affreux de vivre.

(*Il veut ramaſſer le poignard de ſon frère pour ſe tuer.*)

DU GUESCLIN, *l'arrêtant avec Édouard.*

Non : quand le ſort nous plonge en un gouffre de maux,
Souffrir & vivre utile eſt la loi d'un Héros.

---

(1) Ces quatre vers ont été employés avec quelques changemens, Acte IV, Scène II, de la leçon que nous avons ſuivie.

ÉDOUARD, *très-vivement.*

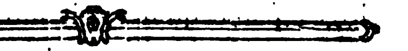
Jetez-vous dans les bras d'un peuple qui vous aime,
Opposez à vos maux les soins du diadême,
De leurs propres douleurs accablés quelquefois,
C'est le bonheur public qui console les Rois;
Un crime involontaire a souillé votre vie,
Qu'à force de vertus le Grand-Homme l'expie.

DU GUESCLIN, *avec la même vivacité.*

Ah! mon ami doit être en paix avec son cœur:
L'estime d'Edouard est le sceau de l'honneur.

Fin de la Pièce.

EXTRAIT
DE
PIERRE
LE CRUEL,
TRAGÉDIE,
PAR M. DE BELLOY.



AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR,
SUR LA PIÈCE SUIVANTE.

CETTE Pièce eſt l'original de l'extrait de *Pierre le Cruel*, qu'on a vu dans le Journal Encyclopédique, mois de Juillet 1772, I.re Partie, *pag.* 82-110. Nous le trouvons dans les papiers de M. de Belloy, écrit de ſa main, avec des corrections auſſi de ſa main, qui ſemblent prouver qu'il en eſt l'Auteur. Corneille jugeoit ſes Pièces à charge & à décharge avec plus de candeur que de modeſtie ; les Journaux ont fourni aux Auteurs des moyens de ſe juger ſous le nom d'autrui, & ce n'eſt pas peut-être un grand inconvénient. Perſonne n'eſt auſſi capable que l'Auteur même, de faire de ſon Ouvrage un bon extrait, parce que perſonne ne connoît auſſi bien & l'enſemble & les détails de cet Ouvrage ; s'il ſe juge trop favorablement, l'Ouvrage reſte pour dépoſer contre lui. M. de Belloy, ſous le nom des Auteurs du Journal Encyclopédique, s'eſt permis de citer de certains morceaux de ſa Pièce avec

éloge, parce qu'il avoit intérêt de les faire remarquer, puifqu'ils n'avoient pas été entendus à la repréfentation; ceci étoit proprement un appel au Public; il falloit en expofer les raifons, & l'amour-propre rentre peut-être dans tous fes droits, quand on l'a humilié injuftement.

Nous trouvons les marges de cet écrit, chargées de quelques Notes d'une écriture étrangère; peut-être ces Notes font-elles de l'Auteur du Journal Encyclopédique. De quelque main qu'elles puiffent être, nous ne les adoptons ni ne les rejettons, mais nous n'avons pas cru devoir en priver le Lecteur, il jugera de leur mérite; nous les laifferons à la marge, comme elles font dans le Manufcrit.





EXTRAIT DE PIERRE LE CRUEL, TRAGÉDIE.

M. de Belloy nous ayant confié ſon Manuſcrit, notre Journal eſt le ſeul qui puiſſe mettre le Public en état de juger cette Tragédie, qu'on ne lui a point permis d'entendre au Théâtre, & qu'il a tant deſiré d'y revoir. Nous allons en donner un extrait, qui doit être plus étendu que celui des Pièces déjà connues par l'impreſſion. La beauté du ſujet, la célébrité de l'Auteur, la ſingularité du ſuccès, paroiſſent piquer également la curioſité : & ceux qui ont vu repréſenter Pierre le Cruel, n'auront pas moins d'envie de le connoître que ceux qui ne l'ont pas vu. Jamais repréſentation n'a été plus orageuſe : on en peut juger par un ſeul trait. Le tumulte a commencé dès la troiſième Scène, à l'occaſion de ce vers que dit un Prince Anglais :

Vous ſerez dans ma tente, en paix comme dans
Londre,

On a cru, ou feint de croire, malgré la rime du vers précédent, que l'Acteur avoit dit *comme dans l'onde*; (comme le poisson dans l'eau): il est aisé de voir que le Parterre n'étoit pas rempli, ce jour-là, de gens bien instruits & bien intentionnés. La voix publique nous autorise à avancer que les fureurs de parti, qui déshonorent & affligent si cruellement la Littérature depuis quelques années, n'ont pas encore formé de cabale aussi nombreuse & aussi bruyante. Cependant, M. de Belloy n'a offensé personne, si ce n'est, peut-être, par ses grands succès. Nous croyons qu'il auroit encore eu le même tort aux yeux de ses ennemis, si Pierre le Cruel avoit été entendu avec autant de tranquillité que le Siége de Calais, Zelmire & Bayard.

Le sujet de la Pièce est la mort de Dom Pèdre, Roi de Castille, surnommé le Cruel ou le Néron de l'Espagne, détrôné deux fois par ses Sujets, & tué enfin par son propre frère. L'Auteur a placé le lieu général de la Scène dans le camp de Dom Pèdre, au milieu duquel s'élève la Tour de Montiel, forteresse située près de Tolède. L'action se passe pendant deux Actes dans cette Tour, & pendant les trois autres dans une tente voisine.

Quand la toile se lève, on voit une chambre de la Tour, lieu assez sombre où le jour n'entre que par une fenêtre grillée. Une jeune femme est seule dans cette prison.

L'ombre enfin s'éclaircit : les premiers feux du jour
Pénètrent lentement dans cet obscur séjour.
Ces murs me séparant de la Nature entière,
Me permettent du moins d'entrevoir la lumière.

. . . .

O jour ! depuis cinq ans, je ne t'ai vu renaître,
Qu'en demandant au Ciel de ne plus te revoir.
Mort, que j'appelle en vain, ô mort ! mon seul espoir,
Romps le joug effroyable où je suis enchaînée ;
O mort ! délivre-moi du malheur d'être née.

Elle parle du peu de temps qu'elle a été sur le Trône ; elle dit qu'on la croit morte ; que l'Espagne & la France l'ont pleurée ; elle se plaint d'un époux cruel, d'une odieuse rivale : elle ne se nomme point, parce qu'il n'est guère naturel de se nommer soi-même ; & ce silence redouble l'intérêt. Tout-à-coup elle entend un grand bruit dans la Tour, & une voix qui crie hors de la chambre : *Soldat, ouvre : .... obéis, ou tu meurs.* Un Chevalier entre, & témoigne sa surprise :

Note marginale. Il n'a pas besoin de se justifier.

Que d'appas ! tout accroît mes soupçons....
De mon audace heureuse apprenez les raisons.

Je vous ſuis inconnu, j'ignore qui vous êtes :
Je viens joindre le Roi qui fuit vers ces retraites ;
Et pour calmer l'Eſpagne en ſes troubles nouveaux,
J'arrive en ce moment des remparts de Bordeaux.
Je voulais occuper ce formidable aſyle,
Qui devient pour Dom Pèdre une reſſource utile ;
Mais des refus ſuſpects, des mots myſtérieux
Ont enflammé ſoudain mes deſirs curieux ;
J'ai penſé que ces murs enfermaient l'innocence.

Vos Gardes voulaient en vain me réſiſter ; ils ont cédé au reſpect qu'ils doivent au Vainqueur de Najarre & de Poitiers.... Quoi ! s'écrie la Princeſſe, je vois Édouard ?

Le Héros des Anglais & le Fils de leur Roi !...
Votre aſpect doit ici m'affliger & me plaire ;
Le vainqueur de Poitiers a vu périr mon père (1) ;
Le vainqueur de Najarre a vengé mon époux.

Mon doute eſt éclairci, répond Édouard : vous vivez.

Du malheureux Bourbon plus malheureuſe fille,
Vous, femme de Dom Pèdre & Reine de Caſtille !

Reine ! lui dit-elle, *vous le voyez*. On ſent combien cette expoſition eſt neuve & atta-

(1) Pierre de Bourbon, père de Blanche, avait été tué à la bataille de Poitiers.

chante ; elle a produit un grand effet. Édouard aſsûre à Blanche de Bourbon, que les Anglais eux-mêmes ont donné des larmes à ſon ſort, & à celui de ſon père :

N. M. Enjambement.

Ennemis généreux, nous ſavons *admirer*
De vertueux rivaux, les vaincre & les pleurer.

Pèdre & Padille ont publié votre mort. — Ils l'ont ordonnée, on leur a déſobéi ; ils ignorent que j'exiſte. — Si je l'avais ſu, quand je remis Pèdre ſur le Trône, j'aurais exigé de lui qu'il vous rendît juſtice. Mais il eſt détrôné une ſeconde fois ; vous pouvez réparer ſa ruine. Apprenez-moi le détail de vos infortunes ; mieux inſtruit, je pourrai mieux vous ſervir, & c'eſt toute mon envie.

On m'accorde un bienfait en acceptant les miens.

Blanche, avant de raconter ſes malheurs, fait une queſtion bien naturelle : *Ici j'ignore tout* : la Reine de France, ma ſœur ſi chérie, Charles le Sage, ſon digne époux, vivent-ils encore ? Et ſur la réponſe d'Édouard, elle s'écrie :

Ah ! Prince, qu'à ma ſœur je dois porter envie !
Elle mourra Françaiſe au ſein de ſa Patrie :
Et moi, dans d'autres Cours deſtinée à régner,
L'Hymen m'offrait par-tout mon malheur à ſigner,

Voici sa funeste histoire.

Dom Pèdre me choisit de l'aveu de sa mère,
Et m'obtint du grand Roi qui me servait de père,
Quand mon troisième lustre à peine finissait.
Déjà sa cruauté sourdement s'annonçait.

. . . .

L'illustre Castillane, aïeule des Bourbons,
Blanche, honneur de mon sèxe, avait joint nos Maisons (1):
Son nom, que je portais, m'invitait à le suivre,
M'enflammait du desir de le faire revivre.
Je voulais rendre au Tage, au pur sang de ses Rois,
Le présent qu'à la Seine ils ont fait autrefois:
Mon cœur se promettait, pour son premier ouvrage,
D'adoucir un époux qu'on me peignait sauvage;
Par de tendres vertus, j'espérais le dompter,
Et gagner tous les cœurs.... pour les lui reporter.
J'arrive dans Burgos. Au lieu de l'allégresse,
Je vois dans tous les yeux le trouble, la tristesse;
La mère de Dom Pèdre, étouffant ses douleurs,
Vient, m'embrasse,... & bientôt me baigne de ses pleurs.
Je ne vois point le Roi, qui craint de voir sa mère;
Sous cent prétextes faux mon hymen se diffère.
Après de longs refus, Pèdre se montre enfin.
Il me mène à l'autel avec un fier dédain:
Cet hymen, dont Paris chantait les nœuds prospères,
Offrit le morne aspect des pompes funéraires.

---

(1) Blanche de Castille, mère de Saint Louis.

La Cour, le Peuple entier, ſaiſi d'un ſombre effroi,
Cherche, en tremblant, mon ſort dans les yeux de ſon Roi :
Il me jette un regard, mais un regard farouche,
Sourit du froid ſerment qui tombe de ſa bouche ;
Sort du Temple, & ſoudain, par des détours ſecrets,
Se dérobe à ſa Cour, & me fuit pour jamais.
Peignez-vous ma ſurpriſe à cet excès d'outrage,
Le timide embarras, la candeur de mon âge....

Bientôt on me revèle le ſecret de cette conduite étrange. Pendant que Pêdre m'avoit fait demander par ſes Ambaſſadeurs, il avoit vu Padille, qui avoit gagné ſon cœur au prix de l'honneur même : me quittant aux Autels, il revoloit dans ſes bras ; & la mort ou les fers furent le ſalaire de quiconque oſa me plaindre. Enfin :

On m'arrache des bras de la mère du Roi,
Qui m'oſoit conſoler en pleurant avec moi ;
Dom Pèdre me punit de la chérir en fille :
De priſons en priſons cachée à ſa famille,
Je n'eus, pour ſoutenir mes miſérables jours,
Que l'aliment du pauvre,... & ne l'eus pas toujours.

Cependant Pèdre devint plus cruel que jamais.

Chaque meurtre excitant des murmures nouveaux,
Il rappelait ſans ceſſe & laſſait les bourreaux ;

Le barbare — immola ſes frères & leur mère,
Son tuteur, les neveux & la ſœur de ſon père;
Sur ſa mère .... on retint ſon parricide bras;
Et l'ordre de ma mort combla ſes attentats.

Cet ordre fut donné lorſque du Gueſclin & les Français venaient me délivrer, lorſque l'Eſpagne ſe ſoulevait & choiſiſſait pour Roi Henri de Tranſtamare, ſeul frère de Pèdre échappé à ſes fureurs. Fernand fut chargé de m'immoler, & ce fut lui qui me ſauva : il m'envoya chez les Maures en cachant mon nom & ma deſtinée : & lorſque vous rétablîtes Dom Pèdre ſur le Trône, il me fit revenir dans cette Tour qui, ſans vous, ferait mon tombeau. Édouard ſe félicite de pouvoir devenir le libérateur de Blanche de Bourbon :

Dom Pèdre me doit tout, il remplira mes vœux :
Dom Pèdre eſt criminel, mais Roi, mais malheureux;
Dieu ſeul peut le punir, tout Roi doit le défendre.

Il ajoute qu'il eſpère réconcilier les deux frères, & que la mort toute récente de l'ambitieuſe Padille, lui donne les plus grandes eſpérances ! *La mort de Padille !* Quelle nouvelle pour Blanche ! Dans ce moment, Fernand arrive : il annonce que la veille, à ſon retour d'Afrique, il a révélé au Roi que Blanche

Blanche vivait encore. Pèdre, dit-il, qui vient d'être vaincu par son frère, & qui se retire vers Tolède & Montiel où les Africains doivent le joindre, compte désarmer la France en rendant à Blanche de Bourbon sa couronne & sa main : il vient lui-même la tirer de prison ; il fait le retour d'Edouard, & le voici. Pèdre s'adresse d'abord à son bienfaiteur, & s'étonne de la magnanimité qui le ramène encore à son secours. Pourquoi cette surprise, lui dit Edouard ?

Vous êtez malheureux ; vous auriez dû m'attendre.

On peut remarquer que, dans la vérité historique, Edouard ayant éprouvé l'ingratitude de Pèdre dès le premier moment qu'il l'eut rétabli sur le Trône, ne revint plus en Espagne. Le Poëte suppose ici, & il en avait bien le droit, que Pèdre n'a pas encore manqué à son bienfaiteur ; ce n'est que dans le cours de la Tragédie qu'il commence à le méconnaître & à l'outrager. Pèdre jette les yeux sur Blanche, il est frappé de sa beauté : il témoigne quelques regrets de ses crimes envers elle.

Autrefois à l'Autel, mon indomptable orgueil
Laissa sur elle à peine échapper un coup d'œil.
Si j'eusse pu la voir, ah ! l'aurais-je outragée !

Il veut réparer ses torts en présence d'Edouard, & former les noeuds brillans d'un nouvel hyménée. Bourbon, qu'il appelle toujours son épouse, cède en victime à son funeste devoir. Mais elle se souvient que, dans la Scène précédente, Edouard lui a dit qu'elle était libre & maîtresse de son cœur : elle lui demande l'explication de ce discours. Pèdre veut forcer Edouard à taire la vérité : celui-ci répond que,

Les Princes sont faits pour la dire, & l'entendre.

Il déclare à Bourbon, qu'avant de l'épouser, Pèdre était déjà engagé à Padille par un mariage secret; que cette union a depuis été solemnellement prouvée aux Etats de Castille; qu'ils ont reconnu Padille pour Reine.

Le Ciel n'a donc jamais uni votre destin
A ce Roi, dont l'hymen fixait déjà la main;
Et l'auguste Bourbon, que trompa sa promesse,
N'est point esclave & Reine; elle est libre & Princesse.

Quelle situation pour elle!

Quand je devrais ici périr au moment même,
O Ciel tant imploré! que ne te dois-je pas?
Je sais, avant l'instant marqué pour mon trépas,
Que je ne fus jamais unie à ce parjure,
Qu'il n'eut de droit sur moi qu'à force d'imposture:

Réponds-moi maintenant, ô tigre ensanglanté !
Rends compte de ma vie & de ma liberté.
Je ne te parle plus en épouse, en victime,
Qui respecte l'abus d'un titre légitime ;
Je te parle en Française, en fille de vingt Rois,
Qui n'eut pas le malheur de naître sous tes loix :

. . . .

Ah ! mon plus grand bonheur, c'est l'insolent dédain,
Qui borna mon outrage au seul don de ta main :
Par-tout tu ravissais ou l'honneur, ou la vie,
Dans ton infame Cour j'échappe à l'infamie !
Va, j'aime trop mon sort pour vouloir t'en punir ;
Dans les bras de ma sœur je cours m'en applaudir.

Elle s'adresse à Edouard, réclame sa protection, le prie de la rendre au Roi de France :

Si des fers opprimaient votre épouse si chère,
Pensez-vous qu'un Bourbon rejetât sa prière ?

Le généreux Edouard lui présente la main pour l'emmener. Pèdre s'y oppose ; il craint que la France ne donne Blanche à son frère qui l'aime : *il m'aime*, dit la Princesse ! & elle ajoute à part : *ce seul mot me fait lire en mon cœur.* Pèdre qui s'apperçoit de sa joie, devient furieux, menace Edouard. Celui-ci l'accable par le sang froid le plus imposant, & par la juste

fierté d'un Héros auquel il a dû sa couronne :

Je suis armé pour vous contre un frère rebelle ;
Si Blanche est en péril, je suis armé pour elle.
Connaissez un Anglais, dont la libre équité
Entre tous les partis marche avec fermeté.

Blanche ne dépendra ici que d'elle-même & du Roi de France : j'attends du Guesclin, qui est toujours mon prisonnier : je reste dans votre camp, où Blanche sera sous ma garde : ne me forcez pas, en oubliant mes bienfaits, à me souvenir des droits qu'ils me donnent sur vous : il emmène la Princesse. Pèdre veut les suivre ; il est retenu par Fernand. Il réfléchit, & s'excite, comme Néron, *à s'affranchir du joug d'un bienfaiteur* importun : il n'a rien à craindre d'Edouard. Je vais me voir à la tête d'une puissante armée de Maures & de Navarrois : il est venu ici, sur le bruit de son nom, avec une faible garde, & il veut abuser des vains droits d'un service passé :

Tu ne peux plus m'en rendre, & tout est effacé.
Tu céderas, Bourbon, ou cesseras de vivre.

J'empêcherai bien de la donner à mon frère.

Et je préférerais, comme un sort moins fatal,
La mort de ce que j'aime au bonheur d'un rival (1).

(1) J'aime mieux voir un monstre affreux
Dévorer l'ingrâte Andromède,
Que la voir dans les bras de mon rival heureux. N. M.

L'Acte finit par l'arrivée du Chef des Maures, qui viennent de joindre l'armée : il annonce qu'il a rencontré du Guefclin aux portes de Montiel : il regrette de ne plus voir ce Grand Homme commandant l'armée de Tranftamare :

Devant un tel rival le courage s'enflamme,
Et l'afpect d'un Héros femble agrandir mon ame.

Pèdre, au contraire, ne voit dans du Guefclin qu'une victime de plus : il fort rempli des plus terribles projets.

Au fecond Acte, le Theâtre repréfente au fond tout le camp de Dom Pèdre, & la Tour de Montiel : fur le devant eft la tente d'Edouard, & un peu plus loin celle où il fait garder Blanche. Du Guefclin arrive avec ce Prince, qui lui témoigne fon étonnement de ce que le Roi de France n'a pas payé la rançon du meilleur de fes Généraux, quelque confidérable qu'elle pût être. C'eft moi, dit du Guefclin, qui ai refufé fes libéralités :

Dans les malheurs publics, un Monarque économe
Doit-il prodiguer l'or aux befoins d'un feul homme ?
J'ai voulu prendre part à nos communs revers,
Et par mes propres biens me racheter des fers.

Mais mon époufe, en mon abfence, & avant ma captivité, avait employé toute notre for-

tune à soulager la Noblesse de Bretagne, ruinée par les guerres civiles (1). Depuis, la Princesse (femme d'Edouard) m'envoya, sans se faire connaître, le prix de ma rançon : mais une foule de Chevaliers périssaient de misère dans les prisons de Bordeaux ; je leur ai tout distribué, & je reviens me mettre entre vos mains. Edouard, sensible à tant de grandeur d'ame, gémit du nouvel ordre qu'il a reçu de son père, & qui lui défend d'accepter aucune rançon pour du Guesclin. Celui-ci dit que Transtamare le délivrera, les armes à la main : il remercie Edouard de la protection qu'il accorde à Blanche, & lui reproche hardiment celle qu'il accorde au Tyran de la Castille.

A quels noms mêlez-vous ce beau nom d'Édouard ?
Et parmi quels drapeaux flotte votre étendard ?
Voit-on deux Espagnols dans cette immense armée ?
De Musulmans, d'Hébreux (2), elle est toute formée,
Ou des dignes soldats de ce vil Navarrois,
Qui vend, trompe, assassine, empoisonne les Rois (3).

(1) Tous ces faits sont vrais.

(2) Pierre le Cruel aimait les Juifs ; c'est ce qui autorisa ses ennemis à publier qu'il était fils d'un Juif, & non pas du Roi Alphonse.

(3) Charles le Mauvais, digne allié de Pierre le Cruel.

Edouard répond qu'il attendait du Guesclin pour terminer tout par une paix solide ; que D. Pèdre paraît plus tranquille ; qu'il faut se servir de l'occasion du Chevalier Français, qui demande à voir du Guesclin en secret, & qui, sur la parole d'Edouard, va venir du camp de Henri de Transtamare. Ce Chevalier arrive, la visière de son casque est baissée. Edouard se retire ; il la relève : c'est Henri de Transtamare lui-même (trait encore historique, car ce jeune Prince se déguisa pour aller voir du Guesclin dans sa prison). Du Guesclin lui reproche son imprudence.

Risquer votre couronne ? — Eh bien ! je te la doi.
Vos jours ? — Cent fois Guesclin risqua les siens
pour moi.
Va, d'un jeune Espagnol connais le caractère....
Loin de l'ordre commun nous cherchons des vertus ;
Des périls sans exemple ont un attrait de plus.
Penses-tu que Dom Pèdre ait jamais pu s'attendre
Que, pour toi, dans son camp, j'aurais osé me
rendre ?
Son cœur soupçonne-t-il la générosité ?
L'audace du projet en fait la sûreté.

. . . .

Je veux de ce camp même aujourd'hui t'enlever :
Va, je mets à profit les leçons de mon Maître.
En marchant vers ces lieux, j'ai su tout reconnaître :

N. M. Ait pu s'attendre que j'aurais osé, est une faute contre la langue.

À travers ce bois sombre & ces rochers affreux,
Mes soins ont découvert un chemin ténébreux,
Où ramenant bientôt mon élite indomptable,
Je viens à sa prison ravir mon Connétable :
Et si mon imprudence a causé tes revers,
C'est ma sage valeur qui va briser tes fers.

N. M. *Mon Connétable* est trop familier.

Du Guesclin répond :

Oui, Prince : c'est ainsi que le droit de la guerre
Doit ravir noblement Guesclin à l'Angleterre.
Je ne peux fuir mes fers, mais on peut les briser ;
Et, libre par vos mains, j'ai droit de tout oser.
Énervé près d'un an par un repos infâme,
Le besoin de la gloire a fatigué mon âme :
Temps perdu pour l'honneur, tu seras remplacé.

N. M. *Remplacé*, on répare le ems perdu, on ne le remplace jamais.

Mais, ajoute-t-il, Bourbon voudra-t-elle nous suivre? — Que dis-tu? Bourbon? — Elle respire! — O moment enchanteur!

Que mon cœur est heureux de se trouver fidèle!

Allons la voir. Du Guesclin entend du bruit, & rebaisse la visière du casque de Henri... C'est Blanche : préparez-la du moins à une telle surprise. La Princesse venait prier le Chevalier Français d'engager Henri à ne point s'exposer pour elle, comme il avait fait autrefois. Son imprudence, dit-elle, pensa lui coûter la vie ; qu'il ne se hasarde plus. Cette situation délicate ne dure qu'un moment,

grâce à l'impatience du jeune Prince qui se découvre, & tombe aux pieds de son Amante.

Je le déclare enfin ce feu si légitime,
Que long-temps mon erreur a caché comme un crime;
Dès le premier regard que je levai sur vous,
Mon œil fut indigné de vous voir un époux:
Pour vous suivre à l'Autel j'accompagnais mon frère;
Sa froideur redoubla ma jalouse colère.
Quand il sortit du temple, & courut vous trahir,
Je ne sai quel espoir me le fit moins haïr.
Dans l'avenir obscur, une confuse image
Me montra mon bonheur,... dont elle était le gage.
Les vrais pressentimens sont un don de l'amour....

Du Guesclin déclare que le Roi de France, instruit du mariage de Pèdre & de Padille, projetait d'unir Henri avec Blanche, dans le moment où l'on annonça qu'elle avait été assassinée.

Le Ciel pour ce Héros vous sauva du trépas;
Il veut unir vos cœurs pour unir deux Etats:
France, Espagne, à jamais joignez vos destinées...

Alors Bourbon avoue au Prince les tendres sentimens qu'elle avait conçus pour lui le jour

qu'il fut blessé, à ses yeux, en la défendant des fureurs de Pèdre.

Ce cœur qui vous cherchait & s'ignorait lui-même,
Quand mon frère a parlé, s'avoue enfin qu'il aime,
Et se livre au bonheur, seul fait pour me charmer,
D'adorer par vertu ce que j'ai craint d'aimer.

Edouard reparaît : Henri ne remet point son casque ; le Prince Anglais, dit-il, ne m'a jamais vu. Edouard annonce que Pèdre le suit, & vient déclarer lui-même au Chevalier Français, à quelles conditions il veut traiter avec Henri de Transtamare. Blanche, du Guesclin, Henri, frémissent. Si Pèdre paraît, il égorge son frère. Edouard s'apperçoit de leur frayeur, & leur en demande la raison. *Vous voyez Transtamare*, lui répond du Guesclin. Quoi ! dit, Henri, *mon ami me perd, me livre ? A ma foi*, reprend Edouard, *& vous voilà sauvé ; il me connaît.* Edouard embrasse du Guesclin, en lui disant :

N. M. *M'attendrit* doit être au pluriel.

Ah ! cette confiance & cet excès d'estime
M'attendrit jusqu'aux pleurs par sa candeur sublime.

Du Guesclin.

Je vois l'occasion d'illustrer un grand cœur ;
Je ne puis m'en saisir, je l'offre à mon vainqueur.

Ce trait eſt un des plus beaux que M. de Belloy ait imaginés; on y reconnaît l'art avec lequel il ſait placer deux Héros à côté l'un de l'autre, ſans qu'on puiſſe décider lequel eſt le plus grand : néanmoins cette ſcène n'a produit aucune ſenſation, parce qu'on s'eſt bien donné de garde de la laiſſer entendre. Edouard envoie dire à Pèdre, que le Chevalier ne peut pas le voir, & qu'il a ordre de ne conférer qu'avec du Gueſclin. Il ordonne à ſes Anglais de veiller ſur ſa tente; il exhorte Henri à la paix. Retournez dans votre camp; de-là faites demander une entrevue; prenez les plus grandes précautions pour votre ſûreté; & revenez dans l'éclat qui vous convient, traiter avec votre frère, en préſence de du Gueſclin & de moi. Blanche s'oppoſe à ce retour, dont elle prévoit les dangers. Henri dit, que s'étant expoſé pour ſon ami, il s'expoſera de même pour ſon peuple. Edouard propoſe de faire donner des otages. Du Gueſclin approuve ce plan.

La paix, Seigneur : il faut tout lui ſacrifier;
C'eſt le fruit précieux qui naît d'un vain laurier :
Qu'elle ſuive toujours le char de la victoire,
Quand le Vainqueur eſt Homme & digne de ſa gloire.

Acte III. C'eſt dans la tente d'Edouard

que va se passer l'entrevue des deux frères. Ce Prince fait tous ses efforts pour adoucir le barbare Pèdre, pour le préparer à recevoir Henri, & à se réconcilier avec ses Sujets.

Peut-être craignez-vous d'avoir, par vos rigueurs,
Loin de vous, sans retour, écarté tous les cœurs :
Mais que le cœur du maître aisément les rappelle !
Que sans peine il leur rend leur pente naturelle !
Le devoir est pour eux l'aiguillon de l'amour,
Qui les gêne en secret & les pousse au retour :
Un père, un Roi haï répugne à la nature ;
Demandez qu'on vous aime, & la haine s'abjure.

N. M. *Et la haine s'abjure*, ne paroît pas assez noble.

Fernand & le Chef des Maures annoncent que Henri vient, & que les otages ont été remis aux Castillans. Edouard va au devant du Prince. Le Chef des Maures se plaint de ce que Pèdre a chargé les Navarrois du soin d'escorter son frère, & a refusé cet honneur aux Maures que Henri préférait.

Va, cet hommage pur qui nous était rendu,
Du Maure incorruptible atteste la vertu :

Quand il s'est retiré, Pèdre se déclare enfin devant D. Fernand.

Fier Henri, te voilà dans les mains de ton Roi !
Après m'avoir trahi, tu comptes sur ma foi ?
Il faut être prudent, quand on est infidèle :
Tu vas voir les traités du maître & du rebelle.

Fernand le menace du courroux d'Edouard. Pèdre ne le craint pas ; il le fera arrêter lui-même avec du Guefclin, & les gardera en otage pour contenir l'Angleterre & la France. Henri, dit-il, n'a qu'un choix à faire, *obéir ou mourir.* Ce Prince paraît, Edouard & du Guefclin le préfentent à fon frère, qui refufe de l'embraffer, & qui d'abord l'interrompt avec fureur, à chaque mot qu'il prononce. Edouard prend la parole, & fait au jeune Prince le difcours le plus fort & le plus touchant pour l'engager à rentrer dans le devoir, & à rendre la Couronne à Pèdre.

Frère de votre Roi, fans un double parjure,
Avez-vous pu trahir le Trône & la Nature?
On vante votre cœur valeureux, bienfaifant,
Des plus rares vertus exemple féduifant ;
Chef, foldat, Prince, ami, vous êtes mon modèle :
Difputez-moi, Seigneur, une gloire plus belle ;
Préférons tous les deux, magnanimes rivaux,
La probité de l'homme aux talens du Héros.
C'eft par-là qu'Édouard, honoré fur la terre,
Expia les lauriers qu'il cueillit dans la guerre ;
. . . . *N. M.*
De céder en vaincu vous auriez pu rougir ; Tranfpofition trop forte.
Mais aujourd'hui vainqueur dans trois combats fanglans,
Après le plus long cours des faits les plus brillans,

Quand Pèdre voit enfin l'Empire qu'il possède ;
Réduit à ce seul fort, aux seuls murs de Tolède ;...
Prendre sceptre, couronne, & les mettre à ses
pieds ;
Voilà de la vertu l'effort le plus insigne,
Le miracle inoui, dont vous seul êtes digne ;
Un triomphe immortel que vos chefs, vos soldats,
La fortune & Guesclin ne partageront pas.

Il lui propose, en échange du Sceptre qu'il doit céder, le Trône de Grenade & les autres Provinces d'Espagne usurpées par les Maures : il offre de les conquérir pour lui, de donner à l'instant la liberté à du Guesclin, qui combattra avec eux ; & enfin il lui fait espérer même la main de Blanche de Bourbon. Henri commence par se justifier ; il n'a point usurpé la Couronne, c'est la Nation qui la lui a donnée.

L'amour, le choix du peuple a fait les premiers
Princes :
Quels titres sont plus purs, plus justes, plus
flatteurs ?
Le sceptre est un présent que m'ont fait tous les
cœurs.

Il déclare ensuite, qu'il venait pour offrir lui-même à Pèdre le Royaume de Grenade ; & si un jour, en faisant le bonheur de ce nouvel

Empire, mon frère méritait que la Castille le rappelât, je lui rendrais sa Couronne, & reprendrais celle de Grenade. Tels étoient mes premiers desseins; mais puisque vous m'offrez la liberté de mon ami & la main de la Princesse, je suis prêt d'accepter... — Qu'allez-vous faire, dit du Guesclin, livrer vos peuples à leur bourreau?

Si pour ma liberté, votre cœur sacrifie
Les jours de vos sujets, le sang de la patrie,
En vous déshonorant vous allez m'avilir:....
Et je fuirais un Roi qui m'aurait fait rougir.

Ce vers peint parfaitement le caractère de du Guesclin, qui voulut en effet quitter la France, quand Charles-Cinq le fit rougir par d'injustes soupçons. Pour Blanche, ajoute-t-il, mon Maître vous l'a donnée; elle est à vous, & l'on veut vous la vendre?

Quel droit son meurtrier prétend-il aujourd'hui?
Il ordonna sa mort, elle est morte pour lui.

L'impétueux Dom Pèdre daigne à peine excuser en quatre mots toutes ses cruautés; il prétend qu'il n'a été que juste & sévère: enfin il insulte du Guesclin, qu'il déteste, & qui lui répond fermement:

Vous fûtes l'assassin de la sœur de mon maître;
Chargé de vous punir, je vous ai détrôné:

Je respecte ce front, puisqu'il fut couronné: . . .
Je le déclare au nom de la Castille entière,
Qui de ses droits ici me rend dépositaire;

Que vous ne devez plus prétendre qu'au Trône de Grenade; & que si Henri vous cède le sien, les Castillans nommeront un autre Monarque. Voici leurs propres mots:

Dom Pèdre nous a fait rentrer dans tous nos droits.
Est-ce pour l'égorger que le peuple a des Rois?
Quand on s'est séparé de la nature humaine,
Que, pour elle, d'un tigre on imite la haine,
Comment des Nations réclame-t-on la foi?
Abjurant le nom d'Homme, on perd le nom de Roi.

N. M. *Pour elle*, il semble que *contre elle* seroit mieux.

Pèdre se lève avec rage pour tuer du Guesclin. Henri se jette au devant du coup. Edouard arrête le Tyran; la conférence est rompue. Pèdre, dans sa fureur, oubliant ses premiers projets, propose le duel à son frère. Henri le refuse; mais il offre de combattre Edouard, tandis que Pèdre combattra du Guesclin. Ce cartel, vraiment conforme aux moeurs de la Chevalerie, n'est point accepté par Edouard. Je ne suis pas suspect, dit-il à Henri, d'éviter un combat.

Souffrez que d'un Anglais le courage tranquille,
Contienne ici le vôtre & sa fougue inutile.

Si vous & votre frère vous périssez; la Castille

tille n'a plus de Roi. Si du Guesclin & moi nous succombons, les deux frères restent sur le champ de bataille, tout prêts à revenir au parricide affreux qu'on cherche à prévenir. Non, allons nous préparer à une bataille générale, & décider du Trône de Castille, comme nous avons fait à Najarre. Henri lui répond : Je serais sûr de la victoire, si j'avais dans mon armée ce Héros que vous craignez au fond du cœur. Edouard, indigné du reproche, réplique par ce seul mot : *Soyez libre, Guesclin.* Le Connétable surpris, s'écrie : *Voilà mon vrai rival.* Pèdre rappelle à Edouard la défense de son père ; mais Edouard lui dit :

Lui-même aurait rougi d'un soupçon téméraire :
Quand j'agis pour l'honneur, j'ai l'aveu de mon
père.

Pèdre, impatient, ordonne à son frère de se retirer ; il appelle ses Navarrois pour l'escorter, & commande en secret à Dom Alvar, leur Chef, d'arrêter Henri & du Guesclin, tandis qu'il va éloigner Edouard, sous prétexte de visiter le camp, & de ranger l'armée en bataille. Ils sortent tous.

Cette belle scène du troisième acte est la seule qui ait été bien écoutée, & qui ait reçu une partie des applaudissemens qu'elle méritoit.

Le quatrième acte se passe dans la tente de Dom Pèdre, d'où l'on voit toujours le fort de Montiel. Fernand reproche au Roi la perfidie avec laquelle il vient de faire arrêter Henri, & enlever les otages au moment où on les échangeoit avec ce Prince. Vous osez plus encore, ajoute-t-il : & tandis qu'Edouard contient les habitans de Tolède, prêts à se soulever, vous désarmez sa Garde, & ravissez Bourbon. Pèdre répond, qu'il va enfin faire arrêter Edouard lui-même, & que son seul regret est de voir du Guesclin libre.

. . . . Ce mortel redoutable,
Déployant de son bras la force inconcevable,
A percé l'escadron qui l'avait entouré,
Et seul au camp rebelle a soudain pénétré :

Si j'immole Henri, les rebelles vont nommer un autre Roi : mais tant qu'il vivra, ils trembleront pour lui. J'éxige, sans délai, pour prix de ses jours, leur pleine obéissance & la main de Bourbon. Il peint son amour pour elle, amour qui croît par ses mépris & par le plaisir de la ravir à son frère. Il les fait amener tous deux ; il propose sa main à la Princesse.

Vous pouvez, apportant la paix à l'Univers,
Unir par un seul nœud mille intérêts divers :
. . . .

L'Espagne, à votre nom, sent expirer sa haine,
Et revient à son Roi par amour pour sa Reine ;
La France satisfaite appuiera ma grandeur ;
J'aurai Valois pour frère, & Guesclin pour vengeur.
Je ne vous cache point quel est l'amour extrême
Qui m'asservit à vous, & m'arrache à moi-même :
Jugez de son pouvoir sur mon cœur étonné ;
Oui, ce qu'on n'a point vu depuis que je suis né,
Je commande à ma haine & suspends ma vengeance,
J'écoute, & je conçois des projets de clémence....
Je n'épargnai jamais une tête rebelle ;
Je fais grace, pour vous, à la plus criminelle....

Et il ajoute, en parlant à son frère : Toi, si tu veux vivre, presse - la de me suivre à l'Autel. Henri, confus & indigné, représente à Blanche qu'elle ne peut se fier à un monstre qui depuis si long-temps,

Marche de crime en crime, & promet la vertu.

qui, du vivant de Padille, épousa une troisième femme ; & qui, si vous le suivez à l'Autel, vous fera apporter ma tête, au sortir du Temple. Pèdre, furieux, menace Blanche elle-même *de la mort*, si elle n'obéit. Ce mot la tire de l'affreuse incertitude où elle étoit.

Ah! Tyran, ta menace a dissipé ma crainte....
Ces tourmens, cette mort que lui promet ta rage,
Cessent de m'effrayer dès que je les partage....

Tu devais présumer que je saurais mourir;
Oui, de ma fermeté je te dois l'avantage,
L'habitude des maux a doublé mon courage.
Peut-être ses beaux jours que je voudrais sauver
M'auraient fait consentir.... Je rougis d'achever.
Grand Roi, qui des Bourbons le père & le modèle,
As reçu dans les Cieux la couronne immortelle (1),
Livreras-tu ton sang, si pur, si généreux,
A l'esclave du Maure, à l'ami des Hébreux?...
(*En montrant Henri.*)
Voilà le seul époux qui mérite ta fille;...
Nos ames, sous les coups de ce vil assassin,
Vont s'élancer vers toi pour s'unir dans ton sein.

Pèdre, que sa barbarie naturelle avoit emporté, sent que ce n'est pas en immolant Blanche qu'il peut la punir, & reconquérir son Royaume; il ordonne de l'enfermer dans un asyle secret, qu'il ne nomme qu'à Dom Alvar, & de préparer l'échafaud pour Henri. A peine a-t-on emmené Blanche, qu'Edouard paroît: il demande raison au Tyran de sa foi violée, de tant d'outrages, &c. C'est alors que Pèdre lève le masque, & déploie toute son ingratitude. Edouard, irrité, lui répond avec véhémence:

Tu ne règnes, ne vis, n'existes que par moi.
Songe au temps où tu vins, plein de honte & d'effroi,

(1) Saint Louis.

Chargé de l'or d'Espagne & des mépris du monde,
N'ayant dans l'Univers d'autre asyle que l'onde,
Mendiant sur nos bords l'humble toit d'un Pêcheur (1),
Et par-tout repoussé par la haine & l'horreur:
Tu pleuras à mes pieds. Ton malheur sans courage
D'un bonheur insolent devait m'être le gage......
. . . .
. . . . Tu crois que je vais, sans murmures,
Voir compter mes sermens au rang de tes parjures?

Ton frère fût-il attaqué par ton armée entière, il ne périra qu'après moi, & si nous succombons sous le nombre :

Qui meurt ainsi que nous éternise son être,
Et qui vit comme toi fut indigne de naître.

Dans ee moment terrible, Fernand arrive, & annonce au Roi que du Guesclin & les Castillans attaquent le camp du côté de Tolède. Je cours le recevoir, dit le fier Tyran à son frère; & si je puis l'arrêter, je reviens l'immoler à tes yeux. Il ordonne de garder Edouard & Henri. Le jeune Prince prie l'Anglais de profiter du reste de respect que les soldats de Pèdre ont pour lui ; fuyez, vous ne

(1) Il était si universellement abhorré, que les habitans des côtes de Biscaye ne voulurent pas l'y laisser débarquer.

pouvez me défendre, un jour vous me vengerez. Moi, répond Édouard,

J'ai hasardé vos jours, j'en réponds à la Terre:
Lorsque, par imprudence, on fait des malheureux,
On ne les venge pas, on périt avec eux.

Tout-à-coup ils voient que leur Garde se dissipe : c'est du Guesclin, qui, ayant donné une fausse alarme vers Tolède, accourt avec une troupe d'élite pour enlever Henri. Édouard, au comble de la joie, met le Prince dans les bras de du Guesclin.

Je te le rends, tu me sauves l'honneur.

Du Guesclin répond avec sa franchise héroïque :

Et de ma liberté je m'acquitte, Seigneur.

Il veut emmener Henri, qui, de son côté, voudroit chercher l'asyle ignoré où l'on retient Bourbon. C'est mon premier objet, dit du Guesclin, fiez-vous à mon zèle. Il entraîne Henri ; Edouard refuse de les suivre : & après leur départ, il s'occupe de Bourbon : mais Pèdre, instruit du stratagême de du Guesclin, revient pour empêcher l'évasion de son frère : ne le trouvant plus, il rugit de fureur, & dit à Edouard : *Tu répondras pour tous* . . . . qu'on

le charge de fers. Le vertueux Chef des Maures empêche cette indignité. Brave Anglais,

Tant que je suis présent, ne crains pas de forfaits.

. . . .

A ta ligue Chrétienne au moins je viens d'apprendre
Qu'on peut vaincre ses Chefs, quand on sait les défendre.

Edouard lui répond :

Reçois mon amitié : cet hommage t'est dû :
Que Dieu juge le culte ; & l'homme, la vertu.

Pèdre ordonne à Edouard de sortir de son camp. Edouard redemande Bourbon. Ne sais-tu pas, dit le Maure, que les Castillans, instruits par du Guesclin, viennent de la ravir à D. Alvar, qui la conduisoit vers Tolède ? *Grand Dieu*, s'écrie Edouard, *je pars content, & quitte envers l'honneur !* Il sort, en disant qu'il ne s'armera pas contre Pèdre.

Mon bras ne daigne point abattre son ouvrage :

Le Maure engage Pèdre à ne pas refuser la bataille : Si le sort t'est contraire,

J'ai juré de ne point survivre à ton malheur :
Et la foi des sermens est mon premier honneur.

Pèdre, que l'on croit confondu, s'applaudit

du nouvel artifice par lequel il vient d'en impoſer au Maure & à l Anglais.

Le faux bruit que j'ai répandu,
A trompé de tous deux la crédule vertu :
Blanche eſt en mon pouvoir; en vain le Ciel m'op-
prime;
Vainqueur, je tiens ma proie; & vaincu, ma victime.

Ce peu de mots réveille l'intérêt dans toute ſa vivacité, & Pèdre ſort pour combattre.

Au cinquième acte, on revoit la même priſon qu'on avoit vue au premier : mais ce n'eſt plus Blanche qui y paraît, c'eſt Pèdre qui entre, tenant d'une main une coupe, de l'autre un poignard; il poſe la coupe ſur une table, & met le poignard à ſon côté; il annonce qu'il eſt vaincu, que le Maure eſt pris & bleſſé.

Je fus donc en tout temps accablé par Gueſclin;
Plus de camp, plus d'armée, il a ſu tout détruire;
Ce fort, cette priſon, voilà tout mon Empire.
J'y ſuis maître de moi, de Bourbon & du ſort;
J'y vois entre mes mains ma vengeance & ma mort.
. . . .
Poiſons, & vous poignards que j'ai tant exercés,
Vous ſervez les tyrans, ... & vous les puniſſez.

Il veut à l'inſtant accomplir ſes noirs projets

ſur Bourbon. Fernand, l'ancien libérateur de cette Princeſſe, entre : il eſt le ſeul Caſtillan reſté fidèle à ſon indigne Roi. Pèdre cherche à ſe débarraſſer de lui. Fernand s'obſtine à le conſoler.

Ce cœur vrai, qui ſouvent combat vos volontés,
S'enchaîne à vos malheurs, fuſſent-ils mérités.
Je vous fis ce ſerment, lorſque je vous vis naître....

Pèdre, après l'avoir regardé avec ſurpriſe, s'écrie :

Comment! il eſt un cœur que j'ai pu conſerver!...
J'en avais tant, hélas! dont j'ai ſu me priver.
Ils volaient au devant de ma débile enfance ;
Vingt ans je m'en ſuis vu l'amour & l'eſpérance ;
J'aurais pu, répondant à leurs tendres ſouhaits,
Compter autant d'amis que j'avais de ſujets.

Quoique le tumulte qui renaiſſait à chaque ſcène, eût abſolument fait perdre au public le fil de l'intérêt, ce moment a produit une vive impreſſion. En effet, on nous dit ſans ceſſe au théâtre, que les remords ſont les vengeurs de la vertu, qu'ils déchirent les cœurs des plus grands ſcélérats ; & cependant on y repréſente preſque toujours des monſtres tranquilles dans le crime. Les remords de Pèdre le Cruel ſont une jouiſſance pour les

ſpectateurs ; d'ailleurs ils ſont indiqués par l'Hiſtoire : car la première fois que ce Prince fut chaſſé de l'Eſpagne, on le vit dans un morne ſilence, ſur le tillac de ſon vaiſſeau, regarder en pleurant ſa patrie qui le rejetoit de ſon ſein. Mais une ame telle que la ſienne ſurmonte les remords qui la tourmentent ; auſſi le Poëte lui fait-il dire :

Je déteſte à la fois, & reſpire le crime :
Mourons, mourons enfin, c'eſt l'honneur des vaincus ;

N. M. J'y *vécus* eſt une faute. Il faut ainſi que j'y ai vécu.

Mais mourons dans le ſang, ainſi que j'y vécus.

En vain Dom Fernand lui conſeille de fuir pendant la nuit, & lui offre d'arrêter, de tromper les vainqueurs, en défendant pluſieurs jours le fort de Montiel, dont la garniſon eſt nombreuſe ; Pèdre ne veut rien entendre. Mais on revoit ſoudain le magnanime Edouard que l'on croyoit parti ; & qui, tranquille ſpectateur des exploits de du Gueſclin & de Henri, revient près du Tyran qu'il a laiſſé punir. Venez-vous m'accabler, inſulter à mes maux, lui dit le furieux Dom Pèdre ? Il répond :

Je ne viens voir des maux que pour les ſoulager ;
Si vous étiez vainqueur, je viendrais me venger.

Soutenir mon ouvrage eſt un orgueil peut-être ;
Mais ſi ce ſentiment dans mon ame a pu naître,
Qu'il y reſte caché, je ne veux point l'y voir.
Je me crois amené par un noble devoir :
Pour vous, de mon aïeul, j'ai craint l'horrible exemple (1) ;
Je ſais qu'en criminel l'Eſpagne vous contemple ;
Je veux que mon reſpect impoſe à ſon courroux ;
Que l'on ſoit généreux, & non juſte envers vous.
Quand on ſaura, malgré tous vos droits à ma haine,
Que le ſeul diadême & la domte & l'enchaîne ;
Vos peuples ſentiront qu'aux fers même livré,
Le Roi le plus coupable eſt un objet ſacré.

N. M.

Le *ſeul diadême* eſt équivoque ; quel diadême ? car ils ſont Rois tous deux.

Il lui offre d'aller traiter avec ſon frère & du Gueſclin, pour ſauver du moins la Majeſté Royale ; & ſi Henri le refuſe :

Je reviens, & défends votre perſonne auguſte,
Comme je le vengeais, quand vous étiez injuſte :
Il me verra pour vous expirer aujourd'hui,
Tel qu'il m'a vu tantôt prêt d'expirer pour lui.
Dans un Prince outragé ce diſcours vous étonne ;
Mais quand le Ciel punit, il veut que je pardonne.

On ne pouvoit guère mieux peindre la grande ame de ce généreux Prince, ſi célèbre par ſon reſpect pour les Rois. L'Auteur ſoutient parfaitement le caractère annoncé dans le premier acte, un Héros qui, *entre tous les*

(1) Édouard II.

partis, marche avec fermeté. Pèdre feint d'être touché par tant de générosité, & remet son sort entre les mains d'Edouard; il lui parle toujours de Blanche, comme si elle étoit dans le camp de son frère : Fernand l'y croit aussi, & dit à son Maître :

Blanche n'oubliera pas que je sauvai ses jours;
Qu'elle accorde à mon Roi tout le prix de mon zèle,
Et je serai payé d'avoir été fidèle.

O Dom Pèdre, s'écrie Edouard, en embrassant Fernand !

N. M. *C'est vous que je vois servir ainsi*, est équivoque; est-ce vous qui servez ou qu'on sert ?

O Dom Pédre! & c'est vous qu'ainsi je vois servir!
Jugez comment on sert les Rois qu'on peut chérir!

Ils sortent ensemble. On frissonne de voir enfin le monstre seul, libre, & maître de sa proie.... Il ordonne à ses soldats d'amener Blanche, qui est dans une chambre voisine; il s'encourage lui-même à la sacrifier sans regret. Elle arrive.

Je frémis en voyant sa beauté;
Voilà le seul forfait qui m'ait encor coûté.

La malheureuse victime s'approche, soupçonnant, par le bruit du combat & par le retour de Pèdre, que ce Tyran est peut-être vainqueur; elle lui parle de son frère. Pour

toute réponſe, il la mène vers la table, lui montre la coupe, tire ſon poignard, & lui commande de choiſir.

Meurs, ſans ſavoir le ſort du perfide qui t'aime.

Le premier mouvement de la nature la fait trembler, à la vue de ce terrible appareil : mais bientôt elle voit, dans la mort qu'on lui préſente, la preuve du triomphe de ſon Amant, & elle s'écrie avec un tranſport de joie : *Tranſtamare eſt vainqueur!* Ce mot, qui devait faire une ſenſation encore plus vive que *Zelmire eſt innocente*, n'a pas ſeulement été entendu. Pèdre lève le poignard ſur elle ; elle prend la coupe, en diſant :

Mort plus lente! Ah! devant que j'expire,
Cher Prince, à mes regards le Ciel peut te conduire!

La coupe eſt ſur ſes lèvres. Edouard reparaît ; il vient annoncer que ſa démarche étoit inutile, que le fort eſt pris d'aſſaut ; qu'il a rencontré du Gueſclin au haut du rempart : il eſt confondu de trouver Blanche dans la priſon. Cette Princeſſe, toute éperdue, ſe jette dans ſes bras, & lui montre le poiſon qu'elle vient de renverſer. Edouard menace le Tyran de la juſte punition qu'il doit attendre du nouveau Roi. Blanche, après un moment de

silence, dit tranquillement à ce monstre,

Je t'accorde ta grace.
Pour l'obtenir du Roi, je tairai ton forfait.

Du Guesclin & Henri arrivent chacun de leur côté, ravis de trouver la Princesse vivante : mais Henri est tout sanglant, son bouclier est en pièces ; du Guesclin même en frémit : Sire, dans quel désordre...

Il sied à ton ami,
Au sortir d'un assaut, en abordant son Maître,
Voilà dans quel état ton Élève doit être....

Où donc est le Tyran?

Pèdre s'est jeté dans un fauteuil, accablé de rage & de confusion. Edouard, qui le couvre, dit à Henri :

Prince, nous sommes nés pour régner l'un & l'autre ;
Le sort d'un Roi captif peut être un jour le nôtre.

Et sur le champ il lui montre son frère (ces paroles sont très - remarquables, dites par Edouard qui avoit fait le Roi de France prisonnier, & adressées à Transtamare qu'il avoit détrôné). Henri est frappé, attendri.

Quel tableau du malheur!
O triste humanité! tu gémis dans mon cœur.
Nature, je t'entends jeter un cri plus tendre....

(*A Dom Pèdre.*)

Te voilà malheureux, je redeviens ton frère;
Quand je ne l'étais plus, je t'avais imité.

Il lui offre les mêmes conditions de paix qu'il avoit proposées au troisième acte, ce Trône de Grenade, &c. Alors Pèdre se leve:

O prodige touchant de l'amour fraternelle!
Il rouvre à la Nature un cœur fermé pour elle.
. . . .
On te laisse ignorer qu'ici, par le poison,
Mon désespoir jaloux te ravissait Bourbon:
Tes yeux, sans Édouard, la verraient expirante,
Et, c'est un sceptre encor que ta main me présente!
Le prix du plus grand crime est le plus grand bienfait!
Ah! vois le fier Dom Pèdre aux pieds de son sujet.

Henri court à lui, le prend dans ses bras. Le monstre tire son poignard pour le frapper. Blanche se jette sur lui, le retient par le bras gauche. Furieux, il se retourne, & la frappe elle-même: mais Henri, qui veut la défendre, perce en même temps le Tyran d'un coup d'épée. L'assassinat de Blanche inspire une horreur, que la joie de voir Pèdre puni adoucit un peu: & l'ame passe au sentiment de la pitié; elle se soulage par des larmes, en

N. M. *Te voilà malheureux*, pour *tu es malheureux*, fait un sens louche, & a l'air de l'exclamation: *te voilà!*

N. M. Quoiqu'on ait fait *amour* féminin, au pluriel, je ne crois pas que *une amour fraternelle* soit exact.

voyant le tendre défespoir de Henri, en écoutant les derniers adieux de fon Amante.

Hélas ! depuis cinq ans, vous pleuriez mon trépas,
Pour elle, ni pour vous, Bourbon n'exiftait pas.
D'aujourd'hui feulement, elle avait cru renaître;
Nos cœurs ont pu s'aimer, s'entendre & fe connaître,
J'ai pu, quelques momens, vous nommer mon époux;
Je n'ai vecu qu'un jour, & l'ai vécu pour vous.
Guefclin, quand vous verrez les lieux de ma naiffance,
Ma fœur, le fage Roi qui forma mon enfance;
Dites que, leur offrant les derniers de fes vœux,
Dans les bras de Henri, Bourbon s'occupait d'eux.

Ces vers rappellent agréablement celui de Virgile : *Et dulces moriens reminifcitur Argos.* Elle demande à Edouard fon amitié pour Henri, à qui elle dit encore :

Guefclin peut confoler, peut embellir ta vie;
Il va t'aimer long-temps, c'eft fon fort que j'envie.

Elle expire. Henri, d'autant plus défolé qu'elle s'eft fait tuer pour le fauver, veut s'immoler auprès d'elle. Edouard & du Guefclin le retiennent ; c'eft quand on eft heureux, qu'il eft beau de mourir pour la patrie, lui dit

dit du Guefclin ; mais quand on eft plongé dans un gouffre de maux,

Souffrir & vivre utile eft le fort d'un Héros.

Telle eft cette Tragédie conduite avec un art & une fageffe peu ordinaires, pleine d'intérêt, de fituations terribles & touchantes, qui naiffent toutes, fans contrainte & fans effort, des paffions & des caractères des perfonnages. Ces caractères font tracés vigoureufement, & les moeurs des différentes nations font peintes avec les nuances qui leur font propres. Le perfonnage même du Maure, qui n'a que cinquante vers, fe fait remarquer par la fierté de fes traits. Pèdre, toujours atroce, n'eft jamais bas, ni méprifable ; fa noire ingratitude envers Edouard contrafte heureufement avec la tendre reconnoiffance de Henri envers du Guefclin ; Edouard, fur-tout, eft un des plus beaux caractères qu'on ait vus au théâtre, & placé avec le plus d'avantage ; il n'y a pas un Acteur dans la Pièce, dont il ne foit le protecteur ou le bienfaiteur ; il fe reproche lui-même, au quatrième acte, le feul défaut, que M. Hume lui a auffi reproché, d'avoir protégé un Tyran, qui s'eft fervi de fes bienfaits pour perdre des hommes vertueux.

Quand le jufte aux méchans tend fes mains fecourables,
Ils fe fervent de lui pour perdre fes femblables.

La Pièce eſt d'ailleurs remplie d'une foule de beaux vers, dont nous avons cité pluſieurs; en voici encore quelques-uns.

Magnanimes époux, quel bonheur eſt le vôtre!
Toujours un de vos cœurs fait la gloire de l'autre....
Rien n'accable un ingrat comme un nouveau bien-
fait. . . . .
Après la bienfaiſance,
Le plus grand des plaiſirs, c'eſt la reconnaiſſance.....
Il eſt donc des mortels fiers de leur infamie!...

Edouard dit à Henri, en parlant de du Gueſclin:

Nous ſommes deux ſoldats, & lui ſeul eſt guerrier.

On a trouvé les actes trop longs, parce que les interruptions continuelles les ont prolongés; la Pièce eſt plus courte que Tancrède, que Sémiramis, que Britannicus, &c. &c. On a dit qu'il y a trop de Perſonnages importans: mais il n'y a que ſept Acteurs en tout; & dans Britannicus on en compte également ſept, qui ſont tous très-importans, à l'exception d'Albine, dont le rôle eſt encore plus conſidérable que celui du Miniſtre de Pierre le Cruel. Dans Iphigénie, dans Rome ſauvée, il y a neuf ou dix Acteurs, dont ſept ont des caractères très-diſtingués. On peut voir la même choſe chez les Poëtes Grecs, dans

l'Ajax, l'Œdipe à Colonne, l'Oreste d'Euripide, &c.

Nous ne dissimulerons pas un défaut qui nous a frappés au quatrième Acte. Pèdre, violent comme il l'est, peut souffrir peut-être l'emportement de Blanche, parce qu'il l'aime ; mais il ne doit pas endurer si long-temps les injures de son frère, ni les reproches d'Edouard ; vingt vers retranchés feroient disparaître ce défaut.

On ne conçoit pas pourquoi l'Auteur a retiré sa Pièce si brusquement, après des exemples si multipliés & si récens de chûtes apparentes, suivies des plus beaux triomphes. Il n'auroit pas dû refuser au Public impartial le plaisir de le juger en connoissance de cause. Peut-être préfère-t-il le succès plus solide, mais moins brillant, de l'impression. Nous croyons même que s'il eût fait imprimer Pierre le Cruel, comme Bayard, avant de le faire représenter, il se feroit assûré la même réussite. L'Histoire d'Espagne n'est guère connue ; & le Public ayant pris, à la lecture, l'intelligence de la Pièce, toutes les cabales n'auroient pu la lui faire perdre.

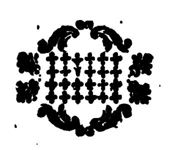
Nous avons vu, à la suite de Pierre le Cruel, des Notes historiques très-curieuses sur Blan-

che de Bourbon & fur du Guefclin (1), dont plufieurs Hiftoriens Anglais ont effayé de flétrir la mémoire, en jetant fur quelques-unes de leurs actions des nuages qui fubfiftent encore, & que les recherches de M. de Belloy diffiperont de la manière la plus victorieufe; car nous efpérons qu'il ne privera point la Patrie d'un travail qui intéreffe fa gloire; il doit être affûré qu'on ne lui a pas fait perdre la bienveillance de la Nation. Qu'il life la deftinée de fon nouvel Ouvrage dans celle de l'*Adélaïde du Guefclin*; les cabales l'écrasèrent à fa naiffance; mais elle revit pour l'immortalité.

---

(1) Nous n'avons point trouvé ces Notes, l'Auteur les annonçoit vraifemblablement d'avance, dans cet extrait, parce qu'il fe propofoit de les donner, & qu'il y travailloit alors. Ce font fans doute ces matériaux informes, dont nous n'avons pu tirer qu'un fragment, que nous donnerons à la fin de ce Volume.

Note de l'Editeur.





OBSERVATIONS DE L'ÉDITEUR, SUR LA TRAGÉDIE DE PIERRE LE CRUEL.

LE grand art des expositions dramatiques, est qu'elles soient en action. Tout se fait pour le Spectateur, & rien ne doit paroître avoir été fait pour lui ; c'est en s'occupant de leurs affaires & de leurs intérêts que les Personnages doivent l'instruire, de manière qu'il croye assister à leurs conseils, & être témoin de leurs actions, tandis qu'il est lui-même l'objet dont l'Auteur s'est occupé directement. M. de Belloy a bien connu cette règle, & l'a bien observée ; ses débuts ont presque toujours quelque chose de piquant ; la méthode vulgaire de faire l'exposition au Théâtre, est d'introduire deux Personnages, dont l'un raconte à l'autre les faits de l'avant-scène, ou

lui confie des projets (1) qui vont former le nœud de la Pièce. Ce genre d'exposition, quoiqu'un peu dépourvu d'art, n'a rien de condamnable; mais voici les conditions qu'il exige.

1°. Que le Personnage qui parle, ait intérêt de parler; qu'il ait des raisons particulières de parler ce jour-là plutôt qu'un autre jour, & à celui qui l'écoute plutôt qu'à tout autre.

2°. Que le Personnage qui écoute, ait aussi intérêt d'entendre; qu'il ignore & qu'il doive ignorer les faits qu'on lui raconte.

3°. Qu'il résulte quelque chose de la confidence qui lui est faite.

Une exposition, quoiqu'en récit, où toutes ces conditions sont remplies, est bonne; mais préférons toujours l'exposition en action, par le principe si connu d'Horace:

Segniùs irritant, &c.

De toutes les expositions des Pièces de M. de Belloy, il n'y a que celle de *Titus* qui soit proprement en récit, & toutes les conditions, dont nous venons de parler, n'y sont pas rem-

(1) » Les confidences, artifice souvent nécessaire, & » presque toujours froid, dit le P. Brumoi «.

plies; car Vitellie, comme nous l'avons observé (1), loin d'avoir intérêt de faire à Tullie les confidences qu'elle lui fait, auroit un intérêt sensible de ne les faire à personne, & cette exposition étoit la plus aisée à mettre en action, puisqu'il s'agit d'une conspiration, & qu'il n'y a qu'à montrer les Conjurés délibérans & agissans; mais c'étoit la première Pièce de M. de Belloy.

Dans *Zelmire*, il y a un récit, & même un récit très-compliqué dans la première Scène; mais le spectacle de cette Scène offre de l'action & du mouvement. Ema qui arrive, qui apprend les crimes dont Zelmire est chargée par la voix publique, & par son propre aveu, fuit avec horreur, à l'aspect de la coupable. Celle-ci s'attache à la suivre, & ne parvient à la désabuser, qu'après avoir essuyé les plus violens reproches. Ainsi le récit que fait Zelmire, est proprement une action; d'ailleurs ce tombeau qu'elle montre à Ema, & qui renferme Polidore vivant, le besoin extrême & sensible qu'elle a d'une Confidente qui favorise les entretiens secrets qu'elle doit avoir avec Polidore, l'histoire de ce père allaité par sa fille, l'intérêt des événemens que Zelmire ra-

(1) Voir les Observations de l'Éditeur sur *Titus*.

conte, ſont autant de circonſtances qui diſtinguent cette expoſition des expoſitions ordinaires en récit, & qui la mettent, pour ainſi dire, en action.

Dans *le Siège de Calais*, Euſtache de S. Pierre & Amblétuſe mettent la bataille ſous les yeux du ſpectateur par l'attention qu'ils y donnent, quoique renfermés, malgré eux, dans les murs de Calais; ils entendent le canon, ils ont les yeux fixés ſur la tour, d'où ils attendent le ſignal de la victoire ou de la défaite; ils ſont effrayés des obſtacles, & il les rendent préſens; ils ſont dans l'agitation de la crainte & de l'eſpérance.

Dans *Gaſton & Bayard* l'expoſition ſe fait encore ſous les yeux du ſpectateur par cette belle Scène, où le Duc d'Urbin s'acquitte à regret de la commiſſion inutile qu'on lui a donnée de chercher à corrompre Bayard.

Dans *Gabrielle de Vergy*, ce ſont les paſſions elles-mêmes qui ſont l'expoſition; la jalouſie de Faïel, qui d'abord reſte renfermée & n'oſe éclater, qui éclate enſuite avec fureur, qui ſe développe & ſe fortifie par les efforts mêmes que fait Albéric pour la diſſiper, qui tantôt cède à la tendreſſe, & tantôt la ſurmonte;

voilà l'expoſition, & elle contient le germe des malheurs & des crimes qui forment la cataſtrophe.

De toutes ces expoſitions, la pluspiquante, la plus propre à exciter la curioſité, eſt celle de *Pierre le Cruel*.

ACTE PREMIER.

Scène première. Une jeune femme, enfermée dans une tour, déplore ſa deſtinée.

Ces murs, me ſéparant de la Nature entière,
Me permettent du moins d'entrevoir la lumière.
Ah! l'Aurore & la Nuit me retrouvent en pleurs....
O jour! depuis cinq ans je ne t'ai vu renaître,
Qu'en demandant au Ciel de ne plus te revoir!

Voilà déjà un grand intérêt formé par le ſpectacle de la jeuneſſe & de la beauté malheureuſes; ces plaintes d'ailleurs ne ſont pas d'une criminelle; ainſi c'eſt peut-être encore l'innocence qui gémit, grande ſource d'intérêt de plus. Mais quelle eſt cette femme?

Un inſtant ſur le Trône, & pour jamais aux fers,
Hélas! j'ai diſparu de ce vaſte Univers:
L'Eſpagne où je fus Reine, où je vis ignorée,
Me croit dans le cercueil, & Paris m'a pleurée; —
Pleurée! — Oui, je le ſuis.....
Tout m'aima ſur la terre, — hors ma vile rivale,
Hors mon cruel époux.

Voilà l'intérêt bien augmenté. Cette captive est une Reine, chère également à la France & à l'Espagne, & dont tout le monde ignore l'existence. La curiosité redouble à chaque mot.

Scène seconde. On entend du bruit; un Chevalier se fait ouvrir de force la porte de la tour; c'est Edouard, c'est le Prince Noir, le plus illustre défenseur que le Ciel pût envoyer à l'innocence opprimée, quoiqu'il soit en ce moment le défenseur du crime dans la personne de Pierre le Cruel.

LA PRINCESSE.

Votre aspect doit ici m'affliger — & me plaire;
Le vainqueut de Poitiers a vu périr mon père;
Le vainqueur de Najarre a vengé mon époux.

ÉDOUARD.

Mon doute est éclairci. Vous vivez! Quoi! c'est vous,
Du malheureux Bourbon plus malheureuse fille,
Vous, femme de Dom Pèdre, & Reine de Castille!

Ainsi cette femme est Blanche de Bourbon, sœur de la Reine de France. C'est la malheureuse femme de Pierre le Cruel; cette exposition se fait par une reconnoissance entre la Reine la plus infortunée & le Héros le plus vertueux & le plus brillant de ce siècle. La

beauté de ce début est encore relevée par ce beau mot de Blanche :

Reine! vous le voyez.

Edouard lui offre ses services, & se peint noblement par ce vers.

On m'accorde un bienfait en acceptant les miens.

Blanche enfermée, ignorée depuis cinq ans, par conséquent ignorant tout elle-même, demande des nouvelles de Jeanne de Bourbon sa sœur, & de Charles-Cinq son beau-frère ; ce qui amene bien naturellement l'éloge de Charles-Cinq ; & ce qui est encore bien naturel & bien heureux, c'est que, pour faire cet éloge, il n'en a coûté que de mettre dans la bouche du Prince Noir le mot que le Roi Edouard III son père avoit dit de Charles.

Charle apprend aux Guerriers, que la valeur suprême,
Pour commander au sort, se commande à soi-même ;
Plus terrible pour Londre au fond de son Palais,
Que son père suivi de cent mille Français.

Ce discours arrache des larmes à la malheureuse Blanche.

Ah! Prince, qu'à ma sœur je dois porter envie!
Elle mourra Française au sein de sa Patrie :
Et moi, &c.

Elle fait au Prince Noir le récit de ses malheurs... Amenée en Castille, pour épouser Dom Pèdre, elle avoit vu d'abord cet hymen différé sous divers prétextes. Dom Pèdre un jour l'amène à l'autel, uniquement pour lui faire outrage, & la quitte pour toujours, entraîné par son amour pour Padille; il sépare ensuite Blanche de sa belle-mère, qui étoit sa seule consolation; enfin traînée de prison en prison, sans pouvoir pénétrer la cause d'un traitement si cruel :

Je n'eus pour soutenir mes misérables jours
Que l'aliment du pauvre. . . . . & ne l'eus pas
toujours.

Blanche, entraînée par la confiance que le Prince Noir a droit d'inspirer, & qu'il a sollicitée, lui raconte, en rougissant, toutes les barbaries que Dom Pèdre a exercées au sein de sa propre famille.

Je partage sa honte en vous traçant ses crimes.

ÉDOUARD.

Je frémis. Chaque trait rappelle à ma mémoire
Ce que m'a dit Guesclin, ce que je n'ai pu croire.

Ce dernier mot est adroitement jeté pour justifier l'appui que ce vertueux Prince donne à un tyran, tel que Pierre le Cruel. Edouard

se justifie encore mieux sur ce point par les deux vers suivans, dont la précision & l'énergique simplicité sont remarquables :

Dom Pèdre est criminel, mais Roi, mais malheureux ;
Dieu seul peut le punir, tout Roi doit le défendre.

C'est, comme on voit, la réponse que le Prince Noir fait, dans Froissart, à ses Ministres, qui le dissuadoient de prendre la défense de Dom Pèdre.

Dom Pèdre, poursuivant le cours de ses cruautés, ordonne la mort de Blanche. Dom Ferdinand, son Ministre & son Général, vertueux Sujet de ce Prince coupable, se charge du crime pour la sauver ; mais ne pouvant lui rendre la liberté, il la cache dans la tour de Montiel en Castille, où il la fait du moins servir avec honneur & avec respect. Là, dit-elle :

Morte à tout l'Univers, seule avec mes ennuis,
Je rappelle en pleurant l'éclat de mon enfance,
Le jour où j'ai quitté le bonheur & la France :

Dom Henri de Transtamare avoit paru touché des malheurs de Blanche, & Blanche avoit été sensible aux marques de son attachement. Edouard apprend à Blanche la mort

de Padille, & commençoit à lui annoncer qu'elle-même pouvoit disposer de son cœur & de sa main, lorsque Dom Fernand arrive.

Scène troisième. Il avoit révélé à Dom Pèdre le secret de son heureuse désobéissance; & Dom Pèdre, alors renversé du Trône pour la seconde fois par du Guesclin, avoit formé le projet de désarmer la France, en rendant sa main à Blanche.

Scène quatrième. Dom Pèdre arrive. Plein de son nouveau projet, & encouragé par l'arrivée d'Edouard, il se regarde d'avance comme replacé sur le Trône, & il se peint lui-même par ce vers:

Je vais tranquillement & régner & punir.

Comme Edouard s'étoit peint par celui-ci:

On m'accorde un bienfait en acceptant les miens.

Et comme il achève de se peindre par cet autre vers qu'il adresse à Dom Pèdre:

Vous êtes malheureux, vous auriez dû m'attendre.

Il faut se prêter, dans cette Scène, à une supposition un peu forte; c'est que Dom Pèdre, qui, en épousant Blanche de Bourbon, avoit à peine daigné jeter sur elle des yeux distraits, & n'avoit vu alors que Padille, de-

vient tout-à-coup amoureux de Blanche, en la voyant dans sa prison, & confirme par inclination, le projet qu'il avoit formé par politique de la reprendre pour femme. Mais Blanche demande à Edouard l'explication du mot mystérieux qu'il avoit commencé à lui dire, lorsque Dom Fernand étoit entré.

Je puis, me disiez-vous, disposer de mon cœur;
Je suis libre...... Eh! comment?

Dom Pèdre, effrayé de cette question, s'écrie:

Qu'avez-vous dit, Seigneur?

ÉDOUARD.

La vérité.......
...Les Princes sont faits pour la dire & l'entendre.

Il apprend alors à Blanche qu'elle est libre en effet; que quand Dom Pèdre lui avoit donné sa main, il étoit lié avec Padille par un hymen secret, qu'il avoit même publié depuis, en prouvant aux Etats la nullité de ses engagemens avec Blanche.

DOM PÈDRE.

Ah! je lis dans ses yeux que vous m'avez perdu.

ÉDOUARD.

Je me perdrais, Seigneur, pour sauver la vertu.

Blanche alors, n'ayant plus à respecter ce titre d'époux qui n'a jamais été réel, demande compte à Dom Pèdre de tous les outrages qu'elle en a reçus; elle implore l'appui du Prince Noir, qui le lui accorde. Dom Pèdre, assez amoureux déjà pour être jaloux, ou, si l'on veut, d'autant plus facilement jaloux, que c'étoit un motif de plus pour haïr Transtamare son frère, révèle imprudemment à la Princesse l'amour que Transtamare a pour elle. Quel est votre dessein, dit-il à Edouard? voulez-vous livrer mon épouse à mon frère qui l'aime, qui, depuis qu'il la crue morte, s'est vanté de l'avoir aimée?

BLANCHE.

Il m'aime! Ah! ce seul mot me fait lire en mon
cœur.

Elle dit ce vers à part; mais Dom Pèdre, qui l'observe, pénètre sa pensée; il éclate, il menace. Edouard lui dit d'un ton ferme:

Modérez-vous, Seigneur! ne faites point rougir
Un Prince, votre appui, qui vient pour vous servir;
Je suis armé pour vous contre un frère rebelle;
Si Blanche est en péril, je suis armé pour elle.
Connaissez un Anglais, dont la libre équité
Entre tous les partis marche avec fermeté.....

Madame,

Madame, ... de vous je vais répondre ;
Vous serez sous ma garde en paix comme dans Londre.
Ne craignez pas, Seigneur, que je fasse à vos yeux
Du droit de mes bienfaits un joug injurieux. . . . . .
Et, si je m'en souviens, c'est quand on les oublie.

On a dit, dans la vie de M. de Belloy, comment certains Spectateurs ont affecté d'entendre quelques-uns des vers de cette belle tirade, & comment l'indécente parodie s'est plu à travestir tout ce que les discours & la démarche du Prince ont de plus noble & de plus fier.

Scène cinquième. Dom-Pèdre achève de peindre son caractère ingrat & pervers par des traits affreux ; il apostrophe Edouard absent.

Tes bienfaits à mes yeux sont ton premier outrage.

Tu réclames les droits de tes services !

Tu ne peux plus m'en rendre, & tout est effacé.

Scène sixième. Outre les secours du Prince Noir & ceux du Roi de Navarre, Charles le Mauvais, digne allié de Pierre le Cruel, Dom Pèdre s'étoit procuré ceux des Juifs, qui servoient en foule dans ses armées, où l'on voyoit à peine un Espagnol, tant il étoit en horreur à ses peuples ! Il avoit de plus fait

alliance avec les Musulmans ; ce qui, comme nous l'avons observé, n'avoit pas peu contribué à le rendre odieux dans toute la Chrétienté. M. de Belloy n'a pas négligé cette circonstance, il a su en tirer des contrastes piquans. Il arrive à Dom Pèdre un secours de Maures, commandés par Altaire, fils de leur Roi, ou de l'Empereur Africain, comme il le nomme. A la valeur, à l'héroïsme, à la générosité, cet Altaire joint une fierté sauvage & farouche, par laquelle on a voulu distinguer sa Nation, des Nations de l'Europe, & son caractère particulier, de celui des Héros Chrétiens qui paroissent dans la Pièce. Il n'a pas un sentiment qui ne soit vertueux ; il n'a pas une expression qui ne soit contraire à la politesse Européenne. C'est un Héros très-singulier, dont l'idée n'a pu être conçue que par un génie original & créateur. Voici comment il s'annonce dès son arrivée, en s'adressant à Dom Pèdre :

L'Empereur Africain, ton ennemi, mon père,
M'envoie ici des Rois venger la Majesté.
Il ne demande rien. Tu peux en liberté,
Quand nous t'aurons soumis, tes peuples & ton frère,
Reprendre contre nous ta haine héréditaire ;
Nos glaives seront prêts. Aux portes de Montiel

Je viens de rencontrer ce terrible mortel,
Que le sort rend captif du Prince d'Angleterre,
Ce Guesclin, notre maître au grand art de la guerre,
Quand je vais avec toi combattre ses amis,
Je me plains qu'à leur tête il ne soit point remis;
Devant un tel rival le courage s'enflamme,
Et l'aspect d'un Héros semble agrandir mon ame,

Voilà presque tous les personnages peints, soit par eux-mêmes, soit par les autres. Le Prince Noir & Pierre le Cruel se sont annoncés par des traits, auxquels on ne pourra plus les méconnoître; Altaire a encore, pour ainsi dire, une physionomie plus marquée; ce qu'il vient de dire sur du Guesclin, suffit aussi pour peindre ce Héros. Il reste Transtamare, qui a pris contre Pierre le Cruel la défense de Blanche, & qui est aimé de cette Princesse; ce qui l'annonce déjà favorablement. Voici comment Edouard & Blanche parlent de lui:

ÉDOUARD.

J'estimois Transtamare & sa valeur brillante;
Son ame est grande & fière, humaine & bienfaisante,
Fidelle à l'amitié, ferme dans le malheur. . . . .

BLANCHE.

Il a trop de vertus pour un Usurpateur.

ÉDOUARD.

Madame, il n'en a plus, s'il détrône son frère.

Arrêtons-nous ici à considérer & le genre & l'objet de cette Pièce. Il ne faut point y chercher ce mélange de tendresse & de fureur, de terreur & de pitié, cet intérêt pénétrant, ce coloris touchant, ce beau développement de passions qui distinguent *Gabrielle de Vergy*. *Pierre le Cruel* est dans le genre du *Siége de Calais*, & de *Gaston & Bayard*. Cette Pièce est en quelque sorte la suite du *Siége de Calais*, comme l'*Œdipe à Colone* de Sophocle est la suite de son *Œdipe Roi*, comme l'*Antigone* du même Sophocle & les *Suppliantes* d'Euripide sont la suite des *sept Chefs devant Thèbes* d'Eschyle, comme *les Coëphores* & *les Euménides* d'Eschyle sont la suite de son *Agamemnon*, & comme *les Heraclides* d'Euripide sont la suite *des Trachiniennes* de Sophocle. La France & l'Angleterre sont mises en parallèle & en opposition dans *Pierre le Cruel*, comme dans *le Siége de Calais*. Edouard III règne encore en Angleterre; Philippe de Valois est remplacé par un Roi plus juste & plus sage, & à cet égard l'allégorie est plus heureuse dans *Pierre le Cruel*, que dans *le Siége de Calais*; mais ni Charles-Cinq ni Edouard III ne paroissent

dans la Pièce ; la France y eſt repréſentée par du Gueſclin, l'Angleterre par le Prince Noir ; ainſi l'une & l'autre Nation paroît dans toute ſa gloire. L'Auteur qui, dans *le Siége de Calais*, avoit ſi bien peint les moeurs des deux Nations rivales, & fait contraſter ſi heureuſement la générosité d'Euſtache de S. Pierre avec la violence d'Edouard III, l'Auteur qui, dans *Gaſton & Bayard*, avoit déployé tout ce que la Chevalerie a d'héroïque & de ſublime, ſembloit né pour peindre le Prince Noir & du Gueſclin.

Pierre le Cruel & Henri de Tranſtamare ſon frère ſe diſputent & le Trône de Caſtille & la main de Blanche de Bourbon ; ſa main, car ſon coeur eſt à Tranſtamare. Ce Prince a en ſa faveur les voeux des Caſtillans, les crimes de ſon rival & les talens de du Gueſclin. Dom Pèdre a pour lui ſes droits, appuyés par le Prince Noir. Cette rivalité de Dom Pèdre & de Henri de Tranſtamare, du Prince Noir & de du Gueſclin, de deux Rois protégés par deux Héros, eſt ce qui forme le principal intérêt de la Pièce. Ce grouppe eſt comme le fond du tableau qui fixe toujours les yeux ; l'amour de Blanche & de Tranſtamare n'eſt en quelque ſorte qu'un épiſode, qui vient s'unir intimement au ſujet. Tranſtamare, aimé

de Blanche, en est plus intéressant ; Dom Pèdre, oppresseur de Blanche, en est plus odieux.

Le principal intérêt de cette Pièce nous paroît être dans les caractères. De savans Critiques ont remarqué la supériorité d'Homère sur Virgile dans cette partie ; ils ont observé que ce dernier n'a quelquefois qu'une même épithète pour désigner divers personnages :

Fortemque Gyan, fortemque Cloanthum.

Et qu'en général ces caractères ne sont ni très-prononcés, ni très-distingués ; Homère excelle sur-tout dans l'art de distinguer, par de grands traits, des caractères dont le fond paroît uniforme. Achille, Hector, Patrocle, Sarpédon, Diomède, les deux Ajax, les deux Atrides, sont tous vaillans, & ils le sont tous d'une manière différente. De même (autant que l'on peut comparer un Moderne à un Ancien, & un Auteur dont la réputation n'est pas fixée à un Ecrivain consacré par l'admiration constante des siècles) l'Auteur de *Pierre le Cruel* fait l'art de rendre tres-différens des personnages semblables au fond. Le Prince Noir, le Prince Maure, le Prince de Castille, Transtamare, le Connétable du Guesclin, sont tous quatre vaillans, tous quatre vertueux ; mais c'est à

montrer les différentes manières d'être la même chose, que l'art doit s'attacher, & que le talent éclate. Du Guesclin est distingué par la science militaire, & tous le reconnoissent pour leur maître & leur modèle. La générosité nous paroît le trait distinctif du caractère du Prince Noir. Une témérité brillante, une tendresse reconnoissante, rendent Transtamare aimable & intéressant. Une grandeur sauvage, une fierté menaçante rendent le Prince Altaire aussi différent de ces trois Héros, qu'ils le sont tous de Dom Pèdre, qui rassemble les vices les plus opposés, tels que la violence & la perfidie. Dom Fernand n'est pas un confident ordinaire, il est remarquable par le courage avec lequel il condamne Dom Pèdre, & par la fidélité avec laquelle il le sert. C'est dans le cœur de Blanche que tous les divers intérêts viennent se réunir; c'est là qu'est le siége de la terreur & de la pitié dans cette Pièce.

Voici dans quel état le sujet se présente. Dom Pèdre est vaincu, il est pour la seconde fois renversé du Trône; mais il lui reste de grandes ressources. Au bruit de sa défaite, le généreux Edouard accourt pour le servir; le Roi de Navarre, le Maure, sont armés pour sa défense; il est le maître du Fort de Montiel,

qui est le lieu de la Scène ; Blanche de Bourbon est en sa puissance ; il est maître même du Prince Noir son protecteur, qui, dans l'empressement de le servir, est accouru, sans autre précaution contre ce perfide allié, qu'une foible escorte ; il est maître aussi de du Guesclin, qui est alors prisonnier du Prince Noir, Dom Pèdre est toujours redoutable, puisqu'il peut nuire encore. On verra, par la disposition de la Scène, que tous les personnages intéressans seront dans sa dépendance, & par conséquent dans le plus pressant danger.

ACTE SECOND.

Scène première. Edouard paroît avec du Guesclin son prisonnier ; il annonce qu'un François va venir du camp de Henri de Transtamare.

Ma foi lui sert d'ôtage.

DU GUESCLIN.

Transtamare lui-même y viendroit sur ce gage.

On ne sent que dans la suite le mérite de cette réponse.

Dans le reste de la Scène, du Guesclin développe son caractère, en rendant compte des raisons honorables qui le mettent dans l'impuissance de payer sa rançon ; ces raisons sont

les mêmes qu'on a vues dans l'extrait de l'*Histoire de la Rivalité*, &c. placé à la tête de cette Pièce; elles se réduisent à ce que dit Nérestan dans Zaïre, lorsqu'il paroît la première fois devant Orosmane; c'est pour avoir payé la rançon des autres, que du Guesclin s'est mis hors d'état de payer la sienne.

Je te fais apporter la rançon de Zaïre,
Et celle de Fatime, & de dix Chevaliers,
Dans les murs de Solime illustres prisonniers.....
Mais, graces à mes soins, quand leur chaîne est brisée,
A t'en payer le prix ma fortune épuisée,
Je ne le cèle point, m'ôte l'espoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux.
Une pauvreté noble est tout ce qui me reste.
J'arrache des Chrétiens à leur prison funeste,
Je remplis mes sermens, mon honneur, mon devoir;
Il me suffit. Je viens me mettre en ton pouvoir.

Voilà l'original, voici la copie.

» Je leur ai livré tout dans ce temps si funeste;
» Ton épée & ton nom, voilà ce qui nous reste....
. . . . Trente Chevaliers dans Bordeaux retenus,
Courbés sous l'indigence & respirant à peine,
Victimes de l'honneur, périssoient dans leur chaîne,
Je leur ai partagé tout l'or de ma rançon,
Et par leur liberté, je rentre en ma prison.

Malheureusement la réponse d'Edouard ne

pouvoit pas être auſſi généreuſe que celle d'Orofmane ; l'Hiſtoire gênoit les nobles fictions de M. de Belloy ; il a ſu du moins pallier ce défaut, en rejetant ſur le Roi Edouard III, qui ne paroît point dans la Pièce, la petite honte de garder du Gueſclin dans ſes fers.

Si le Prince Noir a ſur du Gueſclin l'avantage de défendre la cauſe du Trône, du Gueſclin avoit ſur lui l'avantage de défendre celle de la nature & de l'humanité ; il veut faire rougir le Prince, de l'appui qu'il prête à un monſtre tel que Dom Pèdre.

O Héros ! protecteur des Héros de Calais........
A quels noms mêlez-vous ce beau nom d'Edouard ?
Et parmi quels drapeaux flotte votre étendard ?
Voit-on deux Eſpagnols dans cette immenſe armée ?
De Muſulmans, d'Hébreux elle eſt toute formée ;
Et des dignes Soldats de ce vil Navarrois
Qui vend, trompe, aſſaſſine, empoiſonne les Rois.

Edouard parle de paix.

DU GUESCLIN.

Si pour jamais, Seigneur, nos Nations amies....

ÉDOUARD.

Va, l'Europe craindrait de les voir trop unies.....
Ces deux peuples vainqueurs, l'un pour l'autre indomptables,
Sous les mêmes drapeaux ſeraient trop redoutables...

Le Ciel, en divisant la France & l'Angleterre,
Sauve la liberté du reste de la terre.

Du Guesclin fait par bienséance une légère réclamation en faveur de quelques autres peuples, tels que les Espagnols, les Allemands, &c: tout cela est peu tragique; mais dans cette Scène, & en général, dans cette Pièce, ainsi que dans ses autres Tragédies, M. de Belloy fait un noble & savant usage de l'Histoire, & il ne perd pas une occasion de célébrer la France, & d'en immortaliser les Héros.

Scène seconde. L'inconnu paroît, c'est à du Guesclin qu'il veut parler. Edouard les laisse ensemble. L'inconnu avoit la visière de son casque baissée; il la lève. C'est Dom Henri de Transtamare.

DU GUESCLIN.

Dieu!.... que prétendez-vous?

Dom HENRI.

Imiter mon ami,
Justifier son cœur par ma reconnaissance.

DU GUESCLIN.

J'admire avec terreur sa sublime imprudence.
Risquer votre couronne!

Dom HENRI.

Eh bien! je te la doi.

DU GUESCLIN.

Vos jours!

Dom HENRI.

Cent fois Guesclin risqua les siens pour moi.

Va, d'un jeune Espagnol connais le caractère:
Notre orgueil dédaignant une gloire vulgaire,
Loin de l'ordre commun va chercher des vertus;
Des périls sans exemple ont un attrait de plus.....
L'audace du projet en fait la sûreté.

Dom Pèdre n'en soupçonnera rien.

Son cœur soupçonne-t-il la générosité?.....
C'est pour toi que je tremble, & c'est ce qui m'amène.

Dom Henri frémit de voir du Guesclin au pouvoir de Dom Pèdre, à la suite du Prince Noir.

Edouard périra, s'il ose te défendre.....
Puisqu'il sert un Tyran, il doit faire un ingrat.

Il fait part à du Guesclin du projet qu'il a formé de l'enlever du camp de Dom Pèdre.

Je viens à sa prison ravir *mon Connétable.*

Il falloit peut-être éviter cette expression familière.

DU GUESCLIN.

Oui, Prince, c'est ainsi que le droit de la guerre
Doit ravir noblement Guesclin à l'Angleterre.

Je ne peux fuir mes fers, mais on peut les briser.....
Enervé près d'un an par un repos infâme;
Le besoin de la gloire a fatigué mon ame.

La beauté de ce dernier vers a frappé les Spectateurs, même les plus inattentifs. Dom Henri recueille à l'instant le fruit de sa démarche. Du Guesclin lui apprend que Blanche de Bourbon est vivante, & Dom Henri sait qu'elle n'est point sa belle-sœur.

Scène troisième. Elle paroît. Du Guesclin entendant quelqu'un entrer, s'étoit hâté de baisser la visière du casque de Dom Henri. Blanche, ayant appris qu'un Chevalier est arrivé du camp de ce Prince, vient le charger d'instruire Henri de son sort. L'inconnu répond : *Il le sait.* Blanche le prie d'exhorter Henri à ne point risquer d'imprudence.

DU GUESCLIN.

De celle qu'il hasarde à vos yeux je frémis;
Ici même en secret il voulait être admis.

BLANCHE.

Ah! courez prévenir.....

Dom HENRI.

Il n'est plus temps peut-être.

BLANCHE.

Ciel! à son trouble,... au mien,.... puis-je le méconnaître?

Dom HENRI, *levant la visière de son casque.*

Oui, c'est votre vengeur qui tombe à vos genoux,
Qui vous voit, vous adore, & mourra votre époux.

Le reste de la Scène est tel qu'il doit être entre deux Amans contens l'un de l'autre, qui se retrouvent.

Scène quatrième. Edouard paroît; Transtamare n'est pas connu. Edouard annonce que Dom Pèdre, déterminé à la paix par ses instances, va venir sur ses pas apporter les conditions du traité. Blanche frémit; Henri se juge perdu, puisqu'il va paroître devant son frère. Du Guesclin imagine un moyen sublime de le sauver; c'est de le mettre sous la protection d'Edouard. » Vous voyez notre effroi, » lui dit-il, jugez s'il est fondé; ce Chevalier » est Transtamare «.

BLANCHE, *à du Guesclin,*

Cruel! vous le perdez.

Dom HENRI.

Quoi! l'ami le plus rare
Me livre.....

ÉDOUARD.

A ma foi, Prince, & vous voilà sauvé!

DU GUESCLIN.

Je vois l'occasion d'illustrer un grand cœur;
Je ne puis m'en saisir, je l'offre à mon vainqueur.

Voilà un grand exemple de ce ſublime attendriſſant, qui eſt peut-être le plus beau de tous les genres ; c'eſt le genre propre & de Corneille & de M. de Belloy. Il n'y a point d'ame élevée qui ne ſe ſente touchée juſqu'aux larmes par ce mot admirable d'Edouard :

A ma foi, Prince, & vous voilà ſauvé !

C'eſt le mot d'Adrien, nommé Empereur, à un de ſes ennemis. C'eſt l'avoir créé de nouveau, que de l'avoir placé ainſi. La réponſe de du Gueſclin eſt du ſublime le plus délicat & le plus aimable.

Je l'offre à mon vainqueur.

BLANCHE, *à Édouard.*

O Héros ! qui deux fois me ſauvez dans un jour... ;

ÉDOUARD, *montrant Dom Henri.*

A ſa témérité, je reconnais l'amour.

Beau vers, qui rappelle un autre beau vers du même Auteur, dans *Gaſton* & *Bayard*.

Je reconnais l'amour, la ſeule erreur du Sage.

Non, ce n'eſt point pour l'amour qu'il eſt venu, dit du Gueſclin, c'eſt pour l'amitié. On convient d'écarter Dom Pèdre, en lui faiſant entendre que le Chevalier François a été obligé de partir ſans le voir ; mais en

même temps on convient aussi que Dom Henri, retourné dans son camp, demandera une entrevue à Dom Pèdre pour traiter de la paix, & qu'il reviendra sous un sauf-conduit. Blanche s'y oppose, & représente que c'est mettre Dom Henri sous le couteau. Madame, dit Edouard, songez que je périrai moi-même avant lui.

BLANCHE.

Oui, Seigneur, je le sais, vous mourrez en Héros:
Mais vos malheurs de plus calmeront-ils mes maux?

Quoiqu'il n'y ait guère de réplique à cette réponse, on n'a point d'égard aux craintes de Blanche, & l'entrevue est résolue.

ACTE TROISIÈME.

Scène première. Édouard donne à Dom Pèdre d'utiles leçons, dont ce Prince féroce est incapable de profiter.

Scène seconde. On annonce l'arrivée de Transtamare. » Je cours au devant de lui «, dit Edouard à Dom Pèdre.

Prince, je le reçois; Roi, vous devez l'attendre.

Altaire, présent à cette Scène, tient un discours,

discours toujours conforme à son caractère.

Je ne m'oppose point à tes nouveaux projets ;
Je vins pour la bataille, & consens à la paix ;
Quoique tous vos Chrétiens, que le faux zèle inspire,
En jurant de s'aimer, jurent de nous détruire.
Au moins l'hommage pur qui m'est ici rendu,
Du Maure incorruptible atteste la vertu :
Le choix des Castillans, pour garder Transtamare,
Préférait mes soldats aux Nobles de Navarre !
Tu ne l'as point permis, — & je crains ce refus :
Mais contre tes sujets si tu ne combats plus,
J'ai le bonheur de voir mon peuple magnanime,
Au lieu de leur dépouille, emporter leur estime.

Il y a beaucoup d'art dans ce discours sauvage ; Altaire ne songe qu'à revendiquer un hommage en faveur de sa Nation, & il nous apprend un fait important ; c'est que les Castillans auroient mieux aimé confier aux Maures qu'aux Navarrois la garde du Roi qu'ils avoient choisi, & ce vers :

Tu ne l'as point permis, — & je crains ce refus.

ajoute aux craintes qu'on avoit déjà pour Henri.

Scène troisième. Dom Pèdre, resté avec Dom Fernand, énonce plus franchement ses pro-

jets, & ne juſtifie que trop ces mêmes craintes.

Fier Henri, te voilà dans les mains de ton Roi!
Après m'avoir trahi, tu comptes ſur ma foi?
Il faut être prudent, quand on eſt infidèle:
Tu vas voir les traités du maître & du rebelle.
Toi, ſous le nom d'arbitre, oppreſſeur inſolent,
Qui m'écraſes du poids d'un mérite accablant,
Superbe Anglais, tu veux me commander ſa grace!
Il fallait d'une armée appuyer ton audace.

Dom Fernand rappelle à Dom Pèdre ſes ſermens.

DOM PÈDRE.

Va, ma bouche a juré, mon cœur n'a rien promis.

Scène quatrième. C'eſt la Scène de l'entrevue, c'eſt la Scène la plus importante de la Pièce; elle ſe paſſe entre les deux Rois & leurs deux Défenſeurs. Ces deux derniers ſont Arbitres. La conférence eſt ſans ceſſe troublée par les violences de Dom Pèdre, auxquelles le Prince Noir oppoſe un calme inaltérable; il eſt même ſupérieur aux trois autres Perſonnages, par cette modération conſtante & cette fermeté froide qui ne ſe démentent jamais. Il veut d'abord faire embraſſer les deux Princes, & Dom Henri, toujours confiant, fait un pas vers ſon frère. Dom Pèdre l'arrête. Avant de l'admettre à cette faveur, dit-il, ſachons s'il

en eſt digne. Tranſtamare ſe plaint à Edouard de cette dureté. Je ſuis, répond Edouard, le premier qu'elle offenſe : cependant on prend place, & la conférence s'ouvre.

Dom HENRI.

Je vois avec un cœur & des yeux attendris,
Ce ſpectacle nouveau pour l'Univers ſurpris;
Deux Rois prêts à juger leur droit à la Couronne,
Avec les deux Héros, protecteurs de leur Trône.

Dom Pèdre ſe lève avec fureur, à ces mots, *deux Rois*, & dit à ſon frère :

N'avilis point les Rois. C'eſt aux uſurpateurs
A flatter, par beſoin, d'orgueilleux défenſeurs :
Un vrai Roi ne connaît ni protecteurs, ni maîtres;
Mais il a des amis qui le vengent des traîtres.

Edouard, pour arrêter ces interruptions continuelles, prend la parole, calme Dom Pèdre, invite Dom Henri à ſe laver du crime de l'uſurpation, en reſtituant ſes conquêtes. » Admirez, lui dit-il, le moment que j'ai ſu » vous choiſir. Ce ſacrifice eût pu vous coûter, » au ſortir de Najarre; vous en perdiez le » mérite alors; vous ne pouviez traiter qu'en » vaincu : aujourd'hui que, vainqueur dans » trois combats, vous avez réduit votre frère » au fort de Montiel & aux murs de Tolède,

» c'eſt le moment de mettre à ſes pieds toutes » vos conquêtes «.

Voilà de la vertu l'effort le plus inſigne,
Un triomphe immortel que vos Chefs, vos Soldats,
La Fortune & Gueſclin ne partageront pas.

Noble & ingénieuſe application de ce beau paſſage de Cicéron, dans l'Oraiſon pour Marcellus : *Hujus gloriæ . . . ſocium habes neminem : totum hoc quantumcumque eſt, quod certè maximum eſt, totum eſt, inquam tuum : nihil ſibi ex iſtâ laude centurio, nihil præfectus, nihil cohors, nihil turma decerpit ; quin etiam illa ipſa rerum humanarum domina fortuna, in iſtius ſe ſocietatem gloriæ non offert, tibi cedit, tuam eſſe totam & propriam fatetur.* On ne dira pas même que l'avantage de la conciſion ſoit du côté de l'original.

Juſqu'ici Edouard a fait une propoſition héroïque ; mais dans une conférence où l'on diſcute des droits, il faut préſenter des intérêts politiques. Edouard propoſe de renvoyer les Maures aux Sables de l'Afrique, d'affranchir l'Eſpagne de leur joug : c'eſt depuis long-temps le vœu de l'Europe ; » rempliſſons-le, dit-il, voilà l'ennemi qu'il » faut dépouiller, au lieu de votre frère ; du » Gueſclin & moi nous marcherons ſous vos » ordres à cette conquête, & vous régnerez

» ſur les Etats, dont nous aurons chaſſé les » Maures (1) «. Voilà une propoſition tout-à-la-fois politique & chevalereſque, conforme aux intérêts & aux vues de ce temps-là. Tel eſt l'uſage que M. de Belloy ſait toujours faire des connoiſſances hiſtoriques; toujours il poſſède tout ſon ſujet, il en embraſſe tous les entours, il regne ſur l'Hiſtoire, & il eût règné ſur la Scène, ſi le talent d'écrire lui avoit été donné dans le même degré que celui de penſer, d'inventer, de diſpoſer, de combiner.

Dom Henri ſe juſtifie du reproche d'uſurpation, & ſa juſtification eſt dans les crimes de Dom Pèdre. » Jamais, dit Henri, je n'ai » eu la coupable penſée d'envahir la Cou- » ronne; mais ſes Sujets, las de ſes cruautés, » ſe ſont donnés à moi «.

Le ſceptre eſt un préſent que m'ont fait tous les cœurs.

Il s'étoit rencontré avec Edouard, dans le projet de conquérir Grenade, & de chaſſer les Maures de l'Eſpagne; mais au lieu de prendre pour lui cette conquête, il vouloit en propoſer l'échange avec la Caſtille, donner Grenade à ſon frère; & garder la Caſtille, puiſque

(1) Jocaſte, dans le quatrième Acte de la *Thébaïde* de Sénéque, fait la même propoſition à Polynice.

les Caſtillans le deſiroient pour Roi, & rejetoient Dom Pèdre. Cependant, pour le bien de la paix, il conſentoit d'aller plus loin, & de remettre la Caſtille, pourvu que Blanche de Bourbon & du Gueſclin fuſſent libres. Du Gueſclin s'oppoſe à ce ſacrifice, & ne veut pas que ſa liberté en ſoit le prix. Ce ſeroit m'avilir, dit-il,

Et je fuirais un Roi qui m'aurait fait rougir.

Il réclame les droits des Caſtillans, dont Charles-Cinq ſon maître lui a confié la défenſe, & que Henri remettroit ſous le joug & ſous le poignard, s'il les abandonnoit à ſon frère.

Je reſpecte ce front, puiſqu'il fut couronné.
Mais je ſers un Monarque avoué par la France,
Un peuple dont mon Roi m'a commis la défenſe.

Ceci amène naturellement la queſtion délicate & dangereuſe qui concerne les droits reſpectifs des Rois & des peuples, quand on eſt aſſez malheureux pour que ces droits ſe trouvent en oppoſition. M. de Belloy traite cette queſtion avec ſa ſageſſe ordinaire. Supérieur à la petite manie vulgaire d'être ou de paroître hardi hors de propos, il ne met dans la bouche des différens Perſonnages que ce qu'ils doivent dire, d'après leur état, leur

caractère, leurs intérêts, & il ne prend de ces matières que ce qui appartient inconteſtablement à ſon ſujet.

Dom Pèdre, qui n'a conſenti à rien, veut trancher la queſtion par le fer; il eſt prêt à ſe jeter, l'épée à la main, ſur du Gueſclin, qui eſt ſans armes, & priſonnier. Edouard l'arrête, & le fait rougir de cet emportement. Henri s'élance au devant de du Gueſclin pour le défendre. Dom Pèdre, un peu plus tranquille, reproche à du Gueſclin d'avancer des maximes contraires à l'autorité des Rois, & dont Charles-Cinq ſon maître auroit à ſe plaindre. La réponſe de du Gueſclin eſt l'éloge de Charles-Cinq, éloge également heureux & par l'allégorie qu'il renferme, & par la manière dont il eſt placé.

Vous outragez mon Roi. Sur le ſort des Tyrans
Il peut jeter en paix des yeux indifférens:
De leur chute effroyable il ne craint pas l'exemple:
Son cœur ſe rend juſtice alors qu'il ſe contemple;
Il ſait, en nous aimant, pourquoi nous l'adorons:
Les Titus craignent-ils le deſtin des Nérons?

Dans ce dernier vers, du Gueſclin s'emporte. Le ſage Edouard, qui tient toujours la balance égale entre les divers perſonnages, d'un côté retient encore Dom Pèdre, qui fait

un nouveau mouvement pour se jeter sur du Guesclin; de l'autre, il dit à ce guerrier impétueux :

Guesclin, vous oubliez la Majesté suprême....

DU GUESCLIN.

Voulant m'assassiner, il l'oubliait lui-même.
D'ailleurs, il n'est ici qu'un Roi pour un Français.

Edouard, en résumant tout ce qui vient d'être dit, conclut que le peuple est le seul qui s'oppose au traité:

Voyons s'il soutiendra les maîtres qu'il se donne,
Mieux que je ne soutiens ceux que le Ciel couronne:
Marchons à la bataille.

Henri annonce qu'il y auroit d'autres moyens de décider cette querelle. Dom Pèdre croit qu'il lui propose le duel, & il s'empresse de l'accepter.

Oui, viens au champ d'honneur, ton Roi même t'appelle :
Le plaisir de t'y voir expirer de ma main
Fait renoncer ma rage à tout autre dessein.

Ce trait, quoiqu'atroce de la part d'un frère, relève Dom Pèdre. Ce Tyran est souvent vil dans la Pièce; mais l'Auteur a plus fait que s'il ne l'eût point avili, & c'est peut-être le chef-d'oeuvre de l'art; il a su lui donner l'espèce d'avilissement qui naît de la vio-

lence & de la perfidie, jamais celui qui tient à la baſſeſſe & à la lâcheté.

Dom Henri.

Bourreau de tous les miens, meurtrier de ma mère,
Je pourrais t'immoler, ſans immoler mon frère.

» Mais, ajoute-t-il, je reſpecte la nature » que tu es toujours prêt à outrager; tu ne » m'as point entendu, je ne veux point com- » battre contre toi; je combattrai contre » Edouard, tu combattras contre du Gueſ- » clin «. Du Gueſclin applaudit. Edouard, le ſeul qui ait toujours complétement raiſon dans cette Scène, leur fait voir que cet expédient ne remédie à rien. » Si nous ſommes » vainqueurs, du Gueſclin & moi, dit-il, la » Caſtille eſt ſans Roi; & ſi nous ſommes » vaincus, les deux Rois reſtent rivaux; il » faut donc en revenir à la bataille «.

Dom Henri déclare, que s'il avoit avec lui du Gueſclin, il ſe croiroit sûr de prendre ſa revanche de la bataille de Najarre (1). Il dit nettemment en préſence d'Edouard même, qu'Edouard craint un pareil rival.

Édouard.

Soyez libre, Gueſclin.

(1) Bataille de Najarre, ou de Navarrette, du 3 Avril 1367, où le Prince de Galles défit Tranſtamare, & fit priſonnier du Gueſclin.

DU GUESCLIN.

Voilà mon vrai rival.

Dom HENRI.

Je règne donc enfin.

Que de choses, & en combien peu de mots ! Ce morceau nous paroît avoir le même mérite que cet autre du *Siége de Calais* que nous avons tant applaudi.

HARCOURT.

La valeur de ce Maire, & ses rares vertus....

ÉDOUARD.

La valeur d'un rebelle est un crime de plus.

HARCOURT.

Qu'entends-je ?

ALIÉNOR.

Ton arrêt.

C'est ici la même vivacité, la même précision, la même abondance de sens, la même épargne de mots, la même variété, la même *prestesse*.

On se dispose à la bataille ; mais Dom Pèdre, d'un oeil d'intelligence, donne à ses Gardes un ordre conçu en termes équivoques, & qui n'est pourtant suspect qu'au Spectateur.

ACTE QUATRIÈME.

Scène première. L'ordre qu'avoit donné Dom Pèdre, étoit d'arrêter Tranſtamare & du Gueſclin, contre la foi publique ; le fidèle Dom Fernand lui en fait le reproche.

Pour un tel attentat ſi vous m'aviez choiſi,
Aux dépens de mes jours j'aurais déſobéi.

Ce mot eſt beau, ſur-tout dit à Dom Pèdre.

Ce Tyran n'a qu'un ſeul regret. Du Gueſclin lui a échappé, il a percé l'eſcadron qui l'environnoit, & a pénétré juſqu'au camp de Tranſtamare.

Scène ſeconde. Tranſtamare & Blanche, enchaînés, paroiſſent devant Dom Pèdre, qui déclare à Blanche, qu'elle n'a qu'un moyen de ſauver la vie à Tranſtamare ; c'eſt de renoncer à ce même Tranſtamare, & de reprendre ſes premiers nœuds. Les juſtes reproches de ces infortunés rempliſſent le reſte de la Scène. On emmene Blanche.

Scène troiſième. Dom Pèdre avoit voulu auſſi faire arrêter Edouard. Edouard paroît, & lui parle en maître.

Vous violez ma foi, j'en demande raiſon ;
Renvoyez Tranſtamare, & rendez-moi Bourbon
A l'inſtant.

Ce discours altier rappelle un vers que Dom Pèdre a dit plus haut.

Il fallait d'une armée appuyer ton audace.

Il en rappelle un autre que du Guesclin a dit au sujet de Dom Henri.

J'admire avec terreur sa sublime imprudence.

Le Prince Noir sachant que Dom Pèdre a poussé l'infidélité jusqu'à faire arrêter Dom Henri, & l'ingratitude jusqu'à vouloir le faire arrêter lui-même, ne devoit-il pas joindre du Guesclin dans le camp de Dom Henri, & revenir, les armes à la main, forcer Dom Pèdre à être juste ? Que peut-il espérer du droit de ses bienfaits auprès de ce Tyran ingrat, quand il est hors d'état de s'en faire obéir ? Mais outre que l'Auteur étoit gêné par l'histoire sur une fiction qui auroit rendu Edouard le Défenseur de Dom Henri contre Dom Pèdre, le procédé du Prince Noir dans la Pièce est plus héroïque, & il n'y a pas à balancer pour l'effet théâtral entre la prudence & l'héroïsme.

DOM PÈDRE.

Du rang de Roi des Rois qui t'a donc revêtu ?
De quel droit ? ....

EDOUARD.

L'étonnement, l'horreur suspendent ma furie.
Il est donc des mortels fiers de leur infamie !

Tu m'oses demander quel droit m'amène ici ?
Je suis fils d'un Monarque ; & je vins comme ami,
Pour t'offrir un secours dont je te croyais digne.
Tu nous fais à tous deux l'affront le plus insigne :
La vengeance est son droit, le mien ; & je m'en sers ;
Je puis combattre un Roi, j'en ai mis dans mes fers.
Mais aux droits de mon père, à ceux de ma naissance,
J'unis cent titres saints sur ta reconnaissance :
Tu ne règnes, ne vis, n'existes que par moi.
Songe au temps où tu vins, plein de honte & d'effroi,
Chargé de l'or d'Espagne & des mépris du monde,
N'ayant dans l'Univers d'autre asyle que l'onde,
Mendiant sur nos bords l'humble toit d'un Pêcheur,
Et par-tout repoussé par la haine & l'horreur :
Tu pleuras à mes pieds. Ton malheur sans courage
D'un bonheur insolent devait m'être le gage.

Voilà de la véhémence & de l'éloquence, voilà le vrai talent d'écrire ; nos Coloristes les plus brillans n'ont pas plus d'éclat, nos Poëtes les plus énergiques n'ont pas plus de vigueur. Si M. de Belloy écrivoit toujours ainsi, les Racine, les Voltaire seroient à peine au dessus de lui.

Dom Pèdre veut faire massacrer son frère aux yeux d'Edouard, qui s'apprête à périr en le défendant. On annonce à Dom Pèdre que du Guesclin force le camp ; il part pour le combattre.

Scène cinquième. Dom Henri conjure Edouard de ſe mettre en sûreté, de ſe réſerver pour le venger un jour, ne pouvant le défendre. Edouard répond :

J'ai haſardé vos jours, j'en réponds à la terre :
Lorſque, par imprudence, on fait des malheureux,
On ne les venge pas, on périt avec eux.

Ce trait ſublime rappelle ce qu'Emilie dit à Maxime, au ſujet de Cinna :

Cinna dans ſon malheur eſt de ceux qu'il faut ſuivre,
Qu'il ne faut pas venger de peur de leur ſurvivre,
Quiconque, après ſa perte, aſpire à ſe ſauver,
Eſt indigne du jour qu'il tâche à conſerver.

Les vers de M. de Belloy ſont plus clairs, plus ſimples & plus fermes.

On ne les venge pas, on périt avec eux.

vaut mieux certainement que ce vers plein de prétention, & qui n'eſt pas ſans quelque obſcurité :

Qu'il ne faut pas venger, de peur de leur ſurvivre.

On peut voir ce que M. de Voltaire a dit de ce vers, dans l'examen de *Cinna*.

Scène ſixième. Dom Henri avoit voulu enlever du Gueſclin pour le ſauver ; c'eſt du

Guesclin qui enlève & qui sauve Dom Henri. Edouard le remet entre ses mains.

Guesclin, je te le rends, tu me sauves l'honneur.

DU GUESCLIN.

Et de ma liberté je m'acquitte, Seigneur.

Ces exploits, ces discours, ces sentimens, ce commerce de bienfaits, cette action & cette réaction de l'héroïsme, des amis si utiles, des ennemis si généreux, forment, indépendamment de tout intérêt tragique, & sans cette ressource, un spectacle qui élève l'ame, & qui inspire la vertu. Dom Henri & du Guesclin veulent emmener avec eux Edouard, pour le soustraire à la fureur de Dom Pèdre. Edouard refuse de les suivre; il lui reste, dit-il, un devoir à remplir; ce devoir est de tirer Blanche de Bourbon des mains de Dom Pèdre.

Le sort de Blanche de Bourbon, dans cette Pièce, est d'une complication qui n'est pas sans obscurité. Au premier Acte, elle est tirée de prison par Edouard, qui la prend sous sa garde, & la tient dans sa tente; elle reste dans cette situation pendant tout le second Acte. Au troisième, à la fin de la Scène de la conférence, & lorsqu'on se sépare, Dom Henri demande à Edouard que Blanche soit

remiſe à du Gueſclin. Dom Pèdre répond avant Edouard :

Penſes-tu qu'Édouard manque à la foi promiſe ?
Je te tiens dans mon camp, j'y manquerais pour toi.

Nous entrevoyons le ſens de ce dernier vers, mais il nous paroît obſcur ; la réponſe d'Edouard ne l'eſt pas : J'attends, dit-il, l'ordre de Charles-Cinq ; & dans la leçon qui eſt au bas de la page, il n'y a aucune obſcurité, parce que Dom Pèdre ne dit rien, & qu'Edouard fait la même réponſe ; ſavoir, qu'il attend l'ordre de Charles-Cinq. Juſques-là Blanche eſt donc toujours en la puiſſance d'Edouard. Au quatrième Acte, Dom Pèdre a enlevé Blanche. Elle paroît enchaînée devant lui, & il la renvoie en diſant : *qu'on l'enferme où j'ai dit.* Edouard vient la redemander, & dans le moment que nous examinons, il ne l'a point obtenue ; il reſte, au péril de ſa vie, pour attendre Dom Pèdre, & l'obliger à remettre Blanche en liberté.

Scène huitième. Dom Pèdre revient furieux, de voir qu'on lui a enlevé Dom Henri ; il s'en prend à Edouard, & ordonne qu'on l'enchaîne. Mais Altaire, qui, avec ſes Maures, accompagne Dom Pèdre, ne peut ſouffrir cette indignité. *Non, ſoldats*, s'écrie-t-il, en étendant

étendant vers eux son épée. Puis s'adressant à Edouard :

Brave Anglais !
Tant que je suis présent, ne crains pas de forfaits.

(*A Dom Pèdre.*)

Barbare, à quelle horreur ton courroux s'abandonne!
Enchaîner ce Héros ! tu lui dois ta couronne.
Sur ton front, à mon tour, si je puis l'affermir,
Voilà donc tout le prix que je dois recueillir !

(*A Édouard.*)

Tu peux te retirer.

Ce même Altaire, fidèle à la singularité comme à la vertu, ajoute, en parlant à Edouard :

J'allais à tes côtés combattre avec regret :
Adieu ; si nos exploits méritent la victoire,
Ton nom ne viendra pas nous en ravir la gloire.

Répétons que ce caractère si original est tout entier de l'invention de M. de Belloy, & rendons justice au génie d'un Contemporain. A peine trouve-t-on quelques traits de ce caractère dans l'Iarbe de Didon.

ÉDOUARD, *à Altaire.*

Reçois mon amitié : cet hommage t'est dû :
Que Dieu juge le culte, & l'homme la vertu.
Mais quoi ! payer la tienne en l'exerçant encore,
Serait-ce te flatter ?

ALTAIRE.

C'eſt bien connaître un Maure :
Qu'éxiges-tu ?

ÉDOUARD.

Bourbon.

ALTAIRE.

Comment ! ne ſais-tu pas
Que des chefs ennemis, obſervant tous ſes pas,
Quand déjà vers Tolède Alvar l'avait conduite,
Viennent de la ravir dans l'alarme ſubite ?...

ÉDOUARD.

Grand Dieu ! — Je pars content, & quitte envers l'honneur.

Voilà ce qui paroît d'abord obſcur dans le ſort de cette Princeſſe. Alvar eſt un homme attaché à Dom Pèdre, c'eſt ſon Capitaine des Gardes. On lui a enlevé Bourbon ; elle n'eſt donc plus dans la puiſſance de Dom Pèdre. Ces Chefs ennemis qui l'ont enlevée, ſont ſans doute des Caſtillans du parti de Dom Henri ; le Prince Noir le comprend ainſi, puiſqu'il part ſi content : cependant Bourbon eſt au pouvoir de Dom Pèdre. D'où naît donc l'erreur d'Altaire, qui cauſe celle du Prince Noir ? M. de Belloy entendoit trop bien l'art du théâtre, pour laiſſer un tel point ſans explication ; elle vient dans la ſuite cette expli-

cation, mais il ſemble qu'elle vient trop tard, & dans un temps où on n'y penſe plus. C'eſt dans la Scène ſuivante que Dom Pèdre, reſté ſeul, nous apprend (par conſéquent avec trop peu d'art) que c'eſt lui qui a trompé Altaire, en répandant le faux bruit, que les ennemis avoient repris Bourbon. Il ſemble que Dom Pèdre auroit pu, dans ſa Scène avec Fernand, au commencement de ce quatrième Acte, prévenir le Spectateur ſur ce faux bruit qu'il a fait répandre.

Altaire, en partant pour la bataille, donne à Dom Pèdre une leçon dont celui-ci a beſoin, & qu'il eſt dans le caractère du Maure de ne lui pas épargner.

Viens, & lave ta honte au milieu des alarmes.....
. . . . Et ſi dans l'avenir
Tu trahis nos bienfaits, nous ſaurons t'en punir:

Dom Pèdre, uniquement occupé de ſes projets criminels, s'applaudit en ſecret d'avoir Blanche en ſa puiſſance.

Vainqueur, je tiens ma proie; & vaincu, ma victime.

ACTE CINQUIEME.

Scène première. Dom Pèdre eſt vaincu; ainſi Blanche va être ſa victime; du Gueſclin a défait les Navarrois, les Maures; Altaire eſt

prisonnier ; Dom Pèdre est sans ressource.

Ce Fort, cette prison, voilà tout mon Empire. —
J'y suis maître de moi, de Bourbon, & du sort.....
Poison, glaive, instrumens de mes crimes passés,
Vous servez les tyrans, & vous les punissez.

La beauté de ces deux derniers vers se fit sentir, même à la représentation, au travers du tumulte.

Scène seconde. Dom Fernand vient trouver Dom Pèdre, & s'attacher à toute son infortune. Le zèle de ce vieux & fidèle serviteur, qui a vu naître Dom Pèdre, & qui le lui rappelle en venant mourir avec lui, est très-touchant. On pourroit croire que M. Destouches en aurait donné l'idée dans son *Dissipateur*, & il faudroit alors savoir gré à M. de Belloy d'avoir senti que cette beauté étoit de nature à pouvoir être transportée de la Comédie à la Tragédie; mais c'est l'Histoire même qui a fourni à M. de Belloy le caractère de Dom Fernand. Voici ce que dit Froissart, en peignant l'abandon où se trouva Dom Pèdre, à l'arrrivée de Transtamare en Castille : » Le relenquirent & le délaisèrent les » Barons & les Chevaliers d'Espagne, & se » tournèrent tous devers son frère le bastard... » ne nul ne demoura pour lors delez lui : fors

» un loyal Chevalier, qui s'appelloit Ferrand
» de Caſtres. Celui ne voulut oncques re-
» lenquir le Roi Dom Piètre, pour adventure
» qui lui advint «.

On voit par la ſuite du récit de Froiſſart, que ce Ferrand fut d'une très-grande utilité à D. Pèdre, auquel il ne donna jamais que de bons conſeils, & ne rendit que des ſervices vertueux.

Cette fidélité inattendue de Dom Fernand donne quelques foibles remords à Dom Pèdre; il s'étonne avec raiſon d'avoir pu conſerver un coeur.

J'en avais tant, hélas! dont j'ai ſu me priver:
Ils volaient au devant de ma débile enfance;
Vingt ans je m'en ſuis vu l'amour & l'eſpérance;
J'aurais pu, répondant à leurs tendres ſouhaits,
Compter autant d'amis que j'avais de ſujets.

On eſt fâché de le voir retourner au crime, après avoir dit ces vers; mais Pierre le Cruel doit mourir comme il a vécu.

Scène troiſième. Edouard paroît, Edouard bien plus inattendu que Dom Fernand. » Ve-
» nez-vous m'accabler, s'écrie Dom Pèdre «?

ÉDOUARD.

Qui, moi, vous inſulter? vous êtes ſans défenſe;
Je ne viens voir des maux que pour les ſoulager;
Si vous étiez vainqueur, je viendrais me venger.

» Je viens donner à l'Espagne l'exemple du
» respect qu'elle vous doit dans votre malheur,
» je viens vous offrir ma médiation auprès
» du vainqueur «.

Je veux que mon respect impose à son courroux,
Que l'on soit généreux, & non juste envers vous.....
Dans un Prince outragé ce discours vous étonne;
Mais quand le Ciel punit, il veut que je pardonne.

Le Grand Condé eût pleuré à ce vers tendre & sublime. L'Histoire fournissoit dans le Prince Noir un caractère noble & grand; mais ces détails sont de l'Auteur. Ce retour d'Edouard, presqu'aussi beau dans son genre, que le retour des Bourgeois dans *le Siége de Calais*, est absolument de son invention. S'il est beau d'avoir imaginé un caractère aussi singulier, aussi piquant que celui du Prince Maure, ce n'est peut-être pas un moindre mérite d'avoir su adapter à un caractère donné, des traits si heureusement assortis.

Tant de vertu irrite & humilie le coupable Dom Pèdre,

Rien n'accable un ingrat comme un nouveau bienfait.

dit-il lui-même. Edouard & Dom Fernand sortent pour le servir; Dom Pèdre reste pour commettre de nouveaux crimes.

Scène cinquième. Il fait venir Blanche ; elle eſt dans les fers, & ignore ce qui s'eſt paſſé ; elle demande quel eſt le ſort de Tranſtamare. Dom Pèdre lui répond :

Vainement autrefois
Du fer & du poiſon je t'envoyai le choix ;
Pour n'être plus trompé, je te l'offre moi-même.
(*Il lui montre la coupe.*)
Meurs, ſans ſavoir le ſort du perfide qui t'aime.

BLANCHE.

Tu m'offres le poiſon...... Tranſtamare eſt vainqueur !

DOM PÈDRE.

S'il l'eſt, tu dois mourir avec plus de douleur.

Cette eſpèce d'*illumination ſoudaine*, qui inſtruit Blanche du ſuccès de Dom Henri, a de l'éclat ; c'étoit connoître Dom Pèdre. La réponſe de Dom Pèdre eſt d'un monſtre qui ne veut rien perdre de ſa vengeance. Blanche porte la coupe ſur ſes lèvres : Edouard revient aſſez tôt pour la ſauver ; il confirme à Blanche la victoire de Henri. Blanche alors dit à Dom Pèdre :

Je t'accorde ta grace ;
Pour l'obtenir du Roi, je tairai ton forfait.

Ce trait, *je t'accorde ta grace*, eſt bien du ton des Héroïnes de Corneille, & reſſemble ſur-tout au ton que prend Laodice avec Ar-

sinoë dans le cinquième Acte de Nicomède :

Ne craignez rien, Madame,
La générosité déjà rentre en mon ame, &c.

Mais n'y a-t-il pas un peu d'affectation dans ce mot ? Au reste, le projet de cacher à Dom Henri ce dernier crime de Dom Pèdre, est noble, & digne de Blanche de Bourbon.

Du Guesclin & Dom Henri suivent de près Edouard. A l'arrivée de Dom Henri, Edouard & Dom Fernand lui cachent un moment Dom Pèdre ; & Dom Henri demande où il est. Edouard répond d'un ton calme & ferme, qui semble le caractériser encore mieux dans ce dernier moment :

Valois fut mon captif, & Dom Pèdre est le vôtre ;
Juste ou non, leur destin peut être un jour le nôtre.
Roi, contemplez un Roi.

Il se range, & lui montre Dom Pèdre. Ce coup de théâtre est imposant ; le discours d'Edouard est d'une convenance très-noble & très-morale : *Roi, contemplez un Roi*, est un mot profond & sublime.

Dom Henri considère un moment son frère, & s'écrie :

Quel tableau !.....
Croyais-je que son sort me fît verser des pleurs ?

DU GUESCLIN.

J'en avais deux garans : vos vertus, vos malheurs.

BLANCHE.

Daigne lui pardonner........

Dom HENRI.

Le voilà malheureux, je redeviens ſon frère.

Dom Henri ſignale encore ſa générosité envers Dom Pèdre. Celui-ci étalant un faux repentir, s'accuſe du crime que Blanche diſſimuloit. Les deux frères paroiſſent prêts à s'embraſſer, lorſque Dom Pèdre, arrachant le poignard qui eſt à la ceinture de Dom Henri, veut l'en frapper ; tous mettent l'épée à la main, & Dom Pèdre s'élançant ſur ſon frère, ſe perce lui-même de l'épée de Dom Henri. La Pièce finit par la traduction de ce beau vers de Perſe, qui ſert ici & d'épigraphe & de moralité :

Virtutem videant, intabeſcantque relictâ.

Quand tu punis le crime, ô ſuprême Juſtice !
Fais-lui voir la vertu, c'eſt ſon plus grand ſupplice !

Nous ne ſavons pourquoi, dans les repréſentations données ſur divers théâtres, on a préféré ce dénouement bruſque & froid au dénouement tragique & terrible que M. de Belloy avoit d'abord imaginé, & que nous avons

donné dans la Pièce à la suite du texte Au moment où Dom Pèdre vouloit frapper Dom Henri, Blanche le retenoit. Dom Pèdre, désespéré de n'avoir pu immoler son frère, la frappoit elle-même. Henri voulant la défendre, perçoit Dom Pèdre sans pouvoir la sauver, & se reprochoit à la fois avec un égal désespoir & ce fratricide & la mort de son Amante qu'il n'avoit pu empêcher. Dom Pèdre triomphoit en mourant de l'avoir rendu coupable & malheureux ; il est vrai que la morale de la Pièce étoit changée; ce n'étoit plus :

Virtutem videant, intabescantque relictâ.

Peut - être même la Pièce perdoit-elle en tout du côté de la morale, mais elle gagnoit beaucoup du côté de l'intérêt. Blanche mourant entre les bras de Henri, terminoit son rôle par une tirade touchante, qu'on doit d'autant plus regretter, que les morceaux de ce caractère sont fort rares dans cette Pièce, où la pitié est le sentiment le moins excité. Blanche chargeoit du Guesclin de ses adieux pour la France; tout ce qu'elle disoit étoit doux, tendre, pénétrant, & la dernière impression de la Pièce étoit une impression de regret & de douleur, elle laissoit un long souvenir.

Avec le dénouement nouveau, *Pierre le Cruel* a dans sa totalité plus de mouvement & de spectacle que d'intérêt proprement dit ; & on peut remarquer en général, que quand le nœud de la Pièce tient plus aux personnes qu'aux choses, l'intérêt est toujours moindre. Il faut expliquer ceci. Les Pièces où les Personnages intéressans sont opprimés par un Tyran, ne sont pas les plus touchantes ; celles qui ont pour sujet une conspiration, n'ont guère d'autre intérêt que l'intérêt de curiosité, ou si elles en ont un autre, il naît de quelque épisode étranger à la conjuration ; comme dans *Cinna*, l'amour des deux principaux Conjurés pour Emilie ; & dans *la mort de César*, la circonstance que Brutus soit le fils de César, & qu'il le sache. Les Pièces les plus intéressantes & les plus touchantes sont celles où le nœud est formé par un combat entre le devoir & l'inclination, ou par l'opposition des devoirs, ou par le jeu naturel des passions ; en un mot, par la nature même des choses, plus que par le caractère des Personnages, comme *le Cid*, *Polyeucte*, *Bérénice*, *Inès*, *Zaïre*, *Gabrielle de Vergy*, &c.

C'est sur-tout par les caractères que *Pierre le Cruel* est recommandable, comme la plupart

des Pièces de M. de Belloy, & comme *Britannicus*, qui peut lui avoir servi de modèle: en effet, on trouve du rapport entre plusieurs Personnages de *Britannicus* & de *Pierre le Cruel.* Dom Pèdre répond à Néron, Dom Henri à Britannicus, Blanche à Junie, Edouard à Burrhus, Dom Fernand est directement opposé à Narcisse, & par cette raison même il en rappelle le souvenir. On a plus d'un exemple de ces imitations en sens contraire; la *Nouvelle Héloïse* a été faite d'après *Clarisse*, & il n'y a presque pas un Personnage dans la *Nouvelle Héloïse* qui ne contraste avec le Personnage qui lui correspond dans *Clarisse.*

Des caractères rassemblés dans la Tragédie de *Pierre le Cruel*, de leur développement & de leur jeu naissent un spectacle imposant de passions & d'héroïsme, de grands exemples & de fortes leçons de vertu.

Quant au style de cette Pièce, il nous paroît avoir plus de naturel & de simplicité que celui des autres Pièces de M. de Belloy; comme il y avoit moins de descriptions à faire dans *Pierre le Cruel*, que dans le *Siége de Calais* & dans *Gaston & Bayard*, les vers sont moins souvent pénibles & contournés.

Le défaut ordinaire de la verſification de M. de Belloy eſt la recherche : ici c'eſt la négligence ; & cette négligence a deux caractéres ; le proſaïſme & la familiarité. Voici quelques exemples de l'un & de l'autre.

1.° *De Proſaïſme.*

Seigneur, ſi chaque mot enflamme vos eſprits ;
Comment traiter l'objet qui nous a réunis ?

Acte III, Scène IV.

Il y a ici, à ce qu'il nous ſemble, & proſaïſme & familiarité.

Ce n'eſt point tout. Je ſais que, dans un cœur qui l'aime,
La vertu ſe ſuffit, eſt ſon prix elle-même.

Ibid.

Je venais à vous, comme à mon frère,
Propoſer ce projet — ſur un plan tout contraire.

Ibid.

Voilà, — pour un moment, — le ſeul frein qui m'arrête ;
Si, de l'uſurpateur, je fais tomber la tête,
Les Grands de la Caſtille, animés par Gueſclin,
Menacent de nommer un autre Souverain ;
Mais Dom Henri vivant excite leurs alarmes ;
Pour racheter ſes jours, il faut quitter les armes :
J'exige, ſans délai, pour prix de ſon pardon,
Leur pleine obéiſſance, & la main de Bourbon.

Acte IV, Scène I.

A lui laisser le jour, je souscris & m'engage ;
Pourvu que vous veniez en face des Autels,
Renouer à l'instant nos liens solemnels.
C'est à moi que jadis Valois vous a donnée.
Depuis, à Transtamare il vous a destinée,
Quand mes engagemens ne pouvaient se remplir.
Mais lorsqu'enfin je puis & veux les accomplir,
Maître de sa promesse, en observant la mienne,
Il n'est prétexte, excuse, ou loi qui nous retienne.

Scène II.

Un des miens dans ce trouble ayant su disparaître,
A volé jusqu'à moi ; m'a dit, qu'au même temps
Qu'on échangeait le Prince à l'aspect des deux camps,
Vos escadrons, sortis de ces épais ombrages,
Ont fondu sur l'escorte & ravi les otages.

Scène III.

2.° *De Familiarité.*

Pour la première fois troublant son calme affreux,
J'apporte à ses genoux des larmes & des vœux :
Savez-vous sa réponse ? Un poignard.

Acte III, Scène IV.

La noblesse des deux premiers vers rend encore plus frappante la familiarité de ce tour.

Savez-vous sa réponse ? Un poignard.

Sachez qu'un autre hymen (Padille encor vivante)
Engageait à Pérès la main qu'il vous présente,

A Pérès qu'il ravit des bras de ſon époux.
Il me promet le jour, s'il s'unit avec vous;
Eh bien ! de cet hymen que la pompe s'apprête,
C'eſt par mon échafaud que finira la fête.

Acte IV, Scène II.

Il y a certainement de la familiarité dans la tournure de ces deux derniers vers, & du proſaïſme dans la tirade entière.

Ignorez-vous comme il ſait pardonner ?
Le jour que dans Tolède il vint m'aſſaſſiner,
Tout un peuple tombait ſous ſa main ſanguinaire.
Un fils lui demanda de mourir pour ſon père :
Pèdre accepte l'échange, & ſe croit généreux ;
Il s'en repent ſoudain, & les frappe tous deux.
Preſſez-vous maintenant de mériter ma grace.

Ibid.

La familiarité nous paroît très-ſenſible, ſur-tout dans ce dernier vers.

Lorſque Dom Fernand, dans la ſeconde Scène du cinquième Acte, donne à Dom Pèdre, dans ſes malheurs, des marques ſi touchantes d'attachement, Dom Pèdre étonné s'écrie :

Comment ! il eſt un cœur que j'ai pu conſerver ?

Le ſentiment de ce vers eſt beau, mais l'expreſſion nous paroît familière. Lorſque le

mot *comment* eſt interrogatif, il appartient au ſtyle noble.

Comment en un plomb vil l'or pur s'eſt-il changé ?

Comment avez-vous pu dans un âge encor tendre,
Malgré les vains plaiſirs, ces écueils des beaux jours,
Prendre un vol ſi hardi, ſuivre un ſi vaſte cours ?

Eh! comment pourrions-nous, au milieu des méchans,
O céleſte Sion! faire entendre tes chants!

Mais lorſque *comment* eſt exclamatif & marque l'étonnement, lorſqu'il ſignifie : *Eh quoi ! quoi donc ! eſt-il poſſible ?* il nous paroît être familier & du ſtyle de la Comédie.

A quel homme ai-je affaire ?
Comment ! je vous ſoutiens, &c.

M. Tout-à-bas, dans le Joueur.

Comment ! je vous trouve à ravir, & votre figure eſt à peindre.

Froſine, dans l'Avare.

Telles ſont en général les légères taches que nous croyons appercevoir dans cet Ouvrage plein de beautés.

Velut ſi
Egregio inſperſos reprehendas corpore nævos.



PIÈCES

PIÈCES
RELATIVES
A LA TRAGÉDIE
DE
PIERRE LE CRUEL.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR,

SUR LA PIÈCE SUIVANTE.

NOUS n'avons point placé cette Préface de l'Auteur à la tête de la Tragédie de *Pierre le Cruel*, parce que nous n'avons trouvé sous ce titre, dans les papiers de M. de Belloy, qu'un brouillon plein de ratures & d'interlignes, d'où il ne paroît résulter qu'une ébauche, à laquelle l'Auteur ne s'en seroit peut-être pas tenu, & qui ne lui auroit peut-être pas paru annoncer assez avantageusement sa Tragédie. Cette Préface contient cependant sur la Pièce quelques anecdotes, & sur le style de la Tragédie quelques observations que nous avons cru devoir conserver. Nous supprimons divers traits que le ressentiment d'une disgrace encore récente avoit arrachés à l'Auteur.





N.° I.

PRÉFACE.

SI cette Tragédie avait été entendue & jugée, lorsqu'on essaya de la représenter sur le Théâtre de Paris, je n'aurais point appelé de l'Arrêt d'un Public reconnu pour l'Arbitre suprême des talens, & dont j'ai plus d'une fois éprouvé l'indulgence. Je croirais que s'il s'est rendu plus sévère à mon égard, c'est parce que je l'ai mis dans la nécessité de le devenir : & je répéterais ce que dit Nanine, en parlant d'un Maître qu'elle aime & révère :

> Ses *faveurs* sont à lui,
> Il peut user du droit de les reprendre.

Mais comme on n'a point voulu donner à ce Juge équitable la permission de m'écouter, j'ai cru qu'il m'accorderait celle de m'adresser à quelque Tribunal plus libre & plus tranquille. L'analyse de Pierre le Cruel, insérée dans le Journal encyclopédique, a inspiré dans plusieurs grandes villes du Royaume le desir de voir représenter cette Pièce; on me l'a demandée avec de fortes instances, auxquelles

je me suis rendu d'autant plus facilement, qu'elles m'offraient le meilleur moyen de m'éclairer moi-même sur mon Ouvrage. J'ai envoyé le Manuscrit à Rouen & à Bordeaux; j'ai été voir les représentations qu'on a données dans la première de ces deux villes. Le succès a surpassé mes espérances; & le suffrage de ces deux Publics, vraiment connaisseurs, que rien ne peut rendre suspects de partialité, est peut-être un préjugé favorable, qui m'autorise à tenter de reparaître, par l'impression, sous les yeux de la Capitale, & à m'exposer au jugement du reste de la Nation.

On peut se rappeler comment le Parterre était composé & disposé le jour de la représentation donnée à Paris. Il n'est pas rare que des Acteurs prononcent mal, il l'est encore moins que des Spectateurs inattentifs entendent mal; mais quand on croit entendre de certaines absurdités, que ni l'Auteur ne peut avoir dites, ni l'Acteur avoir répétées, ne seroit-il pas naturel de suspendre son jugement, & d'avoir du moins un doute? Ne seroit-il pas à propos de garder le silence, puisque c'est la loi générale & nécessaire du Spectacle, & de ne pas troubler la représentation par des clameurs indécentes & des railleries déplacées?

L'Actrice qui faisait le rôle de Blanche de Bourbon, avait très-bien prononcé ces deux vers :

Je n'eus pour soutenir mes misérables jours,
Que l'aliment du pauvre, ... & ne l'eus pas toujours.

Les uns entendirent : *Que l'aliment du peuple*, & avec raison ne furent pas fort contens de cette expression ; d'autres (& ceci est un peu plus fâcheux) entendirent : *Que l'aliment du pot*, ce qui les mit en gaité, & disposa une partie de l'assemblée à dire & à entendre tous ces bons mots, sous lesquels il fallait bien que la Pièce succombât. Un jeune homme témoigna une indignation officieuse contre cette ridicule méprise ; il soutint que l'Actrice avait dit *l'aliment du pauvre* ; mais que cela ne valait pas mieux, parce que le mot *pauvre* était trop ignoble pour la Tragédie. Il y a lieu de croire que ce jeune homme qui, dit-on, sortait du Collége, n'avait pas encore lu ces beaux vers d'Athalie :

Entre le *Pauvre* & vous, vous prendrez Dieu pour
Juge.....
Comme eux, vous fûtes *pauvre*, & comme eux
orphelin.

Dans la troisième Scène, Edouard ayant dit à la même Princesse : *Vous serez sous ma*

garde en paix comme dans Londre, on oublia la rime du vers précédent, *je vais répondre*, pour tâcher de se persuader que j'avais mis *dans l'onde*, & on répéta à haute voix, *comme le poisson dans l'eau ;* d'autres entendirent, ou voulurent entendre, *dans l'ombre*, & firent aussi, & toujours à haute voix, leur commentaire, d'après cette manière d'entendre. En vain plusieurs des Spectateurs sensés qui se trouvaient dans le Parquet, se levèrent pour détromper le Parterre, il leur fut impossible de se faire écouter par des gens bien déterminés à n'avoir point d'oreilles.

Il m'est doux de payer un tribut de reconnoissance au Public judicieux & sensible qui remplissait la plus grande partie de l'Orchestre & des Loges, mais qui malheureusement était bien rare dans le Parterre. Révolté de ces bassesses stupides, il fit des efforts incroyables pour imposer silence à la cohue, & quand il vit qu'il lui était impossible, à travers le tumulte, de suivre la marche & l'intérêt de la Pièce, il affecta de donner à des vers de détail beaucoup plus d'applaudissemens qu'ils n'en méritaient, comme s'il eût voulu me prouver, (ce dont je ne doutais point) que l'iniquité qui m'opprimait, n'était

pas son ouvrage. En effet, on crut si peu mon Ouvrage jugé & condamné sans retour, d'après une représentation si tumultueuse, que toutes les Loges furent louées pour la seconde représentation ; le vœu de tous les Acteurs étoit pour cette seconde représentation, & quelques-uns d'entr'eux me furent députés pour obtenir mon consentement. Je m'obstinai à le refuser, par des considérations particulières ; il m'était démontré, que de tous les Auteurs dramatiques, dont les Pièces se sont relevées depuis peu, après l'injustice d'une pareille disgrace, il n'en est aucun dont les ennemis fussent aussi nombreux & aussi acharnés que les miens. Il y a des momens où l'esprit de persécution devient dans de certaines têtes une mode, un fanatisme qu'il ferait dangereux de combattre. L'Homère & le Sophocle de la France, l'Auteur de l'admirable Tragédie d'Adélaïde, n'a-t-il pas cédé lui-même à l'orage ? On vient de traiter, en 1772, le Connétable du Guesclin, comme on avait traité sa nièce en 1734. Ai-je dû avoir plus de courage que mon Maître, avec des talens si inférieurs ?

AVIS
DE L'ÉDITEUR,
SUR LES PIÈCES SUIVANTES.

LE jour de la représentation de *Pierre le Cruel*, le Parterre étoit si bruyant & si tumultueux, que les personnes chargées de maintenir la police du Spectacle pouvoient aisément se méprendre sur les vrais auteurs du désordre. Il y eut en effet une méprise singulière, en vertu de laquelle on arrêta un homme célèbre, quoiqu'il protestât contre l'injustice qu'on lui faisoit. Quelques jours après, il adressa la lettre suivante à M. de Belloy.



N.° II.

LETTRE

De M.... à M. de Belloy.

» J'attacherois, Monsieur, très-peu d'importance à ma ridicule aventure de Mercredi » dernier, si le personnage qu'on m'y prête, » n'était directement contraire à ma façon de » penser, & si des gens qui ont troublé l'ordre, sous prétexte de le faire observer, ne » cherchoient à couvrir une malignité très-» répréhensible & très-réelle de leur part, en » m'en imputant une que je n'ai pas eue. Je » vous prie de croire qu'il n'y a rien de si faux, » que tout ce qu'ils en disent.

» J'ai eu l'honneur de vous voir un instant, » avant que la Pièce commençât. Vous vous » rappellez que je n'ai été au Parterre, que » par hasard & malgré moi. S'il avait été » possible que j'eusse quelques mauvaises in-» tentions, ce n'est que là que j'aurois pu les » satisfaire ; par conséquent, loin de montrer » de la répugnance pour profiter du sacrifice

» que M.... me faisait devant vous de son
» billet, j'aurais saisi l'occasion avec une vi-
» vacité que vous ne m'avez sûrement pas
» vue.

» Personne de raisonnable d'ailleurs ne sup-
» posera qu'un homme de mon état, de mon
» âge, quitte ses affaires & son cabinet pour
» aller dans une cohue tumultueuse jouer le
» rôle d'un polisson, & insulter un homme
» que la Nation respecte. Depuis quatre ans
» je n'avais été au Spectacle qu'une seule fois,
» pour les Druydes. Il est bien étrange que
» quand j'y suis ramené une seconde fois,
» pour rendre hommage à votre célébrité,
» j'éprouve un désagrément de cette nature.

» La véritable cause ne m'en est pas in-
» connue; c'est une manoeuvre de gens....
» qui,... m'ayant entendu nommer, quand
» je suis entré, ont formé le complot de me
» faire un affront public pour leur petite
» satisfaction personnelle. Ils ont profité pour
» cela des propos tenus par d'autres per-
» sonnes, & feignent de croire que c'est à
» moi qu'ils sont échappés. Le bon ordre &
» l'équité devroient m'assûrer une réparation.
» Si je la desirois, c'est sur-tout parce que

» c'auroit été une preuve non douteuse que
» je ne me suis permis aucun propos dont
» vous ayez pu être blessé «.....

» Quand je voudrai me procurer le plaisir
» de vous admirer au Théâtre..... j'irai aux
» places où cette influence ne s'étend pas. J'ai
» l'honneur, &c. «.



N.° III.

RÉPONSE
DE M. DE BELLOY.

JE crois, Monſieur, que ſi j'avais l'honneur d'être connu de vous plus particulièrement, vous vous ſeriez épargné la petite explication que vous voulez bien me donner, & que je ne vous demandais pas. Le malheur ne me rend point injuſte, & je ſuis de l'incrédulité la plus opiniâtre, quand j'entends accuſer les honnêtes gens. J'ai pris pour maxime ces vers plaiſans que j'ai lus autrefois :

Sois Abraham pour le bien qu'on t'annonce,
Sois Saint-Thomas pour le mal que tu vois.

Or je n'ai pas même vu ce qui s'eſt paſſé au Parterre Mercredi ; j'étais ſorti du Spectacle, à la fin du premier Acte, bien convaincu que le ſecond ne ſerait pas achevé, & que je ne trouverais pas grace devant des Juges qui avaient voulu abſolument, malgré la rime de *répondre* qui précédait, entendre *dans l'onde* pour *dans Londre*, & croire l'Auteur de Bayard

aſſez bête pour faire dire au Prince Edouard que Blanche de Bourbon ſerait auſſi en sûreté dans ſon camp que dans la rivière. J'appris, à dix heures du ſoir, avec un égal étonnement, & que la Pièce avait été jouée juſqu'à la fin, & que vous aviez été arrêté comme un des Chefs de la cabale. Je m'occupais alors à me conſoler de ma diſgrace, en l'écrivant à ceux de mes amis qui n'avaient pu en être témoins : & voici, autant que je puis m'en ſouvenir, ce que j'ajoutai dans ma lettre à M. Colardeau : *On m'a dit que M.... a été arrêté dans le Parterre, je ſuis sûr qu'il n'a pas mérité de l'être, & que c'eſt une mépriſe. O mon ami, joindre à ſon propre malheur celui d'être l'occaſion d'un affront public fait à un galant homme ! cela ſeul me dégoûterait du Théâtre pour toujours.*

Vous voyez donc, Monſieur, que vous n'avez pas beſoin de déſavouer auprès de moi le procédé odieux qu'on vous impute. Je n'ai guère l'honneur de vous connaître que par vos ouvrages. Vous m'avez mis au rang de quelques Ecrivains eſtimables que quelques méchans perſécutent ; ainſi comment me ferait-on penſer que vous vous êtes mis à la tête de ces méchans ? Non, Monſieur, je vous rends

justice, & je vous crois incapable d'une pareille infamie. Je compte les témoignages d'estime que vous me donnez dans votre lettre, au nombre des consolations que je reçois de la part de ce Public éclairé, qui a toujours été si indulgent pour moi, & qui, n'ayant point entendu mon dernier Ouvrage, veut bien le juger d'après ceux qu'on lui a permis d'entendre.

J'ai l'honneur, &c.



N.° I V.

LETTRE

DE M. DE BELLOY

A M. DE VOLTAIRE,

Au sujet de PIERRE LE CRUEL.

JE suis vraisemblablement, mon cher Maître, le dernier à vous annoncer ma disgrace : mais on n'est guère pressé *de parler de sa honte.* Mon Connétable du Guesclin vient d'être traité comme sa nièce Adélaïde l'avait été, il y a trente-huit ans. On l'a honnêtement hué avant que la toile fût levée. Les plus habiles & les plus anciens connaisseurs en cabales m'assûrent que, depuis celle de 1734, il n'y en a jamais eu de pareilles. Il est cependant très-certain que je méritais beaucoup moins d'envieux que vous, & qu'il fallait bien moins d'efforts pour m'accabler. Croiriez-vous qu'un Auteur qui jusqu'à présent n'a pas été jugé tout-à-fait digne des Petites-Maisons, ayant fait dire par un Prince Anglais :

Vous serez dans ma Tente en paix comme dans
Londre.

on l'a cru capable d'avoir dit *comme dans l'onde* (comme le poisson dans l'eau), & que cela a fait rire pendant un quart d'heure les trois quarts du Parterre, sans qu'on ait pu persuader aux rieurs, que le sens & la rime prouvaient également que l'Acteur avait prononcé *dans Londre ?*

Les mêmes Juges ont condamné les deux vers suivans, après les avoir bien entendus :

Non, non, je ne suis plus dans cet état honteux,
Où j'allai mendier *tes secours orgueilleux.*

Les pauvres gens ne savent pas que c'est une expression de Racine dans son Iphigénie :

J'entrevois vos mépris, & juge à vos discours,
Combien j'acheterais *vos superbes secours.*

Voilà comme les grands raisonneurs se connaissent en Poésie : au reste, l'état de mes finances ne me permettant pas de lever une Armée aussi nombreuse que celle qu'on avait soudoyée contre moi, j'ai renoncé à redonner la Pièce, & à me procurer la gloire vulgaire de ressusciter le second jour. Je ne boude pas le Public ; ce n'est pas lui qui m'a jugé ; on ne lui a pas permis de m'entendre : d'ailleurs, n'ayant jamais cessé de mériter son indulgence, je suis sûr qu'il ne me l'a point retirée.

Aussi

Auſſi eſt-ce à lui & à vous, mon cher Maître, que j'appelle d'un Parterre gagné & gagé par mes Parties adverſes : j'eſpère vous préſenter quelque jour mon Ouvrage, & je ſubirai ſans appel le jugement que vous daignerez en porter.

On nous annonce vos *Loix de Minos*, qui pourront nous rappeller aux loix de la raiſon, & ſur-tout à celles du goût. Chacun s'érige en Légiſlateur ; chacun a ſa petite ſecte ; les héréſies ſe multiplient ; venez à notre ſecours ; *ſalva nos, Domine, perimus.* Je vous aime & vous révère plus que jamais.

De Belloy.

A Paris ce 30 Mai 1772.



N.° V.

DISCOURS

Prononcé ſur le Théâtre de Rouen, avant la première Repréſentation qu'on donnoit de PIERRE LE CRUEL.

L'AUTEUR de la Tragédie que nous allons avoir l'honneur de vous repréſenter, ſent avec regret qu'il a beſoin de vous demander des bontés nouvelles, lorſqu'il voudrait ne s'occuper qu'à vous offrir des tributs de ſa reconnaiſſance. Il ſait qu'il vous eſt redevable des ſuffrages de la Nation, & que ce ſont les vôtres qui ont commencé, il y a trois ans, le ſuccès de Gabrielle de Vergy & de Bayard. Il ſoumet aujourd'hui à vos lumières un Ouvrage dont votre Arrêt doit encore fixer la deſtinée. Si Pierre le Cruel a déjà paru devant un Tribunal reſpectable, il n'a pu y être jugé, parce qu'on n'a pas permis qu'il y ait été entendu. C'eſt à vous, Meſſieurs, que l'équité va donner le droit de prononcer ſans appel. Daignez accorder à cette Tragédie une attention indulgente, qui devient ſi néceſſaire

pour un ſujet terrible, où il fallait peindre, d'après l'Hiſtoire, le Néron de l'Eſpagne chargé de crimes, de parricides, & immolé enfin par le ſeul de ſes frères qui eût échappé à ſa barbarie. L'Auteur ſe fera une gloire de profiter des leçons que votre goût voudra bien lui donner. Il eſt venu ici étudier de plus près le ſecret de vous plaire, perſuadé que c'eſt dans la patrie du Grand Corneille qu'on peut le mieux apprendre à l'imiter.



N.° VI.

LETTRE
SUR LA TRAGÉDIE
DE PIERRE LE CRUEL,

Repréſentée à Rouen (*).

» MONSIEUR, mon devoir m'oblige à vous
» prier d'annoncer dans votre Journal une
» nouvelle très-intéreſſante pour le Théâtre
» François. Je viens d'avoir le bonheur de
» faire rendre juſtice à un homme de Lettres
» cher à ſa patrie, & l'avantage de donner au
» public de Rouen un des ſpectacles dont il
» ait été le plus ſatisfait. L'extrait de *Pierre*
» *le Cruel*, inſéré dans le Journal Encyclopé-
» dique, a produit une telle impreſſion ſur
» pluſieurs perſonnes de cette ville, & ſur
» moi en particulier, que nous avons cru
» devoir inviter le célèbre Auteur de cette
» Tragédie à nous la confier pour la faire
» repréſenter ſur notre Théâtre. Il a bien

(*) Cette Lettre a été inſérée dans le Mercure d'Octobre, 1772, ſecond volume.

» voulu lui-même diriger les talens de nos » Acteurs, qui ne se flattent pas d'avoir rendu » ce bel ouvrage comme il auroit pu l'être » dans la Capitale ; mais leur zèle & leurs » soins les ont fait paroître dignes des rôles » brillans qu'ils avoient à remplir. Le succès » de la Pièce qui a été représentée trois fois » de suite, a répondu à nos espérances, & à » la haute opinion que l'extrait nous en avoit » donnée. Tout le monde est convaincu ici » que *Pierre le Cruel*, ainsi que vous l'avez » avancé, n'a pas été entendu à Paris, puis- » qu'il n'a pas réussi avec le plus grand éclat. » Une longue expérience du Théâtre pour- » roit me donner la hardiesse de dire mon » avis comme un autre sur les beautés » sublimes de ce nouvel Ouvrage de M. de » Belloy ; mais je me borne à être l'écho du » Public, en vous assûrant, Monsieur, qu'on » n'a pu voir ici qu'avec transport la no- » blesse, la force & la vérité des caractères » du Prince Edouard, de du Guesclin, de » Transtamare, de Blanche de Bourbon, & » même du Chef des Maures. Celui d'Edouard » sur-tout a paru supérieur à ce qu'on a vu » depuis long-temps sur la Scène Françoise. » Dans une ville où le Grand Corneille est né, » & où son génie a laissé des traces profondes,

» on aime ces caractères héroïques qui, mis en » action par des intérêts ou des passions opposés, » se font valoir réciproquement, & disputent » de magnanimité : on a trouvé le personnage » de Pierre le Cruel moins atroce que la Cléo» patre de Rodogune, & l'on a su gré à » l'Auteur d'avoir attaché, consolé l'ame du » Spectateur ; de l'avoir même ravi d'admi» ration, par les prodiges de vertus dont il » a entouré un monstre de cruauté & de per» fidie. Enfin, Monsieur, on s'est empressé de » rendre à M. de Belloy tous les hommages » publics & particuliers dus à un Poëte qui » a si bien mérité de la Nation, & dont les » Ouvrages jouissent ici de la plus haute » estime. *Zelmire*, *le Siége de Calais*, *Gabrielle* » *de Vergy*, *Gaston & Bayard*, sont au nombre » des Tragédies que notre Public voit le plus » souvent avec le plus de plaisir ; mes livres de » recette en font foi.

» Permettez-moi une dernière réflexion, » que les orages qui troublent aujourd'hui la » Littérature, rendent assez importante. Seroit» ce une imprudence à Messieurs les Auteurs » dramatiques de faire le premier essai de leurs » Pièces sur d'autres Théâtres que celui de » Paris ? Ils ne trouveroient pas en Province

» la foule de leurs rivaux, ni les protecteurs,
» les amis, les gagistes de ces mêmes rivaux,
» qui, par des manoeuvres obscures, ou des
» cabales bruyantes, ont tant de fois étouffé»
» à leur naissance, de bons Ouvrages qu'on
» a vu depuis revivre pour l'immortalité «.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, CREVILLARD, Entrepreneur du Spectacle de Rouen.



AVIS

DE L'ÉDITEUR.

VOICI le ſeul fragment de la vie de Pierre le Cruel que nous ayons pu tirer des papiers de M. de Belloy.





N.° VII.

VIE DE PIERRE LE CRUEL.

LE récit des grands forfaits, toujours douloureux & humiliant pour l'humanité, peut souvent lui devenir utile. Je crois qu'il y a des modèles vicieux qu'on a besoin de connaître pour savoir les fuir; & l'exemple des Tyrans enseigne à ne pas leur ressembler. L'Histoire, en découvrant le principe de leurs crimes, apprend à les éviter. M. de Voltaire a dit :

Et c'est des premiers pas que dépend la carrière.

Cette maxime est peut-être encore plus vraie à l'égard des Rois, qu'à l'égard des autres hommes; résister ou succomber à une première passion, c'est de-là souvent que dépend la vie entière d'un Monarque, c'est ce qui a décidé plus d'une fois s'il serait un Titus ou un Néron.

Pierre le Cruel, le Néron de l'Espagne, va

offrir une preuve frappante de cette vérité. On prendrait peut-être une fausse idée de ce Prince, si on se le représentait, d'après quelques Historiens, comme un tigre né avec une soif insatiable du sang des hommes, qui faisait ses délices de le répandre, & pour qui l'assassinat, le carnage, la destruction, étaient une espèce de besoin. Je ne veux point me persuader qu'il ait pu exister un être doué d'une figure humaine, auquel la Nature se soit plu à donner l'instinct des animaux les plus féroces; j'aime à croire qu'on n'assassine point pour le plaisir d'assassiner ; mais des monstres, appelés Conquérans, égorgent une grande partie d'une Nation pour la gloire de régner sur ce qui en restera. D'autres Rois, plus barbares encore, sacrifient leurs Sujets mêmes pour les intérêts les plus légers : un simple caprice, une petite vengeance, une passion du moment devient un signal de meurtres & de ruines. Cette dernière classe des bourreaux du genre humain, est celle où il faut ranger Pierre III, Roi de Castille, Prince trop digne du surnom infâme que lui donna son siècle, & que la postérité a confirmé.

Né avec un caractère violent & les passions les plus fougueuses, son orgueil inflexible lui

fit croire qu'il était au dessous d'un Roi de mettre un frein à ses desirs ; jamais il ne souffrit ni résistance, ni contradiction. Si ce n'était point par goût qu'il versait le sang, il le comptoit pour rien toutes les fois qu'il voulait satisfaire un autre goût. Dès que ses caprices l'emportaient vers un objet, nul obstacle, nul devoir n'était capable de l'arrêter : sans considérer si la main qui voulait le retenir, était celle d'un ami, d'un parent, d'un bienfaiteur, d'un frère, il abattait impitoyablement, il écrasait sous ses pieds le téméraire qui s'opposait à sa course : & le premier pas qu'il fit au sortir de l'enfance, promit & commença cette longue suite de crimes, qui ne finit qu'à sa mort.

Retraçons-nous l'état de l'Espagne au moment où Pierre III monta sur le Trône ; elle était encore divisée en cinq Monarchies différentes.

La première réunissait les Couronnes de Castille & de Léon ; le Prince qui les portait, se prétendait Suzerain des quatre autres Monarques, & prenait quelquefois le titre de Roi d'Espagne.

La seconde était le Royaume d'Arragon, auquel l'usurpation la plus odieuse venait de

joindre celui de Majorque. Cet Empire avait pour Maître Pierre IV, Prince perfide & inhumain qui reçut de son Peuple le même surnom que Pierre de Castille recevait de toute l'Europe.

La Navarre, troisième Monarchie Espagnole, voyait son Trône occupé par Charles le Mauvais, ce vil assassin, ce lâche empoisonneur, dont l'ame, bassement cruelle, n'avait pas même le mérite du courage qui accompagne ordinairement la férocité.

Qu'il est honteux pour ce siècle d'avoir enfanté ces trois monstres à la fois ! La France avait eu le malheur d'en produire un dans le Roi de Navarre ; mais elle sut réparer avec gloire cet opprobre de l'humanité, en donnant en même temps à l'Univers Jean le Bon & Charles le Sage.

Les trois Tyrans de Castille, d'Arragon & de Navarre, se croyant dignes de s'aimer, & ne pouvant s'estimer, vécurent entr'eux comme tous les méchans, tour-à-tour amis & ennemis : amis par instinct, & sur-tout quand ils avoient besoin de leur union pour nuire à leurs Sujets, ou à quelque Puissance voisine : ennemis par intérêt, & quand ils pensoient avoir besoin de se nuire l'un à l'autre.

Le Portugal, qui formait la quatrième Monarchie, partageait la trifte deftinée des trois premières. Il était alors gouverné par l'infortuné mari d'Inès; Prince né vertueux, mais qui ayant vu affaffiner, par l'ordre de fon père, l'époufe la plus chérie, avait contracté, dans fon défefpoir, une haine terrible contre le genre humain. Ce fentiment eft quelquefois excufable dans les malheureufes victimes de la cruauté des hommes; mais Dom Pèdre le portait à un excès, qui le conduifit lui-même à la barbarie; & fon cœur, endurci par fes fouffrances, fembla vouloir s'en venger fur la Nature entière.

Enfin la cinquième Monarchie Efpagnole, appelée le Royaume de Grenade, était fous les loix d'un Prince Maure, qui s'y maintenait autant par la faibleffe & les divifions des quatre Rois Chrétiens, que par le fecours des Mahométans d'Afrique.

Dom Pèdre, Roi de Caftille, était fils d'Alphonfe XI, l'un des plus grands Rois que la Caftille eût encore vu fur fon Trône; il était le feul fils qu'Alphonfe laiffât de Marie de Portugal fa femme; il était âgé de quinze ans, à la mort de fon père. Alphonfe laiffait d'Eléonore de Guzman, fa maîtreffe, une nombreufe

postérité, six garçons, dont les deux aînés, Henri & Frédéric, étaient jumeaux, & avaient quelques mois de plus que D. Pèdre: D. Tello, le troisième, était un peu plus jeune, les autres étaient en bas âge.

Au premier bruit de la mort du Roi Alphonse, Eléonore se retira dans son Château de Médina Sidonia. Pèdre la menace de l'y aller assiéger, & lui ordonne de se rendre à la Cour. Elle y vint, malgré les remontrances de ses amis: mais en arrivant, elle se vit arrêter & conduire en prison. Ses trois fils, gardés à vue, eurent la permission de l'aller voir une fois; &, peu de jours après, Pèdre la fit lâchement assassiner. Tel fut le premier usage qu'il fit de sa puissance, fils indigne qui ne savait pas respecter l'objet que son père avait chéri, frère dénaturé qui ne frémissait pas d'égorger la mère de ses frères.

Les jeunes Princes, hors d'état de punir cette atrocité, attendirent que le temps amenât la vengeance; les nouveaux crimes de Dom Pèdre précipitèrent ce moment desiré.

Il conçut l'amour le plus violent pour Padilla, jeune fille de la suite de la Duchesse d'Albuquerque. Le Duc, qui avait été Gou-

verneur de Dom Pèdre, ne s'opposa point, comme il le devait, à cette passion dangereuse, & dont les suites furent si terribles. La Reine-Mère crut, comme lui, que ce ne serait qu'un goût passager qui n'empêcheroit pas le jeune Roi de songer à se donner des héritiers légitimes; tous deux lui proposèrent d'épouser Blanche de Bourbon, sœur de la Dauphine de France, & l'une des plus belles Princesses de son temps. Pierre, qui n'était pas encore entièrement esclave de sa Maîtresse, souscrivit à cette proposition, & donna des pleins pouvoirs à deux Ambassadeurs qu'il envoya en France, pour faire la demande au Roi Jean. Le contrat de mariage fut signé le 7 Juillet 1352. Blanche partit quelques mois après, & arriva, le 21 Février 1353, sur les frontières d'Espagne, avec les deux Ambassadeurs & le Vicomte de Narbonne que le Roi de France avait chargé de l'accompagner. Quel fut leur étonnement, lorsqu'ils apprirent que Dom Pèdre ne voulait plus se marier; qu'il venait de célébrer avec le plus grand éclat la naissance d'un enfant qu'il avait eu de Padille; qu'il avait même été blessé assez grièvement dans un tournoi qu'il avait donné à cette occasion, & qu'il annonçait hautement Padille comme la seule Reine que la Castille

dût attendre ! Le Duc d'Albuquerque & la Reine-Mère firent tous leurs efforts pour le ramener ; & après de très-longues négociations, Pèdre voyant toute sa famille, toute sa Cour indignées & de l'affront dangereux qu'il faisoit à la France, & sur-tout de l'élévation subite des parens de Padille aux premières dignités de l'Etat, voyant le Peuple & les Grands prêts à se soulever contre lui, consentit que Blanche continuât sa route, & vînt le trouver à Valladolid. Là, nouveaux refus, nouvelles négociations ; & enfin, le 3 Juin, il mène la Princesse à l'Autel, célèbre son mariage, sort de l'Eglise, monte à cheval, & va retrouver Padille, qui l'attendait au Château de Montalban, à quatre lieues de Valladolid.

Alors toutes les remontrances furent vaines ; les menaces les plus terribles, & même les châtimens les plus sévères, furent les réponses de ce jeune insensé. Voyant le courage avec lequel la Reine sa mère prenait la défense de la malheureuse Bourbon, il les sépare, & fait enfermer sa femme au Château d'Arevalo, voulant qu'elle lui servît d'otage contre tous ceux qui oseraient agir ouvertement pour elle & contre la France même, si jamais elle s'armoit en faveur de cette Princesse.

Le

Le Duc d'Albuquerque osa prendre les armes pour soutenir le mariage du Roi, dont il avoit été le premier auteur. Le Roi le dépouilla de ses emplois & de ses biens.

Bientôt le Roi devint amoureux d'une jeune veuve charmante, nommée Jeanne de Castro; elle étoit trop vertueuse & trop fière, pour vouloir être sa Maîtresse. Cette résistance l'irrita, il fit casser son premier mariage comme nul, faute d'un consentement libre de sa part; il épousa Jeanne de Castro, & au bout d'un mois il l'abandonna pour reprendre Padille. La Maison de Castro étoit puissante; ces nouveaux mécontens se joignirent aux anciens; la Reine-Mère, la Reine d'Arragon, tante paternelle de Dom Pèdre, les trois Princes, Henri, Frédéric, Tello, tout se réunit. Albuquerque fut mis à la tête du parti; on prit les armes, & bientôt après, les mécontens vinrent se joindre à la Maison de Castro, où tout ne respiroit que vengeance contre le perfide Dom Pèdre. On prescrivit hautement au Roi de rappeler Blanche, & de la traiter en Reine, de renvoyer Padille & les Juifs ses favoris. Pèdre, épouvanté, feignit de céder; mais bien-tôt ayant rassemblé des troupes, avec assez de secret,

il surprit, battit ses ennemis, & après sa victoire, il massacra de sang-froid une foule de Seigneurs, sous les yeux & dans la chambre même de sa mère, qui ne dut la vie qu'à l'évanouissement où la jeta ce spectacle d'horreur.

Blanche fut enfermée plus étroitement, quoique, depuis la funeste bataille de Poitiers, Dom Pèdre n'eût rien à craindre de la France; mais en Espagne les soulévemens se renouvelloient sans cesse avec les violences & les meurtres de Dom Pèdre.

(*La suite manque.*)





AVIS DE L'ÉDITEUR.

DES six Tragédies de M. de Belloy, quatre ont eu le plus brillant succès, & sont, après les Tragédies de M. de Voltaire, celles que le Public paroît suivre avec le plus d'empressement, & revoir avec le plus de plaisir. La première & la dernière, *Titus* & *Pierre le Cruel*, qui n'ont eu l'une & l'autre qu'une seule représentation, & qui n'ont point été entendues, sont encore à juger sur le Théâtre de Paris : nous ne doutons presque pas, qu'écoutées avec attention, elles n'eussent l'une & l'autre beaucoup de succès ; *Titus*, par le pathétique attendrissant du cinquième Acte ; *Pierre le Cruel*, par la beauté, par la vérité des caractères, & par la sublimité des détails ; alors M. de Belloy seroit de tous nos Poëtes Tragiques le seul dont toutes les Pièces fussent restées au Théâtre.

Des projets informes, laissés parmi ses papiers, nous montrent qu'il s'étoit proposé de traiter de nouveau le sujet de *Titus*, sous les noms de Bélus & d'Agénor, en rendant l'in-

trigue plus forte & la cataſtrophe plus tragique.

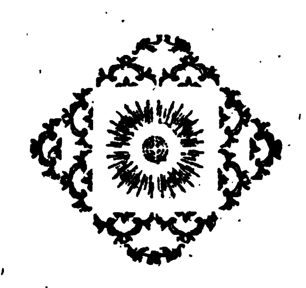
Nous voyons auſſi qu'il avoit voulu traiter le ſujet de *Pyrame & Thisbé :* nous trouvons dans ſes papiers des indications de ſcènes & de ſituations, des vers même, mais qui n'ont ni liaiſon, ni rapport marqué les uns avec les autres, qui n'offrent rien de ſuivi, & dont l'Auteur avoit ſeul la clef.

Nous trouvons auſſi une foule d'indications vagues & inintelligibles pour tout autre que pour l'Auteur, mais qui annoncent des recherches immenſes ſur tout ce qui concerne la Langue & la Poéſie Françoiſes, & en particulier la Poéſie dramatique. Il paroît que ces recherches auroient pu fournir une ſuite bien précieuſe aux obſervations ſur la Langue & ſur la Poéſie Françoiſes qu'on verra dans le 6e. Volume, & qu'elles auroient ſervi à compléter le Traité de la Tragédie, dont nous n'avons pu donner qu'un ſimple fragment dans le même Volume ſixième.

Nous voyons encore que M. de Belloy avoit fait de très-grandes recherches ſur l'Hiſtoire de la Ligue & ſur le règne de Henri IV, ſoit qu'il voulût faire des événemens de ce temps-là le ſujet de quelque nouvelle Tra-

gérée patriotique, soit qu'il se proposât seulement d'en écrire l'Histoire.

Mais sur tous ces divers objets, ses indications sont si foibles, si obscures, si visiblement destinées à l'usage seul de l'Auteur, à qui un mot rappeloit toutes ses idées, qu'elles ne pourroient pas même servir de fil pour guider un autre dans les mêmes recherches. Ce sont des travaux perdus sans retour.



AUTRE AVIS
DE L'ÉDITEUR.

UN Poëte, que nous nous garderons bien de désigner, ayant fait contre M. de Belloy une satyre, dont son caractère & ses talens auroient dû également le préserver, M. de Belloy avoit eu la foiblesse de répondre, il n'eût pas celle de publier sa réponse ; nous ne la publierons pas non plus ; nous tirerons seulement de cette Pièce quelques vers, qui, ne désignant personne, ne peuvent blesser personne, & qui pourront plaire aux Lecteurs. L'Auteur donnoit d'abord pour épigraphe & pour excuse à sa Pièce, les quatre citations suivantes :

Nec quisquam noceat cupido mihi pacis ; at ille
Qui me commôrit, (meliùs non tangere clamo)
Flebit, & insignis totâ cantabitur urbe.

(HORACE.)

. . . . . . *Si quis*
Opprobriis dignum laceraverit integer ipse :
Solventur risu tabulæ, tu missus abibis.

(HORACE.)

Il faut que les Rossignols mangent les chenilles, pour mieux chanter.

(VOLTAIRE.)

La Guèpe, froidement, pique pour son plaisir:
L'Abeille, avec chaleur, pique pour sa défense.

Voici le morceau que nous avons annoncé:

Le doux Français, né plaisant & moqueur,
Aime un bon mot, & hait un mauvais cœur.
S'il applaudit au talent de médire,
Il veut qu'on pique, & non pas qu'on déchire:
Son enjouement veut se voir excité,
Par ces traits fins que lance la gaîté:
La raillerie & la délicatesse,
Enfans du Goût & de la Politesse,
Vont folâtrer chez ce peuple enchanté,
Avec la grace & la légéreté;
Paris demande en un railleur habile
De la saillie, & non pas de la bile.
Mais toi, méchant, jamais d'un grain de sel
Les jeux badins n'assaisonnent ton style;
Ce style amer n'est paîtri que de fiel.
Ta sombre humeur attriste qui veut rire;
Toujours en deuil tu montres la satyre;
Tes traits sans pointe, entraînés par leur poids,
Manquent le but où ta rage les tire;
Tes vers méchans sont toujours des vers froids.

EPITRE

ADRESSÉE

A M. L'ABBÉ, COMTE DE B....

De Petersbourg, en 1757.

Vous qui savez unir sans peine,
Ce qu'on vit séparé presque dans tous les temps,
Les soins du Ministère & les jeux d'Hypocrène,
Les vertus avec les talens,
Et le Danube avec la Seine:
Pour rapprocher de moi le bonheur égaré,
Permettez qu'à vous je m'adresse;
Cet accord si désespéré
Est digne, hélas! de votre adresse.

D'Aumont, Gontaut, Bonnac, vous peuvent informer
Si j'avais mérité l'assemblage incroyable
Des maux dont m'accabla le sort impitoyable......

Que mon ambition sur-tout devient jalouse,
De revoir nos climats, ces vrais champs de l'honneur,
Depuis qu'un si beau choix, garant de leur bonheur,
Donne un nouveau d'Amboise au nouveau Louis Douze!
En vain, ce fameux Cardinal,
De qui vous éclipsez la gloire;

Croit par un titre au moins surpasser son rival:
Dans nos fastes bientôt l'immortelle Mémoire
Écrira votre nom, paré d'un titre égal.
Je m'en fie au bon goût, à l'équité de Rome,
A la sagesse du Grand Homme,
Qui la régit, l'honore, & l'éclaire aujourd'hui:
Par un juste retour, il faut que son estime
Couronne en vous l'ame sublime
Que Rome a couronnée en lui.

Mais quel espoir pour le Parnasse,
De rencontrer enfin Mécène dans Horace!
Les talens ont été vos titres de faveur;
Ils ont fait votre gloire, & vous serez la leur.
On prétend qu'Apollon, dont l'art paraît futile
Au vulgaire grossier, qui ne le connaît pas,
Voulut prouver par vous qu'au bonheur des États
Son génie est bien plus utile
Que l'art toujours fatal qui préside aux combats.
Et ce Dieu triomphant va par-tout sur vos traces,
En tête du recueil de ses écrits vantés,
Montrer aux yeux surpris des peuples enchantés,
Le Traité de Versaille, avec l'Épître aux Graces.

Fasse le juste Ciel, que ce sage Traité,
Pour le bonheur des derniers âges,
Dure chez la Postérité
Autant que vos autres Ouvrages!
D'Estrée abat nos ennemis;
Il sert la Patrie & l'honore;

Vous qui nous donnez des amis,
Vous la ſervez bien mieux encore.
Mais dans ces vaſtes ſoins dont BOURBON s'eſt remis
Sur votre zèle infatigable,
L'ame doit des momens au beſoin du plaiſir :
Relevez l'innocent que l'injuſtice accable ;
C'eſt un jeu de votre loiſir.

Fin du Cinquième Volume.



TABLE DES MATIÈRES

DU CINQUIÈME VOLUME.

Fin de la Table.

ERRATA

Du cinquième Volume.

PAGE 32, *lign. pénultième & dernière*, au hasard sans aucun fondement, *lis.* au hasard, sans aucun fondement.

Pag. 37, *lign.* 14 & 15, Dom Pèdre étoit petits-fils, *lis.* Dom Pèdre étoit petit-fils.

Pag. 48, *lign. pénultième*, après le rétablissement de Dom Pèdre, *lis.* après le rétablissement de la santé de Dom Pèdre.

Pag. 146, *vers* 17, Tu céderas, Bourbon, *lis.* Tu céderas Bourbon.

Pag. 160, *vers* 7, Le Ciel veut qu'en tous temps, *lis.* Le Ciel veut qu'en tout temps.

Pag. 236, *lign.* 13, Princesse, *lis.* Princesse.

Pag. 244, *lign.* 22, Tu céderas, Bourbon, *lis.* Tu céderas Bourbon. C'est la même faute qu'à la page 146.

Pag. 302, *lign.* 7 & 8, Transtamare n'est pas connu, *lis.* Transtamare n'en est pas connu.



